





TECA LUCCHESI-PALLI
III.^a SALA

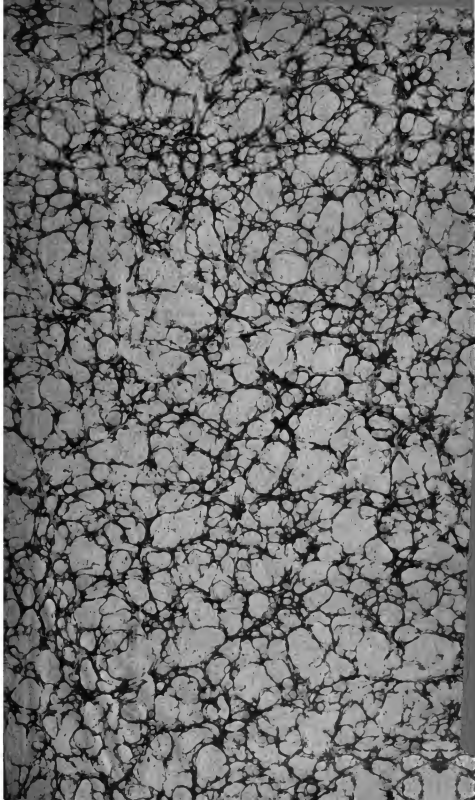
FALE 38 | 28
TEO 1 | VII
CATENA 10 | 1 48(1)

TECA ·
PALLI ·



Grande Sala D.S.

36-VI-1



III 28 VII 8 (1)

LES
MYSTÈRES DES BOIS

Paris. — Typographie **POUGIN**, quai Voltaire, 43

17936
PONSON DU TERRAIL

LES
MYSTÈRES DES BOIS

SARDINE-BLANCHE

ou

LE CHIEN DU BRACONNIER



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Palais-Royal, 17 et 19, Galerie d'Orléans

1869

Tous droits réservés

~~III. 38 - I. 10 (1)~~

LES
MYSTÈRES DES BOIS

PROLOGUE

SARDINE-BLANCHE

OU LE CHIEN DU BRACONNIER

I

— Jeannie, dit le garde Michel Touran, je m'en vais.

Il venait de boucler ses guêtres de cuir et de boutonner son habit-veste à collet de velours feuille morte.

Il avait déjà son carnier, un vrai carnier de garde, sans floche, avec une poche destinée au petit manteau de toile cirée, et la bretelle large de trois pouces, garnie

d'une plaque blanche sur laquelle on lisait :

Garde particulier.

Il prit son fusil et siffla son chien.

Puis il fit un pas vers la porte.

Alors Jeannie se retourna.

Elle avait les yeux rouges, et sa voix trahissait une violente émotion.

— Michel, dit-elle, si tu étais bien raisonnable, tu ne sortirais pas ce soir.

Jeannie était la femme de Michel Touran.

Elle avait vingt-deux ou vingt-trois ans, des cheveux blonds, des yeux bleus, une taille souple, mince, élégante, et la plus jolie figure qu'on pût voir.

Ce n'était pas une belle paysanne; c'était plutôt une jolie fille qui sentait la petite ville et portait des bonnets à rubans le dimanche.

Jeannie avait manqué son affaire, comme on dit vulgairement.

Elle était devenue la femme de Michel Touran un peu malgré elle et ayant au cœur un autre sentiment.

La maternité et ses austères devoirs étaient venus la consoler un moment.

Mais le croup avait emporté son enfant.

Jeannie n'était plus mère et elle était toujours la femme de Michel.

Et Jeannie avait le mal de l'inconnu, sinon le mal du passé.

Elle vivait depuis deux années dans cette maisonnette perdue en forêt, entre les bois de l'Etat et ceux du baron Rolland, le maître de son mari, ne voyant personne, si ce n'est la population bizarre qui hante les forêts, retournant rarement à Saint-Florentin, où son père était buraliste des contributions, prenant son mal en patience, et ayant fini, faute d'amour, par aimer d'une bonne affection naïve et presque fraternelle ce robuste et grossier garçon qu'on appelait Michel Touran.

— Et pourquoi donc ne veux-tu pas que je sorte ? demanda le garde d'un ton bourru.

— Je ne sais pas.

— Voilà une belle raison, ma fol !

— J'ai peur qu'il ne t'arrive quelque chose.

— Ah ! ah ! ah ! fit le garde.

Et il se mit à siffloter une fanfare.

— Michel, reprit Jeannie, tu as mal fait de te faire garde, vois-tu. C'est un mauvais métier pour un homme qui a été braconnier.

Michel eut un amer sourire.

— Voilà bien les femmes ! dit-il. Changez votre vie pour elles, elles vous diront que vous avez eu tort. J'étais tonnelier, et je bracon-

nais. Ton père me dit : Je n'aime pas les braconniers, c'est de la clique. Tu ne travailles pas. Tu n'auras pas ma fille. Et comme je la voulais, sa fille, je me suis fait garde. Et voilà ma récompense...

Et Michel eut un geste de colère.

— Ne te fâche pas, dit Jeannie, mais écoute-moi, mon petit Michel.

Et elle lui sourit si gentiment au travers de ses larmes, que le garde s'apaisa.

— Parle, fit-il.

— Tu étais de l'*association*, n'est-ce pas?

— Comme les autres.

— En devenant garde, tu les as trahis.

Michel passa la main sur son front.

— Après? fit-il.

— Si encore tu étais entré dans les gardes du gouvernement, ou bien chez un bourgeois du pays...

— Ah! oui, interrompit Michel; mais je suis au service du baron Rolland, un ancien militaire, un Parisien, qui a trois mille hectares de bois et qui ne veut pas qu'on braconne chez lui, et c'est ce que les anciens amis ne me pardonnent pas.

Jeannie baissa la tête.

Michel reprit, s'échauffant peu à peu :

— Eh bien ! ils en prendront leur parti. C'est comme ça. J'étais braconnier, par amour de la chasse ; maintenant que je puis chasser, je déteste les braconniers et je ne les manquerai pas.

— Et s'ils te tuent, malheureux !

Michel haussa les épaules.

— J'ai toujours une balle dans mon fusil, dit-il.

Jeannie s'approcha de la fenêtre et regarda au dehors.

Le soir tombait, la nuit était proche.

Une brume blanche rampait sur le sol de la forêt et montait au tronc des arbres.

C'était l'humidité des premières soirées d'octobre qui se dégageait de la terre.

Le soleil avait disparu et la futaie environnante s'emplissait d'ombre et de mystérieuse tristesse.

— Michel, répéta Jeannie, j'ai peur, toute seule ici.

— Peur ! dit le garde en riant. Le château n'est pas à un kilomètre.

— Depuis trois ou quatre jours, continua la jeune femme, je vois passer dans l'allée forestière des bûcheux qui ont une mine sinistre.

— Après ? dit froidement le garde.

— J'ai comme une idée qu'en médite un mauvais coup contre nous.

— Allons donc !

— Je t'en prie, ne sors pas ce soir.

Et Jeannie était suppliante et elle avait posé ses deux mains sur l'épaule de son mari.

Celui-ci la repoussa.

— Pas de bêtises ! dit-il. Tout ce que je puis te promettre, c'est de ne pas passer la nuit en forêt. Mais il faut que j'y aille faire un tour. Les bécasses sont arrivées, et là-bas, à l'étang du Chien-Mort, on ne se prive pas de tendre des pièges ; je vais aller bouleverser tout ça d'un coup de pied.

— Et tu reviendras ?

— Oui, je te le promets.

— J'ai mon cœur qui se serre, murmura Jeannie, qu'on dirait que je vais mourir.

— Les femmes, grommela Michel Touran, c'est la perdition des hommes !

Et il sortit brusquement.

Jeannie se mit à la fenêtre, le suivit des yeux aussi longtemps qu'il chemina dans l'allée forestière ; puis, quand il eut sauté le fossé et pris un sentier sous bois dans lequel il disparut bientôt, elle se prit à soupirer et cacha sa tête dans ses deux mains, oubliant de fer-

mer la porte que le garde avait laissée ouverte et de jeter dans le feu qui se mourait une brassée de branchages.

Jeannie pleurait.

Pourquoi ? Elle ne le savait pas elle-même ; mais depuis deux jours son cœur était rempli d'une vague tristesse et assailli des plus noirs pressentiments.

Par deux fois déjà, à trois jours de distance, elle avait entendu retentir dans le bois un coup de sifflet modulé d'une façon particulière, et son cœur s'était serré.

Ce coup de sifflet, elle le connaissait sans doute, car elle murmura tout à coup :

— Mon Dieu ! pourvu que Jean n'ait pas l'audace de venir !...

Et comme si elle avait obéi à un sentiment de terreur subite, elle sortit sur le pas de la porte, et aux lueurs mourantes du crépuscule elle fit le tour de la maisonnette et du petit jardin potager qui lui servait de ceinture.

Les bois étaient silencieux, aucun bruit ne parvenait à l'oreille de Jeannie.

La vache ruminait à l'étable, les poules gagnaient leur perchoir, et le chien avait suivi son maître.

Jeannie entra dans la maison et s'y enferma.

Puis, elle se mit à laver la vaisselle qui se trouvait sur la table où le garde avait mangé avant de partir.

Et comme elle se livrait à ces soins domestiques, profitant à la fois d'un reste de jour et d'une faible lueur qui s'échappait encore du foyer, un bruit se fit derrière elle et on frappa à la vitre de la croisée.

Jeannie se retourna effrayée.

Un homme venait d'apparaître sur l'entablement de la fenêtre, et comme la fenêtre n'était point fermée, il la poussa et sauta dans la chambre.

Jeannie poussa un cri :

Un cri d'effroi, un cri d'angoisse, peut-être même aussi un cri d'amour.

Et l'homme, qui était vêtu d'une blouse déchirée, portait un méchant carnier en bandoulière et avait un fusil sous le bras. L'homme fit un pas vers elle et lui dit d'une voix triste :

— Vous ne m'attendiez pas ce soir, Jeannie?

Et Jeannie, muette, pétrifiée, ne répondit pas.

Pourquoi donc aussi Michel Touran était-il parti?

II

L'homme fit un pas encore.

Jeannie recula.

Elle recula jusqu'à ce qu'elle eût trouvé le mur et ne put aller plus loin.

— N'ayez pas peur de moi, Jeannie, dit le braconnier avec douceur ; je ne veux pas vous faire de mal.

Jeannie retrouva enfin l'usage de sa parole, qu'elle s'efforçait de rendre sévère et qui n'était qu'émue.

— Que venez-vous faire ici, Jean ? dit-elle. Vous savez pourtant bien que je suis la femme d'un autre, que nous ne devons plus nous voir !

— Je le sais, dit-il ; et quoi qu'on dise que je suis un mauvais sujet, je vaudrais mieux que vous ne pensiez, Jeannie. Vous êtes seule ; votre mari est, à cette heure, loin d'ici...

— Il va revenir, fit-elle avec un redoublement d'effroi.

— Oh ! pas encore !... et puis, *Sardine-Blanche*, mon chien, est dans l'allée qui fait le guet.

— Jean ! dit tristement la pauvre femme, vous savez que je ne peux plus vous écouter. Mon père n'a pas voulu de vous. J'ai dû lui obéir. Faites comme moi, résignez-vous...

— Jeannie ! répondit le braconnier, je ne viens pas vous parler de mon amour.

— Ah ! dit-elle.

Et un soupir de soulagement souleva sa poitrine.

— Quand vous vous êtes mariée, poursuivit-il, j'ai quitté le pays. J'ai cru que je n'aurais jamais la force de revenir. Mais j'avais compté sans ma passion de chasse et sans les amis. Quand on est avec eux, il faut marcher. Vous m'entendez.

Voici huit jours que je suis revenu. Voici trois nuits que je rôde à l'entour de cette maison.

Ah ! si je n'avais pas besoin de vous parler, je ne serais pas entré.

— Et qu'avez-vous donc à me dire ? fit la jeune femme, que le ton humble de son ancien amoureux rassurait peu à peu.

— Jeannie, reprit-il, vous êtes menacée d'un grand malheur.

La jeune femme tressaillit.

— Un malheur pour vous... un bonheur pour moi... peut-être...

Jeannie jeta un cri.

— Mais, poursuivit Jean, je suis un honnête homme, quoi qu'on dise, et je ne veux pas qu'il vous arrive malheur... C'est pour ça que je suis venu...

— Mais de quoi donc s'agit-il? fit-elle en joignant les mains.

Le braconnier posa son fusil dans un coin de la chambre, puis il prit dans sa large main la petite main de Jeannie.

Elle ne la retira point, bien que la pauvre femme tremblât de tous ses membres.

— Jeannie, continua-t-il, Michel était, comme moi, de l'association.

Jeannie baissa la tête.

— Il a trahi les amis, et les amis ne le lui pardonnent pas.

— Mon Dieu!

— Il est entré chez le baron Rolland, qui est un homme dur au pauvre monde et qui a juré de nous détruire.

Jeannie ne répondit pas.

— Mais les amis sont plus forts qu'il ne le croit, et c'est lui qui sera détruit.

— Jean.... au nom du ciel! taisez-vous!

Et Jeannie joignait les mains, prise d'une nouvelle épouvante.

— Laissez-moi parler, au contraire, poursuivit le braconnier; puisse l'avis que je viens vous donner, vous profiter!

Elle le regardait avec angoisse; il continuait :

— Jeannie, le baron est condamné. Dans trois mois, il ne lui restera pas un lapin ni un chevreuil, et on mettra le feu à ses bois.

— Mais, malheureux!.. s'écria Jeannie.

— Ecoutez-moi! fit-il d'un ton d'autorité. Votre mari s'est fait beaucoup d'ennemis, et on a juré sa perte. Je ne puis pas vous en dire davantage.

Jeannie joignit les mains.

— Si vous voulez le sauver, reprit le braconnier, faites ce que je vais vous dire..

— Ah! parlez, Jean, parlez! dit-elle.

Il eut un amer sourire.

— Vous l'aimez donc bien? dit-il.

Elle cacha sa tête dans ses mains et murmura :

— O mon Dieu!

Jean poursuivit :

— Votre mari est sorti, mais il rentrera bientôt, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, dit-elle vivement, il me l'a promis.

— Il vous aime, Michel, et quand un homme aime une femme, il fait toujours ce que la femme veut.

Jeannie secoua la tête.

— Obtenez de lui qu'il ne sorte pas la nuit pendant toute la semaine. •

— Ah ! fit-elle.

— Et puis, dimanche, donnez votre compte au baron. De l'autre côté de la forêt, en tirant sur Lorris ou sur Pithiviers, Michel trouvera bien une place de garde quelque part. Alors les amis fermeront les yeux et on le laissera tranquille.

— Mais, dit Jeannie en levant les yeux au ciel, Michel ne voudra jamais faire cela.

— Alors, dit le braconnier en baissant la voix, advienne que pourra !

Quand on pense, poursuivit-il tristement, que je vous aimais, que je vous aime encore, qu'il est votre mari... et que c'est moi qui ai demandé sa grâce ! Il serait mort depuis huit jours sans moi...

Jeannie jeta un cri.

— Et cependant je le hais! poursuivit Jean d'une voix sourde, oh! je le hais plus que les gendarmes! Tenez, dix fois, blotti dans une broussaille, à six pas du chemin qu'il suivait, je l'ai mis à l'épaule.

Jeannie frissonna.

— Je n'avais qu'à serrer le doigt, et c'était fini... et j'étais vengé!... et vous étiez veuve!...

— Jean, au nom du bon Dieu!...

— Savez-vous pourquoi je ne l'ai pas fait? reprit-il avec un rire sauvage; eh bien! parce qu'il vous fallait du pain, à vous et à votre enfant...

Jeannie jeta un cri.

D'un mot le braconnier avait rouvert toutes ses blessures...

Son enfant!

Elle couvrit de nouveau son visage de ses deux mains.

Jean la regarda.

— Où est donc votre enfant? dit-il.

Jeannie éclata en sanglots et il comprit.

L'enfant était mort.

Le cœur humain a de ces mystères impénétrables :

Cet homme, bon et résigné jusque-là, cet homme qui venait pour sauver la vie de son

rival heureux, fut pris d'un accès de rage subite.

— Ah! s'écria-t-il, ton enfant est mort, et tu ne me le disais pas!

• Mais alors...

Et il se prit à rugir comme une bête fauve.

— Mais alors, dit-il, rien ne te rattache plus à cet homme, et je t'aime toujours!

Il écumait en parlant ainsi, et ses yeux s'étaient injectés de sang, et sa passion, longtemps contenue, éclatait tout à coup comme un ouragan.

Il se rua sur Jeannie, il la pressa, encore sanglotante, dans ses bras nerveux, il lui mit aux lèvres un âpre et brûlant baiser.

— Ah! qu'il meure donc! dit-il, je t'aime!...

Jeannie, indignée, le repoussa.

Mais il l'étreignait en disant :

— Tu ne sais donc pas ce que j'ai souffert depuis deux ans! tu ne sais donc pas que moi, qui me soucie de la vie d'un homme comme de celle d'un lièvre, j'y voyais rouge la nuit, et que plus d'une fois j'ai glissé une balle dans le canon de mon fusil et que je suis allé l'attendre au passage ?...

Et sais-tu ce qui le sauvait ?.. ton enfant.

Je me disais : Je suis un misérable, un va-

gabond, on ne veut plus de moi nulle part, et si je lui tue son mari, qui donc nourrira le pauvre petit être ?

Mais il est mort!... ah! ah! ah!

Il est mort... je n'ai plus de raison... et je , t'aime toujours... et je sais bien que tu m'aimes encore...

Et il l'avait courbée frémissante, éperdue, folle de terreur, sous son bras robuste, et il lui donnait des baisers furieux, et Jeannie sentait sa vie s'en aller, et une prière qui monta du fond de son cœur expira brusquement sur ses lèvres...

Jeannie était perdue, lorsque soudain un bruit se fit entendre.

Un aboiement du chien longuement modulé, assez semblable à celui du limier qui hurle en perdu.

C'était sans doute le garde Michel Touran qui revenait, et Jean le braconnier repoussa Jeannie et lui dit :

— C'est *Sardine-Blanche* qui hurle; ton mari revient... mais nous nous reverrons!...

Il reprit son fusil et enjamba la croisée.

Cependant, avant de se jeter au dehors, il parut se dégriser un moment de cette ivresse d'amour qui l'avait subitement dominé.

— Pardonne-moi, Jeannie, dit-il, j'ai été fou.... et je t'aime!...

Puis il ajouta :

— C'est égal, je veux être honnête.... Tâche que ton mari ne sorte pas, ou il est mort...

Et il disparut.

De l'autre côté de la maison, dans l'allée forestière, on entendait les pas du garde qui faisaient craquer les feuilles mortes.

D'où venait-il?

III

Michel Touran était donc garde particulier du baron Rolland.

Le baron Rolland était un ancien colonel, riche de cent cinquante mille livres de rente et chasseur passionné.

Il était venu acheter, il y avait cinq ou six ans, le domaine de la *Renardière*.

La *Renardière* était une grande et belle terre qui avait appartenu au commandant Raynouard et que les huissiers avaient vendue.

C'était une enclave de près de cinq mille

hectares, terres, prés et bois, de la forêt d'Orléans.

Elle touchait par le nord aux bois de la Cour-Dieu; elle s'étendait, vers le sud, jusqu'à Saint-Florentin.

Le colonel baron Rolland avait payé cette terre onze cent mille francs.

Il y vivait les deux tiers de l'année avec sa fille, M^{lle} Laurence, une amazone intrépide, une Diane moderne, qui suivait au galop de son double poney une chasse au cerf ou au sanglier et arrivait toujours première à l'hallali.

La Renardière était un petit castel Louis XIII, en briques rouges, qui n'avait rien de bien remarquable.

Mais il était entouré de magnifiques futaies et passait pour la propriété la plus giboyeuse qu'il y eût à vingt lieues à la ronde.

Le baron s'y était installé sur un grand pied.

Le cerf est rare en forêt d'Orléans, mais le chevreuil et le sanglier y abondent.

Le baron avait un *vantrail* de cent chiens, indépendamment d'une meute de briquets pour le chevreuil et le lièvre.

Il avait une douzaine de chevaux de chasse,

deux piqueurs, quatre valets de chiens et six gardes.

Michel Touran était un de ces derniers.

En le prenant à son service, le baron lui avait dit :

— J'ai des renseignements sur toi. Tu ne valais pas grand'chose et tu étais un braconnier enragé. Mais tu es adroit, bon marcheur, hardi, et tout à fait au courant des ruses du braconnage.

Tu auras douze cents francs de fixe, cinq sous par tête de pie, dix par bec d'épervier, six francs pour une queue de renard, et un louis pour une patte de loup.

Tu pourras tuer des lapins à ta fantaisie, cinquante lièvres par an et trois sangliers. Le reste m'appartiendra.

Tu auras vingt francs par procès verbal, et l'indemnité tout entière quand je laisserai faire le procès.

Tous ces avantages réunis constituaient une place de mille écus et donnaient en même temps à Michel Touran la possibilité de satisfaire sa passion dominante.

Il accepta.

Cet homme, braconnier la veille, devint un zélé défenseur de l'ordre, un irréconciliable

ennemi de ses premiers compagnons, et il trahit sans remords la *Suzanne*.

La *Suzanne* est le nom que les braconniers des bords de la Loire ont donné à leur association, dont le centre d'opération, du reste, est à Paris.

Le voleur qui devient mouchard, n'est pas plus acharné contre ses anciens compagnons de rapine.

Au bout de quelques mois, le baron Roland, qui poursuivait, lui aussi, les braconniers avec d'autant plus de zèle qu'il était membre de la société de répression du braconnage, s'aperçut qu'il avait dans cet homme un infatigable auxiliaire et il le nomma son garde-chef.

Les autres gardes lui donnèrent dès lors le titre de brigadier.

Michel était un homme de vingt-huit à trente ans, d'une taille et d'une force herculéennes.

Il avait des cheveux roux et une barbe d'un rouge ardent qui eût donné une expression farouche à sa physionomie sans deux yeux bleus assez beaux, qui parfois s'éclairaient d'un doux rayon quand il regardait Jeannie.

Michel avait donc quitté sa femme ce soir-

là avec l'intention d'aller détruire des pièges à bécasses au bord de la mare du *Chien-Mort*.

Puis, il comptait revenir se jeter sur son lit pendant deux heures et partir bien avant la pointe du jour pour aller à un endroit où il avait donné rendez-vous aux autres gardes, et où même ils devaient se rencontrer avec les gardes de la forêt.

Il s'agissait de prendre en flagrant délit et d'arrêter deux hardis colleteurs de chevreuil, qui étaient signalés depuis quelques jours et dont on avait trouvé les traces et les engins dans le parc même de la Renardière.

Michel suivit pendant quelque temps l'allée forestière qui passait devant sa porte, puis il sauta le fossé, entra sous bois et prit un faux chemin qui descendait presque directement à l'étang du *Chien-Mort*.

Cette partie du bois était couverte de gros genévriers qui formaient çà et là des touffes impénétrables.

Il avait plu le matin, l'herbe était mouillée, et on n'eût pas entendu à dix pas les souliers ferrés du garde, qui, d'ailleurs, marchait en faisant le moins de bruit possible.

Son chien filait devant lui à une courte distance, le nez au vent, s'arrêtant parfois.

Ce chien, qui était un braque mâtiné, était un animal fort intelligent.

Il éventait jadis un gendarme à un kilomètre de distance; maintenant que son maître était garde, il éventait un braconnier avec la même finesse d'odorat.

Il répondait au nom pittoresque de *Lustucru*.

Lustucru filait donc devant son maître, donnant un coup de nez à chaque buisson, lorsque tout à coup il tomba en arrêt.

Sa queue s'allongea horizontalement, ses oreilles se redressèrent, son corps devint d'une immobilité parfaite.

Il était à vingt pas d'une grosse touffe de genévriers.

Michel crut à un chevreuil et fit passer son fusil de son épaule sur son avant-bras.

Alors le chien tourna la tête à demi et regarda son maître d'une façon que celui-ci comprit sans doute, car, au lieu d'épauler et de se tenir prêt à tirer, il fit un bond en avant et tomba sur la touffe comme la foudre.

En même temps, le chien s'élança de son côté.

Quelque chose s'agita et voulut prendre la fuite; mais Michel s'écria avec un accent de triomphe :

— Ah ! cette fois je te tiens, petit brigand !

En effet, il venait de saisir au collet un jeune garçon de douze à treize ans, nu-pieds, déguenillé, et qui portait un sac de toile en bandoulière.

L'enfant, qui était certainement un braconnier ou tout au moins un de ces petits malfaiteurs qui courent les bois, sans fusil, il est vrai, mais placent des collets et volent du bois mort, l'enfant s'était profondément endormi sous la touffe de genévriers ; il y était si bien caché, que Michel eût passé près de lui sans le voir, sans le flair de son chien.

— Ah ! je te tiens, répéta Michel, qui eut un accès de joie féroce.

Le petit garçon avait un drôle de nom : on l'appelait le Bouquin.

Il était maigre et sec comme un lièvre amoureux, courait aussi vite que lui et n'avait pas été pris souvent par les gardes, bien que ceux-ci lui donnassent toujours la chasse.

Il passait pour le preneur de bécasses le plus habile du pays, et le grand sac de toile qu'il portait sur son dos en guise de carnier ne laissait aucun doute sur sa profession.

— Cette fois, mon bonhomme, lui dit Michel, je vais te conduire au château, et comme

tu as deux condamnations déjà et que les gendarmes viennent demain matin, je ne te lâcherai pas.

Michel parlait avec une précipitation émue qui témoignait de sa joie d'une pareille capture.

En effet, la prise du Bouquin était chose miraculeuse; ordinairement c'était lui qui éventait les chiens et qui filait aussi rapide qu'un chevreuil qui se dérobe.

Il dormait *en gendarme*, comme on dit.

Que lui était-il donc arrivé? une chose bien simple. Il avait vendu le matin une douzaine de bécasses à l'aubergiste de Fay. Celui-ci l'avait fait boire. Le Bouquin s'était grisé.

Mais quand il se vit dans les mains du garde, l'enfant se dégrisa.

Il avait jeté un cri d'angoisse d'abord; mais il se remit et regarda Michel avec calme.

— C'est vrai que tu me tiens, dit-il, mais si tu savais ce que je sais, tu me lâcherais..

Le garde se mit à rire.

— Tu verras bien si je te lâche, dit-il. Ah! gueux! ah! gibier de potence! tu ne t'en dédiras pas cette fois, tu étais encore après mes bécasses!

— Je dormais, dit l'enfant.

— A cent pas de tes pièges. Je gage que nous allons en trouver.

— C'est bien possible, répondit froidement le Bouquin.

— Nous les mettrons dans ton sac et nous irons faire une visite à M. le baron, continua le garde.

— Comme vous voudrez, dit l'enfant. Mais si vous saviez ce que je sais...

— Et que sais-tu donc ?

— Si vous le saviez, vous me lâcheriez tout de suite, dit l'enfant.

— Allons donc !

— Et vous iriez vous coucher. Les nuits sont froides ; faut pas vous enrhummer à rester en plein air, brigadier.

Il y avait une froide ironie dans les paroles du petit braconnier.

— Allons ! marche, canaille ! dit le garde, qui tira une corde de son carnier pour attacher le Bouquin.

— Vous ne m'attacheriez pas, si vous saviez...

Le garde haussa les épaules.

— Mais vous ne savez pas, ajouta l'enfant d'un air farouche.

Et il tendit ses mains à la corde, avec un sourire et un regard de défi.

IV

M. le baron Rolland revenait de la chasse en ce moment-là.

Il avait chassé à pied, avec deux briquets, suivi de deux de ses gardes, et en compagnie d'un ami de Paris, arrivé la veille. Cet ami, grand propriétaire dans la Nièvre, faisait comme lui partie de l'association pour la répression du braconnage.

Les deux gentlemen avaient eu le temps de quitter leur costume de chasse, et ils venaient de descendre au salon, où M^{lle} Laurence était au piano, quand le valet de chambre du baron entra, portant un plateau sur lequel se trouvaient plusieurs lettres.

Dans la plupart des communes rurales, le facteur ne vient qu'une fois par jour, et souvent à onze heures du matin.

Le facteur était donc arrivé bien après le départ du baron, et cela expliquait comment on lui apportait à cinq heures et demie du soir les lettres du matin.

Le *courrier* est toujours accueilli avec empressement à la campagne.

M^{lle} Laurence quitta son piano, et le châtelain s'empressa de décacheter ses lettres.

L'une était d'un ami, l'autre de son notaire, une troisième d'un fournisseur.

Le baron les reconnut à l'écriture de la suscription et les mit de côté pour ouvrir avec empressement une quatrième lettre qui portait un timbre sec au coin de l'enveloppe.

— Marquis, dit-il à son ami, voici des nouvelles de la *société*.

C'était, en effet, une lettre du secrétaire de la société pour la répression du braconnage.

Mais, dès les premières lignes, le baron fronça le sourcil.

— Oh! oh! dit le marquis de R... à son ami, que se passe-t-il donc?

— Lisez plutôt, répondit le baron.

Et il tendit la lettre à son hôte.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Monsieur le baron,

« Les gens que nous employons, et qui nous
« tiennent autant qu'ils le peuvent au cou-
« rant des faits et gestes de la *Suzanne*, ont

« fait une découverte importante et qui vous
« intéresse particulièrement.

« Une partie de la bande, après avoir opéré
« dans la Haute-Marne, l'Aisne et le nord du
« département de l'Yonne, vient de lever le
« camp et de se porter sur le Loiret.

« S'il faut en croire les révélations d'un
« recéleur de gibier qu'on a amené à prix d'ar-
« gent à trahir ses associés, la Suzanne porte-
« rait ses vues sur quatre ou cinq grandes
« propriétés de ce département, la vôtre com-
« prise.

« On opérerait en grand et en quelques
« heures. Faisans, perdrix, lièvres et che-
« vreuil seraient panneautés et colletés dans
« une nuit, deux au plus.

« Le président, qui transmet ses ordres, du
« reste, me charge de vous avertir.

« Le secrétaire, X... »

Le baron Rolland était un homme de soixante ans, grand, robuste, haut en couleur, et qui avait fait un beau colonel de cavalerie.

Excellent homme au fond, mais d'un tempérament violent, irritable à l'excès, il était

venu s'établir à la Renardière en jurant l'extinction du braconnage et des braconniers.

Il y a deux braconnages, comme il y a deux espèces de braconniers : le braconnier aux engins, comme on dit, et le braconnier au fusil.

Ce dernier est un pauvre diable de paysan qui va, le soir, tuer un lièvre à l'affût et ne cause pas grand dommage. Il est du pays; il a quelque intérêt, par conséquent, à la conservation du gibier.

Le baron avait songé à le traiter, non en ennemi, mais en auxiliaire.

Et peut-être que, s'il eût été du pays, le braconnier au fusil eût accepté loyalement l'alliance.

Mais dans le Loiret, l'étranger n'inspire jamais de confiance, quelque fortune qu'il ait.

Le baron était étranger.

Cela voulait dire que tout le monde, depuis le bourgeois riche jusqu'au bûcheux déguenillé, était plus ou moins ligué contre lui.

Les braconniers du pays, qui respectaient relativement les autres propriétés, saccagèrent les bois de la Renardière.

Alors le baron, exaspéré, prit six gardes,

leur donna Michel Touran pour brigadier et jura d'exterminer les voleurs de gibier.

Dès lors, il se montra impitoyable.

En quelques mois, à l'époque où commence notre récit, les gardes avaient fait cinq ou six cents procès-verbaux.

A la lecture de la lettre qu'il venait de recevoir, le baron devint donc pourpre de colère.

— Ah ! s'écria-t-il, quand je devrais veiller nuit et jour, je saurai bien me défendre !

Je vais réunir mes gardes, envoyer chercher les gendarmes de Saint-Florentin.

On battra le pays, on fera des descentes chez les recéleurs, on mettra en réquisition les gardes de l'Etat, si besoin est ; ma qualité de membre de la Société m'autorise à recourir à tous ces moyens.

M^{lle} Laurence, qui était une jeune et belle personne de dix-neuf ans, aux cheveux blonds et au grand œil bleu plein de douceur, tout en partageant les goûts cynégétiques de son père, n'avait pas son humeur violente et ne ressentait point cette haine farouche qu'il manifestait contre les braconniers.

— Mon père, dit-elle, je crois que vous vous alarmez un peu par avance. Et puis, ce n'est pas en vous montrant rigoureux que vous dés-

armerez ces gens-là. Si on fermait un peu plus les yeux, ils seraient moins acharnés.

Mais le baron était ivre de colère.

— Je les enverrai tous au bagne! s'écria-t-il.

Puis il sonna d'une main fiévreuse et dit au domestique qui se présenta :

— Qu'on aille me chercher Michel Touran!

— Michel Touran est au château, répondit le valet. Il vient d'arriver à la maison avec un petit braconnier qu'il a surpris prenant des lièvres au piège; on le nomme le Bouquin.

— Le Bouquin! s'écria le baron Rolland avec un accent de joie cruelle, il le tient?

— Oui, monsieur. Il lui a même attaché les mains.

Le baron se précipita hors du salon comme un torrent qui rompt ses digues, et, en deux bonds, il arriva à la cuisine du château avec l'impétuosité d'un ouragan.

Michel Touran s'y trouvait en effet, et il avait fait asseoir auprès de lui le petit braconnier.

Celui-ci était un peu pâle, mais il avait l'attitude calme et résolue d'un homme qui a le sentiment de ce qu'il vaut.

— Un joli gibier, monsieur le baron! dit Michel.

— Ah ! voilà ce petit brigand ! dit le baron, qui essaya de pulvériser d'un regard le Bouquin.

Le Bouquin soutint ce regard avec effronterie.

Le garde avait trouvé deux bécasses prises dans les pièges, et le Bouquin n'avait pas nié que les pièges fussent son œuvre.

Michel rapportait donc les deux bécasses comme pièces à conviction.

— Tu sais que tu as été déjà condamné trois fois par défaut ! dit le baron à l'enfant.

— Ça se peut bien, répondit-il.

— Et à trois mois de prison la dernière fois...

— On les fera, vos trois mois, dit l'enfant avec dédain.

Laurence entra en ce moment.

— Comment ! mon père, dit-elle, vous voulez envoyer ce pauvre enfant en prison ?

Le baron eut une exclamation de rage :

— Le pauvre enfant ! dit-il, mais c'est un brigand de la pire espèce.

Le Bouquin ne sourcilla point. Cependant il adressa un sourire presque amical à la jeune fille.

— Ah ! M. le baron aurait bien tort de faire grâce à ce petit bandit, dit Michel-Tou-
ran.

— Grâce ! dit le baron, non pas. On l'enfermera ici jusqu'à ce que les gendarmes viennent.

— Mon père ! dit la jeune fille avec l'accent de la prière.

— D'autant plus qu'il en sait long, dit encore Michel Touran ; et je le crois au courant de quelque mauvais coup que méditent les braconniers.

— Ah ! ah ! fit le baron.

Et il se souvint de la lettre qu'il venait de recevoir et il eut une inspiration.

Le petit chasseur de bécasses avait peut-être des ramifications ténébreuses avec les braconniers de la Suzanne.

— Ah ! il en sait long ! fit-il.

— Ça se peut bien, répondit l'enfant avec effronterie.

— Et que sais-tu donc, petit misérable ? demanda le baron avec colère.

L'enfant se mit à rire.

— Je sais ce que je sais, dit-il.

Alors le baron s'avança menaçant vers lui, posa ses deux mains sur ses épaules, et lui dit :

— Parleras-tu, bandit ?

— Ah ! ah ! vous voudriez bien me faire jaser ! dit l'enfant, et même si je jaisais, vous me laisseriez filer ?...

— Peut-être.

— Eh bien ! je ne parlerai pas !

Et le Bouquin leva un regard effronté sur le baron Rolland et son guide.

Celui-ci murmurait :

— J'ai une envie folle de l'assommer d'un coup de poing !

V

Les hommes habitués au commandement s'irritent de la résistance.

M. le colonel baron Rolland avait fait marcher au doigt et à l'œil un régiment de dragons.

Jamais nulle part on n'avait discuté sa volonté.

Sa fille elle-même, qu'il idolâtrait, semblait se courber sans réplique devant cette volonté souveraine.

A la Renardière, valets, gardes-chasse, paysans, lui obéissaient aveuglément.

Et voici qu'un méchant gamin, un enfant déguenillé, osait lui résister !

Le Bouquin, chétif et malingre, fêtu de paille qu'on aurait brisé en soufflant dessus, avait l'audace de regarder le colonel en face et de lui dire :

— Vous ne saurez rien !

Le baron leva la main sur lui, tandis que son visage s'empourprait, que se gonflaient les veines de son cou et qu'un frémissement de fureur parcourait tout son corps.

— Petit misérable ! dit-il, tu sais donc quelque chose ?

— Oui, dit l'enfant.

— Parle, ou je t'assomme !

L'enfant ne baissa même pas les yeux.

Et cependant le baron Rolland ne frappa point.

Cette audace, qui l'exaspérait, opéra sur lui un charme étrange.

Pour la première fois, un être humain lui résistait, et cette nouveauté était, malgré lui, de son goût.

Au lieu de frapper, le baron retrouva tout à coup son sang-froid.

— Tu es crâne, dit-il, et j'aime assez cela.

L'enfant ne sourcilla point.

— Maintenant, je te donne à choisir.

Et il le regarda fixement. Le Bouquin attendit.

— Tu as été pris plusieurs fois braconnant chez moi, poursuivit le baron.

— On ne m'a jamais pris, dit l'enfant.

— Soit, mais on t'a reconnu, et les procès-verbaux ont été dressés.

Le Bouquin fit un mouvement d'épaules qui voulait dire :

— Cela m'est bien égal.

— Tu as été condamné plusieurs fois par défaut, continua le baron, et la dernière fois à trois mois de prison.

Le Bouquin ne broncha point.

— Je te donne à choisir, poursuivit le baron. Ou tu nous diras ce que tu sais... et je te laisserai aller, et j'obtiendrai même ta grâce.

En parlant ainsi, le baron épiait un rayon de joie dans les yeux du Bouquin.

L'enfant demeura impassible.

— Ou bien, continua le châtelain de la Renardière, je te ferai enfermer ici jusqu'à ce que le domestique que je vais envoyer à Saint-Florentin soit revenu avec des gendarmes. Choisis.

— C'est tout choisi, dit froidement le Bouquin.

— Tu vas nous dire ce que tu sais ?

— Ah ! mais non !

Et le Bouquin leva de nouveau un regard de défi sur le baron Rolland.

— Tu préfères aller en prison ?

— Oui, fit l'enfant d'un signe de tête.

— Et si je te donnais de l'argent, parlerais-tu ?

Ce disant, le baron fouilla dans sa poche et en tira deux pièces d'or.

Le Bouquin haussa les épaules.

Alors la colère reprit le baron Rolland à la gorge.

— Et si je te faisais donner des coups de bâton ? dit-il.

— Frappez, dit le Bouquin, les amis me vengeront.

A ce mot, le baron fut pris d'une rage folle.

Les amis !

C'est-à-dire les braconniers, les membres de cette ténébreuse association qui répondait au nom de la *Suzanne*, et qui dévastait tout sur son passage nocturne !

Et le baron Rolland, n'y tenant plus, s'arma de son fouet de chasse, qui était accroché au mur, et le leva sur le Bouquin.

Mais l'ami, l'hôte du châtelain, le marquis de R.... lui arrêta le bras, tandis que M^{lle} Laurence, jetant un cri, se plaçait entre son père et l'enfant.

— Mon cher baron, dit le marquis de R..., vous êtes fou ! battre un enfant !

Le baron rougit de son emportement.

Il jeta le fouet loin de lui.

Puis il s'écria :

— Qu'on emmène ce petit bandit, qu'on l'enferme quelque part, et qu'on aille à Saint-Florentin chercher les gendarmes !

Alors un sourire de triomphe passa sur les lèvres du Bouquin.

M^{lle} Laurence posa une de ses belles mains sur l'épaule du petit.

— Voyons, mon enfant, dit-elle, si tu veux nous dire ce que les braconniers méditent contre nous, non-seulement il ne te sera fait aucun mal et on te laissera la liberté, mais encore j'irai voir ta mère, qui a bien de la peine à vivre, et je lui viendrai en aide. Dis, le veux-tu ?

Et la jeune fille avait pris une voix caressante, et ses doigts jouaient avec les mèches blondes de la chevelure en broussaille de l'enfant.

Il leva sur elle, non plus un regard de défi, mais un oeil reconnaissant :

— Vous êtes bonne, vous, dit-il.

— Alors tu vas nous dire?...

— Non, dit l'enfant, je ne peux pas...

Il était facile de comprendre à cet accent résolu que toutes les menaces aussi bien que les promesses les plus mirifiques ne lui arracheraient point son secret.

— Il ne parlera pas ! s'écria le baron en frappant du pied.

— Peut-être... murmura tout bas la jeune fille.

Pendant cette scène, les domestiques du château s'étaient réunis un à un dans la cuisine et s'étaient groupés autour du Bouquin.

Le baron appela un de ses piqueurs.

— Joseph, dit-il, tu vas monter à cheval.

— Oui, monsieur le baron, répondit le piqueur.

— Tu iras à Saint-Florentin et tu ramèneras les gendarmes.

Le piqueur s'inclina et sortit.

Alors le baron s'adressa à Michel Touran :

— Quant à toi, Michel, dit-il, tu vas réunir mes gardes cette nuit.

— Oui, monsieur le baron,

— Et vous battrez les bois jusqu'au jour.

— Et je vous promets, dit le garde, qu'on ne nous volera pas nos chevreuils cette nuit.

Le Bouquin eut un sourire mystérieux.

Puis, au moment où le garde sortait, il lui adressa un regard de haine satisfaite.

Evidemment, le secret qu'il s'obstinait à garder concernait le garde-chasse.

Mais ni le baron, ni sa fille, ni Michel, ne comprifent ce regard.

— Allons! dit encore le baron Rolland en s'adressant à deux de ses valets de chiens, emmenez-moi ce chenapan, attachez-lui les jambes et les mains bien solidement et jetez-le-moi dans le chenil vide.

Et comme on emmenait le Bouquin, qui n'opposait, du reste, aucune résistance, le baron ajouta :

— Et surtout, prenez garde qu'il ne s'échappe. Si cela arrive, je vous flanque à la porte!

.

On enferma le Bouquin dans le chenil, malgré les prières de M^{lle} Laurence, qui voulait le faire mettre en liberté.

On l'avait garrotté et il lui était presque impossible de faire un mouvement.

Quand il se vit seul sur une botte de paille, l'enfant murmura :

— J'irai en prison, c'est sûr. Mais les amis prendront soin de ma mère.

Et puis, pendant ce temps, Michel aura eu son compte, le brigand !...

Et l'enfant attendit, impassible et stoïque, l'arrivée des gendarmes.

Sa pensée, cependant, vagabondait par les bois, tandis que son corps était prisonnier, et c'était avec une joie infernale qu'elle suivait le garde-chef Michel Touran parcourant la forêt pour réunir les autres gardes que le baron Rolland avait placés sous ses ordres.

— Va ! mon bonhomme, va ! se disait-il, tu ne sais pas ce qui t'attend !...

VI

Pendant qu'on enfermait le Bouquin, Michel Touran, le brigadier garde, retournait chez lui.

La maisonnette était à six cents mètres environ du château de la Renardière, et on y

arrivait tout droit par cette même allée forestière dans laquelle le braconnier Jean Testu avait mis en faction son chien *Sardine-Blanche*.

Le chien, on s'en souvient, avait fait entendre un sourd aboiement.

Aussitôt, le braconnier avait franchi la fenêtre d'un bond, et Jeannie, toute frissonnante encore, l'avait vu disparaître.

Michel s'avancait à pas lents.

Jeannie, qui, après le signal du braconnier, s'était mise à la fenêtre, le vit s'avancer dans l'allée forestière, sombre et le front penché.

Michel méditait quelque plan de campagne nouveau, et sa préoccupation était même si grande qu'il ne s'aperçut ni du trouble de sa femme ni d'un léger désordre qui régnait dans la chambre et qui était la conséquence de la lutte qu'elle venait de soutenir avec Jean.

Michel accrocha son fusil et dit :

— Jeannie, donne-moi une assiettée de soupe. Il n'y a que cela qui me tient au ventre quand j'ai besoin de mes jambes.

Et il s'assit auprès du feu, qu'il se mit à rallumer en l'attisant avec une pelle.

Jeannie frissonna.

— Il n'y a plus de soupe, dit-elle, mais je t'en ferai demain matin avant que tu ne partes.

— Demain il sera trop tard, dit Michel; j'ai un bout de chemin à faire cette nuit.

— Cette nuit?

— Eh bien! oui, cette nuit; après?

— Tu veux encore sortir?

— Mais sans doute.

— Oh! Michel, Michel, murmura Jeannie pâle comme une morte, tu m'avais pourtant bien promis que tu ne sortirais pas!

— Je n'avais pas de raison pour sortir il y a une couple d'heures.

— Et... maintenant?

— Maintenant j'en ai. Le patron m'a donné de la besogne.

— Ne peux-tu la faire demain matin?

— Non.

Jeannie s'approcha de son mari et lui mit ses deux mains sur les épaules en penchant sa tête blonde sur le cou de taureau du garde.

— Michel, dit-elle, mon bon Michel, veux-tu m'écouter?

Michel haussa les épaules.

— Qu'as-tu donc à me dire? fit-il.

Jeannie tressaillit.

Elle ne pouvait pourtant pas lui dire que Jean Testu le braconnier, Jean qui l'avait aimée avant lui, sortait de la maison.

— Voilà, dit-elle, ce que je voulais te dire. On m'a parlé d'une place bien avantageuse pour nous, il y a deux jours, quand je suis allée à Saint-Florentin.

— En vérité ? ricana Michel.

— Une place à Lorris, dans un château.

Jeannie tremblait en parlant ainsi. Il lui répugnait de mentir.

— Après ? fit Michel.

— Ce n'est pas un mauvais pays comme par ici, continua Jeannie.

— Ah ! ah !

— Et les braconniers n'y sont pas méchants.

Michel Touran éclata de rire.

— C'est pour le moins ton père, qui est un *fouinard* de premier ordre, qui t'a mis toutes ces belles choses en tête, ricana le garde.

Dis-lui donc qu'il se mêle de ses affaires, au vieux.

Toutes les fois que tu vas à Saint-Florentin, je l'ai remarqué, tu reviens avec un tas d'idées bêtes dans la tête.

— Michel !...

— Et si ça continue, tu n'iras plus.

— Mais, mon ami.....

Et Jeannie passa ses bras au cou de son mari et voulut l'embrasser.

Mais il la repoussa durement.

— Je me trouve bien chez le colonel, et j'y reste ! entends-tu ?

En même temps il se leva, ouvrit le bahut et y prit un morceau de pain qu'il mit dans son carnier.

— Puisqu'il n'y a pas de soupe, grommelait-il, on s'en passera.

— Michel, mon ami, mon bon Michel, supplia Jeannie, ne te fâche pas, mais écoute-moi. Eh bien ! nous resterons ici... Je ne te parlerai plus de changer...

— Je l'espère bien, que tu ne m'en parleras plus.

— Mais je t'en prie, je te le demande à genoux, continua Jeannie les yeux pleins de larmes, ne sors pas ce soir.

— Pourquoi donc ?

— J'ai peur !

— Peur de quoi ?

Et Michel riait.

— Je ne sais pas, mais j'ai peur !... Il me semble...

— Ah ! oui... il te semble... Voyons donc ça ?

— Il me semble qu'il va t'arriver quelque chose... Les amis....

Michel eut un accès de colère.

— Toujours les amis ! dit-il ; ils te font donc bien peur ?

— Oui, murmura Jeannie.

Michel fit un pas en arrière, puis il attachait sur elle un regard qui la fit frissonner jusqu'à la moelle des os.

— Ma parole d'honneur ! dit-il, c'est à croire que tu as des relations avec eux.

Puis il eut un gros rire insultant.

— Après ça, dit-il, c'est tout simple. Est-ce que cette canaille de Jean Testu ne te connaissait pas dans un temps ?

Jeannie poussa un cri et s'affaissa défaillante sur la chaise que Michel Touran venait de quitter.

Michel continuait à rire, et, comme tous les gens grossiers qui manquent de générosité, il fit pleuvoir une grêle d'injures sur son rival malheureux.

Jeannie ne disait plus rien.

Elle pleurait.

Quand il eut fini de débiter ses litanies de

cabaret, Michel Touran reprit son carnier et son fusil.

— Bonsoir, dit-il.

Et il fit un pas vers la porte.

Alors Jeannie se souvint des paroles mystérieuses de Jean. Elle se jeta en avant de son mari pour lui barrer le passage.

— Non, non, disait-elle s'accrochant à lui, pas ce soir... pas ce soir!... Ils te tueront.

Cette menace acheva d'exaspérer Michel.

Il repoussa sa femme avec tant de brutalité que la pauvre créature alla tomber à la renverse et se blessa au front contre l'angle du bahut.

Elle jeta un cri de douleur et ferma les yeux.

Mais Michel ne l'entendit pas.

Il était déjà dehors et se disait, en marchant d'un bon pas :

— Je vais commencer par Simon, qui est le plus loin.

Il prit un faux chemin sous bois.

La nuit était venue, et à peine un reste de crépuscule brillait-il au travers des arbres.

Tout à coup Michel s'arrêta net.

Il s'arrêta, et quelques gouttes de sueur perlèrent à son front.

— Ah ça ! murmura-t-il, est-ce que la femme aurait eu raison ce soir ?

Qu'avait-il donc vu le garde Michel Touran, pour être soudain assailli d'une vague inquiétude et pour sentir ses tempes se mouiller et ses cheveux se hérissier ?

C'est ce que nous allons vous dire.

VII

Les superstitions du paysan sont sans nombre, et chaque pays a les siennes, un peu suivant la nature du sol. Le midi est religieux, il croit aux miracles et il y a toujours un verre d'eau de la Salette dans son affaire.

Le paysan du centre n'est pas trop dévot, et le mysticisme n'est pas le fond de sa superstition.

En revanche, il a hérité à travers les âges de certaines croyances qui lui viennent des anciens Celtes et des pleuplades druidiques.

Un braconnier, en 1869, a un peu les mêmes idées qu'un Breton du temps de César.

S'il ne croit pas aux apparitions de saints et de saintes, il croit encore aux augures.

Le corbeau qui vole de gauche à droite porte malheur.

La chouette qui s'envole précipitamment en plein jour, sur son passage, lui prédit quelque aventure désagréable.

Un lièvre qui croise son chemin deux fois est signe de mort.

Michel Touran était allé à l'école, il était même assez instruit pour un paysan.

Mais il avait passé son enfance dans les bois, et il s'était quelque peu infiltré l'esprit de tous les préjugés forestiers.

Or, au moment où il entra dans le faux chemin, un lièvre énorme sauta le même chemin de droite à gauche, fit trois bonds en avant, puis une brusque volte-face, repassa le sentier de gauche à droite et disparut dans les broussailles.

Michel s'était donc arrêté la sueur au front.

— Oui, murmura-t-il, c'est à croire que la femme a raison.

Et il fit même quelques pas en arrière.

— Ah ! si Jeannie avait été là en ce moment, elle l'eût décidé à revenir à la maison et à passer la nuit dans son lit.

Mais Jeannie n'était pas là.

Et puis Michel entendait encore retentir à son oreille la voix impérieuse du baron Rolland, qui lui ordonnait de réunir ses gardes et de passer la nuit à parcourir les bois menacés.

Et Michel, après avoir eu peur un moment, après avoir failli battre en retraite, Michel se dit :

— Tout ça c'est des histoires de *mères grands*. Des bêtises, quoi ! Et j'aurais dû lui envoyer un coup de fusil, à ce méchant lièvre....

— Ah ! je ne vas pas m'en retourner pour si peu.

Ce disant, il se remit en route.

Le faux chemin conduisait à une *fausse vente* sur laquelle le baron Rolland avait permis aux bonnes femmes du pays de venir couper de l'herbe.

Il fallait traverser cette *vente* pour arriver à la futaie, de l'autre côté de laquelle se trouvait la maison du garde Simon.

Comme Michel mettait le pied dans la *vente*, son chien, qui quêtait à vingt pas devant lui, se mit à *lancer* tout à coup.

Le chien de Michel était ce qu'on nomme

un *corniau*, c'est-à-dire un métis de chien courant et de chien d'arrêt.

Il pointait quelques secondes, puis il forçait et donnait au gibier une vigoureuse poussée.

Il ne tenait pas longtemps sur le lièvre; mais sur le chevreuil c'était différent, et il tenait volontiers vingt-quatre heures sur cette voie.

— Tonnerre ! murmura Michel, il a levé un chevreuil, ça file trop roide pour être un lièvre. Faut pas compter sur lui cette nuit. Si je le revois demain matin, ce sera de la chance !

Et Michel éprouva de nouveau comme une vague inquiétude, et se souvint du lièvre qui avait croisé deux fois son chemin.

Le garde ne songea point à rebrousser chemin cette fois, mais il regretta son chien.

— Quel butor ! grommela-t-il ; c'est plutôt le braconnier qu'il faudrait chasser cette nuit.

Le chien avait déjà traversé la vente et il était à plus d'un quart de lieue, car le chevreuil avait pris un grand parti sur-le-champ.

Michel se remit en route.

Un autre sentier coupait à angle droit celui que Michel suivait.

Il entendit bientôt résonner des pas et des voix vers ce sentier.

Les pas étaient pressés, les voix criardes.

C'étaient des femmes qui revenaient de couper de l'herbe.

Michel se trouva nez à nez avec elles.

— Eh bien ! leur dit-il d'un ton de mauvaise humeur, vous en usez, vous autres, de la permission.

Les trois femmes, car elles étaient trois, marchant à la file l'une de l'autre, avaient en effet ramassé chacune un énorme faix d'herbes.

— Voyons donc, reprit Michel, s'il n'y a pas un peu de bois au milieu.

Une des femmes lui dit avec humeur :

— Tu n'étais pas si fier que ça, Michel, voici deux ans, quand tu n'avais pas de souliers aux pieds et que tu allais tuer un lièvre à l'affût chez les autres.

— Autre temps, autre chanson ! répondit Michel.

Et il se mit à fouiller successivement les trois trousses d'herbes.

Les femmes se prêtaient assez complaisamment à cette perquisition.

Mais elles profitèrent de ce temps d'arrêt forcé pour invectiver le garde.

— C'est égal, dit l'une, la plus vieille, ton patron serait plus aimé dans le pays, mon garçon, s'il n'avait pas à son service de la clique comme toi.

— Va donc, vieille mendiante, tu es une clique toi-même, répondit Michel.

— C'est bien vu, bien entendu, dit une autre, nous n'avons que notre dû... et nous pouvons nous en aller?

— Allez au diable! dit Michel.

— Tu le verras avant nous, le diable! dit la troisième, et tu ne sais pas ce qui te pend à l'oreille, mon garçon.

— Qu'est-ce que tu veux dire, sorcière? s'écria Michel avec colère.

— Ça me regarde! dit la bonne femme.

Et elle s'éloigna sur les pas de ses deux compagnes de route, qui étaient reparties.

Michel fut encore pris d'un accès d'indécision.

— Qu'est-ce qu'elle a donc voulu dire? murmura-t-il. Qu'est-ce qui me pend donc au nez?

Et il se souvint en même temps des paroles mystérieuses du Bouquin, qui lui avait dit :

« Les nuits sont fraîches, prenez garde de vous enrhumér ! »

Et puis, enfin, il revit Jeannie folle de terreur et le suppliant de ne pas sortir.

Cette fois encore, il fut sur le point de revenir sur ses pas.

Mais il n'avait plus que quelques centaines de pas à faire pour arriver à la maisonnette du garde Simon.

— Ah! c'est trop bête! murmura-t-il, d'avoir comme ça un tas d'idées dans la tête.

Et il se remit en marche.

Les aboiements de son chien s'étaient perdus dans l'éloignement, et il n'entendait plus rien autour de lui.

La nuit était assez claire, du reste, et la lune ne tarderait pas à se lever.

Michel pressa le pas et il eut bientôt atteint la maison de son collègue.

Du dehors on ne voyait aucune lumière.

— Voilà un gaillard qui se couche en même temps que ses poules, dit Michel.

Et il frappa rudement à la porte, disant :

— Simon! Hé! Simon!

Simon ne répondit pas.

Alors cette angoisse inexplicable qui avait

déjà plusieurs fois pris Michel à la gorge s'empara de nouveau de lui.

Où donc était Simon ?

VIII

Simon, le garde placé sous les ordres de Michel Touran, n'inspirait à ce dernier qu'une confiance médiocre.

Pourquoi ?

Michel avait de la mémoire, et voici ce dont il se souvenait.

Avant d'être garde, on le sait, il avait été longtemps braconnier ; et dans ces mêmes bois maintenant confiés à sa vigilance, il avait fait plus d'un mauvais coup.

Simon, au contraire, était un vieux garde.

Il y avait vingt ans au moins qu'il exerçait cette profession, et, en achetant la Renardière, le colonel Rolland l'avait trouvé installé.

Michel se souvenait parfaitement que Simon l'avait surpris plusieurs fois tantôt à l'affût, tantôt plaçant des collets.

Cependant Simon n'avait jamais verbalisé.

L'affaire s'était toujours arrangée à l'amiable et grâce à deux pièces de cent sous que Michel avait tirées de son gousset.

Lorsque le braconnier devint garde, fut investi de la confiance de son maître et nommé garde-chef, il regarda de travers Simon, devenu son subordonné.

Il fit plus, il conseilla très-nettement à M. le baron de le renvoyer.

Mais une considération toute particulière engagea ce dernier à conserver Simon.

Il y avait vingt ans que Simon était garde des biens de la Renardière.

Il connaissait à merveille les cantonnements, l'aménagement des coupes, l'âge de chaque faillis et presque de chaque arbre, toutes choses que Michel Touran et les autres ne savaient qu'imparfaitement.

En outre, une protection mystérieuse s'était étendue sur lui : la protection de M^{lle} Laurence.

Pourquoi la jeune fille s'était-elle intéressée à lui ?

C'était là ce que personne ne savait au juste, car Simon était un homme peu séduisant d'aspect, sombre, morose, vivant seul, et ne venant au château que pour affaire de service.

Néanmoins, M^{lle} Laurence, qui était une amazone intrépide, dirigeait très-souvent ses courses en forêt du côté de la maisonnette de Simon.

Et les bûcheux du pays prétendaient avoir vu la jeune fille remettre en grand mystère à cet homme des lettres qu'il portait on ne savait où.

Donc, Michel Touran n'avait pas grande confiance dans Simon, et quand, après avoir frappé plusieurs fois à la porte sans obtenir de réponse, il se fut assuré que le garde n'était pas chez lui, il ne put réprimer cette exclamation :

— Si le drôle est en forêt, ce n'est certainement pas pour garder le gibier de M. le baron, mais bien pour faire quelque mauvais coup.

Il rebroussa donc chemin et ajouta :

— Je vais aller prévenir Jacques Cornu.

Jacques Cornu était un ancien garde dont le cantonnement était voisin de celui de Simon.

Celui-là était un homme résolu sur lequel Michel pouvait compter.

Michel se remit donc en route et pressa le pas.

La vague inquiétude qui s'était emparée de

lui s'augmentait encore de l'absence de Simon.

A cent pas de la maison du garde, le sentier qu'il suivait traversait une mare desséchée, mais dont le sol était néanmoins humide.

Michel eut fantaisie de savoir si le garde Simon avait passé par là.

Il prit dans son carnier des allumettes, en enflamma une, et, comme la nuit était calme, il put, avec cette bougie improvisée, examiner le sol de la mare.

La terre glaise était couverte d'empreintes.

Ce n'était pas un homme qui avait récemment passé en cet endroit, mais plusieurs.

A côté de la chaussure ferrée de Simon nettement marquée, Michel reconnut l'empreinte d'un pied nu.

Cette empreinte, il l'avait remarquée plusieurs fois et il la connaissait parfaitement.

— Le grand César est venu par ici, se dit-il, et il a fait un bout de chemin avec Simon.

Or, le grand César était un braconnier des environs qui s'était donné la spécialité de collecteur de chevreuils.

Il n'emportait jamais de fusil ; il dédaignait les lièvres et les lapins, mais il prenait plus de cinquante chevreuils par an.

Cet indice que Michel venait de recueillir le confirmait dans son opinion que Simon avait des relations occultes avec les braconniers.

Alors il oublia ses propres appréhensions pour ne plus songer qu'à une chose : surprendre Simon en flagrant délit, le dénoncer à M. le baron Rolland et le faire congédier.

Michel était un homme passionné.

Comme les voleurs qui entrent dans la police et font à leurs anciens complices une guerre acharnée, Michel avait maintenant la haine des braconniers poussée jusqu'à la rage.

Il jeta son allumette et se remit en chemin.

A cent pas de la mare il se trouva à une bifurcation de sentiers.

L'un de ces sentiers menait tout droit chez Jacques Cornu.

L'autre s'enfonçait sous bois.

Pourquoi Michel prit-il ce dernier ? Il n'aurait pu le dire.

Il obéissait à un instinct, à un pressentiment, peut-être même à l'espoir de surprendre dans quelque broussaille Simon et le grand César.

Tout à coup, il entendit un léger bruit de pas, puis cet étrange bêlement que pousse

le lièvre tombant aux mains de l'homme ou sous la dent du chien.

Alors Michel prit sa course et, en deux bonds, il arriva au milieu d'une petite éclaircie où un homme se tenait accroupi, tenant dans ses mains un lièvre qui venait de se prendre au collet.

Quand le lièvre arrive en courant et se prend dans un collet, il s'étrangle en quelques minutes et ne pousse même pas un cri. Mais il arrive quelquefois aussi que la course de l'animal est moins rapide, qu'il passe mal la tête dans le collet et ne s'étrangle pas sur-le-champ.

Alors il ne bouge plus et semble attendre son salut du hasard.

Il n'est pas rare qu'on trouve un de ces animaux parfaitement vivant, pris par le cou et ne cherchant même pas à se dégager.

Le braconnier était venu visiter ses collets ; il avait pris le lièvre tout vivant et le lièvre s'était mis à bêler.

Tout occupé d'assommer le pauvre animal en lui allongeant des coups entre les oreilles et le cou, le braconnier n'avait pas entendu le garde.

Michel lui mit la main dessus et lui dit :

— Ah ! je te tiens, brigand !

La nuit n'était pas tellement obscure qu'elle

ne permit à deux hommes de se voir et de se reconnaître.

L'homme que Michel avait pris au collet n'était pas le *grand César*.

Il n'avait pas de fusil, et ce n'était pas un braconnier de profession.

— Comment! dit le garde, c'est toi, Joseph?

— C'est moi, dit le délinquant tout honteux.

Ce Joseph était un garçon de charrue de la ferme voisine.

— Ah! monsieur Michel, dit-il, ayez pitié de moi, ne me faites pas un procès : j'ai femme et enfants.

— Cela ne me regarde pas, dit Michel d'un ton bourru. Tu nous voles nos lièvres, je te pince, tant pis pour toi!

— Monsieur Michel! reprit Joseph, vous savez bien que je n'en fais pas mon métier. C'est ma femme qui est enceinte et qui a eu envie de manger un civet.

— Connu, mon bonhomme!

— Ecoutez! reprit Joseph, je puis vous rendre un grand service.

— Toi?

— Et si vous me laissez aller, vous ne vous en repentirez pas.

— Et quel service me rendrais-tu donc?

— Je vous sauverais peut-être la vie.

A ces mots, Michel Touran fit un pas en arrière et sentit quelques gouttes de sueur perler à son front.

Ses vagues angoisses le reprenaient, et il se souvenait des alarmes de sa femme, et du lièvre qui avait croisé son chemin, et des paroles mystérieuses du Bouquin.

— Parle donc ! fit-il d'une voix étranglée...

IX

Ce Joseph que Michel Touran venait de surprendre en flagrant délit était un homme de quarante ans environ, petit et chétif, et il jouissait dans le pays de la réputation d'un homme tranquille.

Comme il l'avait dit lui-même, il n'était pas braconnier de profession.

La preuve en était qu'il travaillait et passait même pour un bon ouvrier.

Mais dans les pays forestiers tout le monde braconne peu ou prou, et il n'avait pu résister à la tentation.

Peut-être même n'aurait-il pas eu besoin de dire à Michel Touran ce qu'il venait de lui dire pour le désarmer.

Ce dernier était fort ému.

— Ah! dit-il encore, voyant que Joseph hésitait, tu peux me sauver la vie? Je ne me croyais pas si près de la mort....

Et il eut un rire forcé.

— Ce n'est pas parce que vous m'avez pris que je vous dis cela, reprit alors Joseph, mais je vous jure sur défunt mon père que j'avais l'intention d'aller dès demain matin vous avertir.

— M'avertir de quoi? fit le garde.

— On manigance quelque chose contre vous.

— Qui donc?

— Tous, continua Joseph. Prenez votre lièvre, puis asseyez-vous là auprès de moi et jasons un brin.

— Puisque tu as pris le lièvre, garde-le, dit Michel. Voyons, que sais-tu?

— Je sais depuis un quart d'heure qu'on veut vous assassiner.

Michel tressaillit.

— Et comment le sais-tu?

Joseph tendit la main vers une broussaille qui se trouvait à gauche de la clairière.

— Voyez-vous ça ? fit-il.

— Oui.

— Eh bien, j'étais caché là tout à l'heure.

— Bon !

— J'attendais que mon collet fit son petit effet ; et vous voyez que je ne suis pas bien habillé, car le lièvre ne s'était pas étranglé.

— Après ? dit Michel Touran avec impatience.

— J'entends marcher, je fais le mort et, collant mon oreille par terre, j'écoute.

Deux hommes passaient en causant tout bas. J'en ai reconnu un d'abord : c'était le grand César.

— Ah ! dit Michel, qui tressaillit des pieds à la tête ; et l'autre ?

— L'autre, je ne l'ai reconnu que lorsqu'il a été tout près de moi, et encore j'ai joliment écarquillé les yeux, tant ça me semblait drôle de le voir avec le grand César.

— C'était le garde Simon ?

— Justement.

— Et ils causaient comme une paire d'amis ?

— Tout à fait, mais ils causaient tout bas.

— Que disaient-ils ?

— César disait : cette fois, on lui fera son affaire. Il a trahi les amis et il est condamné.

— Et de qui parlait-il ?

— De vous.

— Et que répondait Simon ?

— Simon disait : ce n'est pas moi qui lui donnerai un coup de main. Il a trop bien voulu me faire mettre à la porte par le patron.

Alors le grand César s'est mis à rire : Tu n'auras bientôt plus rien à faire, qu'il a dit, et tu vas devenir rentier.

— Comment cela ? a fait Simon.

— Tu sais bien que d'ici peu les bois seront brûlés.

— Bah ! a dit Simon, j'ai fait ma pelote depuis vingt ans et je mangerai mes économies en attendant une autre place.

Ils s'étaient arrêtés au milieu de la clairière pour être plus sûrs qu'ils étaient seuls.

Mais j'ai l'ouïe aussi fine qu'un loup et je ne perdais pas un mot de ce qu'ils disaient.

— Et alors ? demanda Michel Touran avec impatience.

— Alors, dame ! Simon a dit : c'est donc pour ces jours-ci ?

— Pour la première nuit qu'il sortira. Et même on lui eût fait son affaire hier sans le Jean Testu.

— Hein ! a dit Simon, est-il bête, celui-là ! Michel lui a pris sa femme.

— C'est vrai tout de même, a répondu le grand César.

Mais le Jean est un bonhomme, et il n'a pas voulu voter contre lui dans le conseil des amis, soi-disant parce qu'il avait une femme et un enfant.

Alors on a dit à Jean : Si tu ne veux pas en être, tu n'en seras pas. On se passera de toi.

Et même, a ajouté le grand César, Jean Testu avertirait Michel que ça ne m'étonnerait pas.

Joseph s'arrêta.

— C'est tout ce que tu as entendu ?

— Tout. Ils se sont en allés.

— Combien y a-t-il de cela ?

— Une heure environ.

— Par où sont-ils passés ?

— Par l'étang de la *Biche-Malade*.

— J'y vais, dit Michel. Emporte ton lièvre, je te fais grâce.

— Monsieur Michel, dit le paysan d'un ton suppliant, vous n'allez pas faire cette bêtise, au moins !

— Quelle bêtise ?

— Chercher ce qu'on vous réserve. Simon est un mauvais garç. Il est en plein avec les bra-

conniers, et le grand César est capable de tout.

— J'ai deux balles dans mon fusil, dit froidement Simon.

— Voyez-vous, reprit Joseph, si j'étais à votre place, je prendrais tout droit le chemin de ma maison et j'irais me coucher.

Michel haussa les épaules.

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

— Non.

— Tenez, dit encore l'honnête garçon, en filant tout droit, nous serons à la ferme dans un quart d'heure. Vous coucherez dans le fenil, et demain, quand il fera grand soleil, vous vous en irez.

— Non, non, dit encore le garde. Adieu, Joseph ; tu es un brave homme et je te remercie. Mais ne pose plus de collets, car une autre fois il faudrait que je fisse mon devoir.

Et Michel Touran mit son fusil sur son épaule et s'en fut.

Cependant il ne prit pas le chemin de la mare de la *Biche-Malade*, il remonta au contraire vers le sentier qui menait à la maison de Jacques Cornu.

— Cette fois, murmurait-il avec rage, il faudra bien que M. le baron congédie Simon.

Et quant à moi, seraient-ils une armée, je ne les crains pas !

Il cheminait d'un pas rapide, et il arriva ainsi à un fossé plein d'eau, large de quatre ou cinq pieds, qui coupait le sentier à angle droit.

De l'autre côté du fossé la *vente* faisait place à la futaie.

Michel prit son élan et sauta.

Puis il fit un pas de l'autre côté du fossé, et soudain il jeta un cri.

Une branche d'arbre de la grosseur du bras qu'on avait courbée jusqu'à terre et qui était destinée à étrangler un chevreuil s'était subitement détendue, et, le prenant par le milieu du corps, l'avait enlevé à cinq pieds du sol.

La secousse fut si violente que Michel laissa échapper son fusil, qui tomba dans le fossé.

Et comme il se démenait ainsi dans les airs et cherchait à se dégager, il entendit un coup de sifflet.

Puis deux ombres s'agitèrent au pied de l'arbre et une voix murmura :

— Ah ! cette fois, nous le tenons !...

X

Retournons maintenant au château de la Renardière.

Le départ du garde-chef Michel Touran allant exécuter les ordres qu'il lui avait remis n'avait point calmé l'irritation du colonel baron Rolland.

Le baron n'était pas cependant un méchant homme, loin de là.

Il était humain, charitable, généreux même, et il avait fallu pour l'aigrir deux années de vexations et de brigandages sans trêve de cette population forestière qui l'entourait.

S'il est un pays où l'étranger, quel qu'il soit, rencontre une animosité et un mauvais vouloir constants, c'est à coup sûr l'Orléanais.

Le Parisien surtout est franchement détesté.

Pourquoi ?

Ces bons paysans, comme on les appelle, ne sauraient le dire.

C'est une haine instinctive, jalouse.

Le paysan pardonne au bourgeois qui est né

dans le pays, il ne pardonne pas à celui qui vient de loin pour acquérir.

Les bûcheux volaient du bois, les braconniers faisaient une guerre d'extermination au gibier, les femmes et les enfants dévastaient, la nuit, le potager et le verger. Tout leur était bon.

Un matin, le baron Rolland s'éveilla furieux; la Renardière n'avait qu'un garde, Simon; il en prit cinq autres, dont Michel Touran.

Sa patience et sa longanimité étaient à bout.

Les gardes firent une guerre acharnée aux délinquants, les procès-verbaux se multiplièrent, les tribunaux eurent de la besogne, et il vint un moment où l'on vit jusqu'à six braconniers condamnés à deux ou trois mois de prison pour avoir chassé sur les terres de la Renardière.

Alors l'impopularité du nouveau propriétaire prit des proportions homériques et rejaillit jusque sur son entourage.

Cependant, comme c'était un homme énergique, il ne se rebuta point.

— J'en viendrai à bout, dit-il avec un entêtement digne d'un soldat qui en a vu bien

d'autres, quand je devrais y manger mon dernier écu.

Mais le baron, qui pouvait dire vrai pour les gens du pays, avait compté sans cette ténébreuse affiliation dite des *Amis* et vulgairement appelée la *Suzanne*, qui a ses ramifications dans un rayon de soixante lieues autour de Paris.

Jusqu'alors il avait donné la chasse à des malfaiteurs isolés.

Maintenant il se trouvait en présence d'une légion.

Donc, quand il eut donné l'ordre à deux valets de chiens de garrotter le Bouquin et de l'enfermer dans le chenil inoccupé, le baron, qui pestait et jurait, revint au salon.

Son ami, le marquis de R..., le suivit.

Quant à M^{lle} Laurence, habituée sans doute aux violences de son père, elle se remit tranquillement à son métier à broder en attendant l'heure du souper.

— Ah ça ! mon cher ami, dit alors le marquis de R..., savez-vous que vous venez de faire une chose tout à fait extralégale ?

— Quoi donc ? demanda le baron.

— Votre garde arrête un braconnier, c'est bien. Il le conduit ici, rien de mieux, la chose

étant nécessaire pour constater le délit devant témoins.

— Après? dit froidement le châtelain de la Renardière.

— Je comprendrais à la rigueur qu'il l'eût conduit à la gendarmerie.

— Les gendarmes sont trop loin.

— Mais, continua le marquis, que de votre autorité privée vous transformiez votre maison en prison, que vous vous fassiez geôlier et justicier... cela est de l'arbitraire tout pur.

Le baron tressaillit.

— Cela est vrai, dit-il, mais on se défend comme on peut. Vous ne savez donc pas que tous ces brigands ont mis mes bois en coupe réglée...

— Soit.

— Qu'ils dévastent tout chez moi, me volent non-seulement mon bois et mon gibier, mais encore mes fruits, mes légumes et jusqu'à des animaux domestiques!

Si un de mes chiens ne rallie pas le soir et s'égare en forêt, on me le tue.

— Et un de ces jours, on tuera vos gardes, dit le marquis.

— Oh! par exemple!

— Mon ami, poursuivit le marquis de R....,

cet enfant que vous avez maltraité sait bien des choses....

— Qu'il ne veut pas dire, le misérable !

— Soit, mais il a eu deux ou trois paroles qui m'ont effrayé pour votre garde.

— Que voulez-vous dire ?

— Cet homme sera assassiné un jour ou l'autre, peut-être même cette nuit, j'en ai le pressentiment.

— Oh ! quant à cette nuit, dit le baron, il n'y a aucun danger, et demain, vu l'urgence de cette note inquiétante que j'ai reçue, je prendrai mes précautions.

— Qui sait ? fit le marquis.

Puis, après un silence :

— A votre place, je relâcherais ce petit drôle.

— Jamais ! dit le baron avec colère.

— Mon père, dit Laurence à son tour, vous devriez suivre les conseils du marquis.

Le marquis ne répondit pas à sa fille.

Laurence poussa un soupir et se pencha de nouveau sur sa broderie.

La cloche du souper se fit entendre en ce moment, et le baron se leva pour couper court à la discussion.

Le marquis de R..., en homme bien élevé

qu'il était, ne souffla plus mot de l'incident.

Quant à Laurence, elle connaissait son père et savait que rien au monde ne pouvait le faire revenir sur sa détermination.

Après le souper, le baron et son hôte firent une partie de billard jusqu'à dix heures, en fumant des cigares, et ils ne parlèrent plus des braconniers.

Les chasseurs se couchèrent de bonne heure.

A dix heures et demie, le baron reconduisit son hôte à son appartement et se mit au lit blentôt après.

Quant à la jeune fille, il y avait longtemps qu'elle s'était retirée dans son appartement.

Mais Laurence ne s'était pas mise au lit, bien qu'elle eût éteint sa bougie.

Et lorsque le silence régna dans le château et que les lumières eurent disparu, une persienne s'ouvrit sans bruit et une tête se pencha en dehors.

C'était Laurence qui voulait savoir si tout le monde dormait.

La cour était déserte et le dernier domestique était allé se coucher.

Seul, un énorme chien de garde allait et venait autour de la maison.

Et peut-être aussi les deux valets de chiens,

fidèles à leur consigne, veillaient-ils sur leur prisonnier.

Mais c'était tout.

Alors M^{lle} Laurence Rolland jeta sur ses épaules une pelisse brune, encapuchonna sa jolie tête blonde, ouvrit sa porte sans bruit, glissa comme une ombre à travers le corridor, gagna un petit escalier et descendit furtivement dans le vestibule.

Là elle ouvrit une seconde porte qui donnait sur une cour intérieure, au fond de laquelle était le chenil inoccupé dans lequel on avait enfermé le petit braconnier.

XI

Le Bouquin était un de ces enfants stoïques qui méprisent la douleur physique et cachent une âme de fer sous une enveloppe d'être chétif et malingre.

Il était mauvais parce qu'il avait été élevé dans le mal.

Fils de braconnier mort en prison, il avait

passé son enfance dans les bois, aux prises avec les nécessités de chaque jour.

Il haïssait franchement les gardes, les gendarmes, les bourgeois, parce que les bourgeois, les gendarmes et les gardes lui paraissaient être autant d'ennemis ligués contre lui.

Mais il n'était pas dépourvu de cœur.

La preuve en était qu'il adorait sa vieille mère et la faisait vivre.

Elevé tout autrement, le Bouquin eût fait un bon sujet.

Les mauvais exemples qu'il avait eus sous les yeux l'avaient perdu.

Néanmoins il était reconnaissant, et il se souvenait encore que l'hiver précédent, sa mère, étant malade, avait été secourue par M^{lle} Laurence.

Seulement, le paysan a l'esprit étroit.

Le Bouquin aimait Laurence et haïssait son père.

Si la Renardière eût appartenu à la jeune fille, il n'eût pas posé un seul collet dans les bois et fût allé braconner ailleurs.

Mais la Renardière était au baron Rolland, qui faisait faire des procès, traquait le pauvre monde et se montrait dur avec le paysan.

C'en était assez pour que le Bouquin ne res-

pectât rien et séparât complètement, dans son esprit, la fille du père.

On avait donc enfermé l'enfant dans le chenil, après l'avoir solidement garrotté.

Il n'avait pas poussé un cri, il n'avait même pas fait entendre un mot de menace ou de reproche.

Les deux valets de chiens étaient demeurés longtemps à la porte du chenil, causant et fumant leur pipe.

L'un d'eux avait émis cet avis :

— Pour qu'on ait pris le Bouquin, fallait qu'il fut soûl comme une grive.

— Il l'est encore, répondit l'autre.

Le Bouquin avait entendu ces paroles à travers la porte.

— Et, avait repris l'un des valets de chiens, il n'a pas fini de cuver son vin.

— Est-il bien attaché? demanda l'autre.

— Comme un bœuf à l'abattoir.

— Tu crois qu'il ne pourrait pas se défaire?

— Non, certes.

— Alors, pourquoi n'allons-nous pas nous coucher?

— Merci bien! Monsieur n'aurait qu'à savoir cela, il nous mettrait à la porte.

— Monsieur ne le saura pas, nous serons levés avant lui.

— Et si le petit s'échappait !

— Cette bêtise ! puisqu'il est attaché... et pu's nous fermerons la porte.

— J'aimerais mieux être sûr qu'il soit encore soué.

— Moi, je gage qu'il dort.

— Voyons donc.

Ils entr'ouvrirent la porte doucement, et ils entendirent un ronflement sonore.

— Tu vois, dit le premier, nous pouvons aller dormir un brin dans le fenil. Et puis, est-ce que Jupiter n'est pas là ?

Jupiter était le molosse qui faisait bonne garde et qui eût certainement sauté à la gorge du Bouquin, si celui-ci, brisant ses liens, eût tenté de s'échapper.

La porte du chenil avait une serrure, mais la clef en était perdue.

Seulement on fermait cette porte à l'extérieur au moyen d'une bande de fer qui s'adaptait dans une gâche scellée dans la pierre.

Les deux valets de chiens refermèrent donc cette porte ; puis ils se dirigèrent vers l'échelle de meunier qui conduisait au fenil.

Et il y avait une demi-heure qu'ils dor-

maient profondément, que le Bouquin, qui avait, lui, fait semblant de dormir, essaya de ronger avec ses dents la corde qui lui attachait les poignets, car on avait oublié de lui lier les bras derrière le dos.

Sans doute qu'il y fût parvenu, si tout à coup la porte du chenil ne s'était ouverte.

— Pas de chance ! murmura-t-il en reprenant son immobilité.

La porte ouverte, une ombre se glissa dans le chenil.

C'était Laurence.

Laurence appela tout bas le petit braconnier.

— Bouquin, lui dit-elle, est-ce que tu dors ?

— Oh ! non, mademoiselle, répondit l'enfant, qui reconnut la jeune fille à sa voix.

— Bouquin, mon ami, continua Laurence avec douceur, mon père a été dur pour toi.

— Il est mauvais au pauvre monde, murmura l'enfant avec un accent de sourde colère.

— Aussi je voudrais réparer sa dureté, dit encore la jeune fille.

— Oh ! vous, répéta le petit braconnier avec émotion, vous êtes bonne, mademoiselle, et puisque je vais aller en prison, vous seriez un

ange du bon Dieu d'envoyer de temps en temps un pain à ma mère.

— Tu n'iras pas en prison, si tu le veux, dit la jeune fille.

— Mon compte est bon, dit l'enfant, et à moins que je ne puisse me sauver.....

— Tu te sauveras, si je le veux.

— Vous ?

— Je suis même venue pour cela.

Et la jeune fille s'assit, en poussant la porte du chenil, sur la botte de paille qui servait de lit au Bouquin.

— Mais, reprit-elle, si je délie tes mains, si je te facilite la fuite, tu seras reconnaissant...

— Oh ! mademoiselle, dit le Bouquin, je me ferais écharper pour vous depuis que vous avez été bonne pour ma mère.

— Eh bien ! il faut me prouver ta reconnaissance.

— Comment cela ?

— Il faut me dire ce que tu sais.

L'enfant tressaillit.

— Non, dit-il, je ne le puis pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas trahir les amis.

— Que veux-tu dire ?

— Je m'entends. Suffit !

— Mais tu veux donc aller en prison, petit malheureux ?

— J'irai puisqu'il le faut, dit l'enfant avec calme.

— Mais tu disais que j'avais été bonne pour ta mère.

— Ça, c'est vrai.

— Et que tu m'étais reconnaissant...

— Oh ! pour ça, oui.

— Et quand je te demande...

— Vous me demandez un secret qui n'est pas à moi, je ne peux pas vous le dire.

— Cependant...

— Ah ! mademoiselle, reprit-il, les secrets des autres, c'est sacré pour moi. Je ne vau pas cher, c'est vrai, mais je n'ai jamais trahi personne... vous le savez bien, vous.

— Moi ! exclama Laurence.

— Il y a des choses que je sais et que je n'ai jamais dites.

— Toi !

Et la jeune fille se leva effarée.

— Plus d'une fois, en pleine nuit, vous avez passé près de moi dans la forêt, tantôt à pied, tantôt à cheval, et vous n'étiez pas toujours seule... et la nuit, le vent emporte les paroles, si bas qu'on parle...

— Mon Dieu ! exclama la jeune fille.

— Oh ! soyez tranquille, dit le Bouquin, je sais tout, mais je ne dirai jamais rien.

Laurence jeta un cri et devint toute tremblante.

La jeune fille avait un secret, elle aussi, et ce secret, le Bouquin l'avait surpris.

XII

M^{lle} Laurence était ce qu'on appelle une fille de race.

Elle était fille unique, elle était riche, elle avait fait son éducation à la Légion d'honneur, et résumait assez bien ce qu'on appelle le type de la jeune fille du monde élevée à l'anglaise.

C'était une fille libre dans l'acception vertueuse du mot.

Pendant huit mois de l'année, elle habitait la Renardière.

Mais elle passait quatre mois d'hiver à Paris.

Le baron l'avait élevée *militairement*, comme il disait.

Elle montait à cheval, elle chassait, elle conduisait avec une habileté sans égale quatre doubles poneys attelés à son panier d'osier.

Laurence était une amazone, une Diane chasseresse, une Diana Vernon, en un mot.

A Paris, ses goûts changeaient.

Elle était de toutes les fêtes, assistait aux premières, suivait assidûment les bals officiels,

Baron de l'Empire, colonel, son père jouissait d'un grand crédit.

Laurence allait partout. .

Quel noir mystère pesait donc sur cette existence au grand jour, qu'elle ait pâli et tremblé en entendant le Bouquin lui dire : Je sais tout !

Et elle s'était prise à trembler, en effet, et ses dents s'étaient entrechoquées, et elle avait senti ses jambes fléchir.

Entrée dans cette sorte de prison comme une libératrice, elle s'y trouvait tout à coup accusée !

Elle croyait apporter la liberté à cet enfant qu'on appelait le Bouquin, et tout à coup elle le trouve transformé en juge d'instruction !

Mais c'était une fille d'énergie.

Elle eut bientôt dominé, dompté son émotion ; et, posant sa main sur l'épaule du Bou-

quin, elle lui dit avec un accent d'irrésistible autorité :

— Que sais-tu ? parle ! je te l'ordonne.

— Vous le voulez ? dit l'enfant avec hésitation.

— Je te l'ordonne, répéta-t-elle.

— Eh bien ! mamzelle, je vous ai vue dans le bois.

— Quand ?

— Oh ! souvent, avant-hier encore, dit le Bouquin.

— A quelle heure ?

— La nuit.

— Seule ?

— Oui ! d'abord.

— Et... après?...

— Après, un homme à cheval est venu.

— Après ? après ?

Et Laurence parlait d'une voix sourde et contenue à grand'peine, comme si elle eût eu des tempêtes dans le cœur.

— Il est descendu de cheval, poursuivit l'enfant.

— Bon !

— Et quand son cheval a été attaché à un arbre, vous vous êtes promenés, au bras l'un de l'autre, longtemps, longtemps...

— Et tu as entendu ce que nous disions?

— C'était lui qui disait : Je vous aime... oh !
je vous aime !...

— Et tu as entendu cela ?

— Oui.

Les dents de Laurence s'entrechoquaient :

— Après ? fit-elle.

— Et vous lui répondiez : Il y a une fatalité
qui pèse sur nous.

— Ah ! tu as entendu cela ? fit-elle d'une
voix étouffée.

— Et même, poursuivait le Bouquin, je me
suis dit que ça devait être vrai.

— Quoi donc ?

— Qu'il y avait une fatalité dans cette his-
toire.

— Que veux-tu dire ?

— Vous êtes jeune, vous êtes belle, pour-
suivait le Bouquin, vous êtes riche, et M. le
baron, qui est si dur au pauvre monde, fait
tout ce que vous voulez...

— Eh bien ?

— Un homme vous dit : Je vous aime...
Excusez-moi, mademoiselle, mais, tout jeune
que je suis, j'ai du vice, et j'entends bien ce
que parler veut dire.

— Ah !

— Un homme vous dit cela, et vous pourriez lui dire : Eh bien ! moi aussi je vous aime, et la preuve c'est que je suis ici... et en place de lui dire cela, vous lui dites : Il y a une fatalité qui pèse sur nous !

Dame ! ça m'a paru drôle !...

Si un flot de lumière eût pénétré dans le chenil en ce moment, on eût pu voir Laurence Rolland blanche comme une des statues qui peuplaient les verts massifs du parc de la Renardière.

Le Bouquin poursuivit :

— Car enfin, quand on est jeune comme vous, belle comme vous, indépendante comme vous, et que l'on a un père qui vous regarde dormir, on peut bien lui dire : Il y a de par le monde un homme que j'aime...

— Ah !

— Et que je veux épouser...

Laurence ne répondit pas.

— Au lieu de cela, poursuivit le Bouquin, vous n'avez rien dit.

Une larme brûlante jaillit des yeux de la jeune fille.

Mais le Bouquin ne la vit pas et poursuivit :

— Alors j'ai voulu savoir, mamzelle, pardonnez-moi, mais les gens comme moi qui vi-

vent jour et nuit en forêt, c'est envieux et ça aime bien tout savoir. Je vous avais bien reconnue, mais lui...

Laurence frissonnait et ne parlait plus.

— Alors, quand vous vous êtes séparés, vous pour revenir ici, et lui pour s'en aller, je me suis glissé dans la broussaille, tantôt marchant, tantôt courant, puis rampant comme une couleuvre, et je suis arrivé au bord du bois en même temps que lui...

La jeune fille s'était rassise auprès du Bouquin, et, tout en l'écoutant, elle dénouait la corde qui attachait ses mains.

— Comme il sautait le fossé de la forêt, la lune se levait...

— Ah ! fit Laurence frémissante.

— Et elle a éclairé en plein son visage.

— Mon Dieu ! et tu l'as reconnu ?

— Pardine ! c'est le monsieur du *Vieux-Moulin*.

— Tais-toi ! dit vivement la jeune fille affolée, tais-toi !

Et elle lui mit la main sur la bouche.

— Oh ! il n'y a pas de danger, dit-il, je ne le dirais même pas à ma mère. Soyez tranquille, je suis canaille pour certaines choses, mais j'ai du cœur à ma manière.

Laurence fit un dernier effort de ses doigts effilés.

Le Bouquin se trouva libre et il ajouta :

— Seulement, j'ai compris pourquoi vous ne pouviez pas vous marier.... Dame! ça n'est pas possible, mais, là, pas du tout!

Et comme il avait les mains libres, il délia la corde qui lui serrait les jambes.

Puis il se leva.

Alors M^{lle} Laurence Rolland lui mit la main sur l'épaule et lui dit d'une voix altérée :

— Bouquin, crois-tu à Dieu?

En ce moment, un rayon de la lune, qui apparaissait à l'horizon, pénétra dans le chenil, et le Bouquin, au lieu de répondre à la question de Laurence, étouffa un cri de douloureux étonnement.

XIII

Pourquoi ce cri?

C'est que l'enfant venait de voir le visage de la jeune fille inondé de larmes.

— Crois-tu à Dieu ? répéta-t-elle.

— Il y a des jours, répondit-il.

Cette réplique dans la bouche timide de l'enfant résumait la foi religieuse du paysan, sceptique et superstitieux tout à la fois.

— Quand monsieur le curé me donne deux sous pour que j'aille à la messe, quand je vois le pauvre monde accablé de misère, et les bourgeois qui ont tout ce qu'il leur faut être durs au pauvre monde, je n'y crois guère, poursuivait le Bouquin.

Mais quand je vois une demoiselle comme vous, si bonne et si malheureuse peut-être, oh ! alors je me dis qu'il y a certainement un bon Dieu et que les choses n'iront pas toujours comme ça.

— Ah ! tu te dis cela ?

— Oui, mademoiselle.

— Et si tu ne crois pas toujours à Dieu, reprit-elle, du moins tu crois à ta mère ?

— Ah ! pour ça, oui.

— Et si tu faisais un serment sur la tête de ta mère, le tiendrais-tu ?

— J'aimerais mieux mourir que d'y manquer.

— Eh bien ! dit Laurence, jure-moi que ja-

mais, à âme qui vive, tu ne diras un mot... sur ce que tu as vu... et entendu!

Le Bouquin leva la main.

— Je vous le jure, dit-il, sur ma mère vivante et sur mon père mort!

— C'est bien, je te crois.

Laurence passa son mouchoir sur ses yeux pour essuyer ses larmes.

— Et maintenant, ajouta-t-elle, suis-moi; je vais te faire sortir par le potager.

Le Bouquin ne se le fit pas répéter.

Il se souciait peu d'être en prison, et il n'était pas homme à refuser la liberté qu'on lui offrait.

Le molosse connaissait trop bien Laurence pour faire même entendre un grognement, du moment qu'elle tenait par la main le petit braconnier.

Elle avait eu soin de refermer le chenil, laissant sur le sol les cordes qui attachaient tout à l'heure le prisonnier.

Sortir par la cour était dangereux, sinon impossible.

La grille était fermée à clef et il eût fallu faire jouer la grande espagnolette, qui n'aurait pas manqué de grincer et d'éveiller les gens de la maison.

— Marche doucement, dit Laurence.

Comme le Bouquin était pieds nus, la recommandation était inutile.

Elle le fit entrer dans la maison, lui fit traverser le vestibule, le tenant toujours par la main, et ouvrit une petite porte qui se trouvait derrière l'escalier et donnait sur le potager; le potager était clôturé par une haie; de l'autre côté était un saut-de-loup.

Pour le Bouquin, franchir ce double obstacle était un jeu. Laurence le pensait ainsi, car elle se borna à lui montrer la haie.

Mais, avant de le quitter, elle lui mit un louis dans la main.

— Voilà pour ta mère ! dit-elle.

— Merci ! mademoiselle, et que le bon Dieu vous protège ! dit l'enfant.

Mais, comme il allait prendre sa course, il s'arrêta brusquement, tandis que la jeune fille tressaillit.

Au lointain, dans la profondeur du bois, un coup de fusil se fit entendre.

Cela n'était pas rare pourtant.

Chaque nuit, les affûteurs faisaient un véritable feu roulant.

Néanmoins ce coup de fusil retentit comme un glas funèbre au fond du cœur de Laurence.

Puis un second se fit entendre, et ensuite un troisième.

Le même laps de temps, trois ou quatre secondes peut-être, s'était écoulé entre chaque détonation.

— Qu'est-ce donc que cela ? murmura Laurence.

— Mamzelle, répondit le Bouquin, tout à l'heure je ne pouvais rien dire.

— Ah !

— Maintenant je puis lâcher la moitié du secret.

La jeune fille frissonna.

— A cette heure, il y a un homme mort, dit le Bouquin.

Et il prit son élan et traversa le potager en quelques bonds.

Laurence n'était pas encore revenue de sa stupeur que le petit braconnier avait franchi la haie et le saut-de-loup et disparu dans la campagne.

.....
M^{lle} Laurence Rolland avait refermé toutes les portes et elle était remontée chez elle.

Une fois dans sa chambre, elle se jeta à genoux et se mit en prière.

Elle pria pour cet homme qui venait de

mourir et dont elle n'osait deviner le nom.

Elle pria pour elle peut-être...

Ce fut une nuit terrible, une nuit de larmes et d'angoisses.

Quand les premières clartés de l'aube parurent, Laurence était encore à genoux.

Enfin elle se mit au lit et s'endormit d'un lourd sommeil peuplé de rêves étranges.

Elle fut même en proie à une hallucination horrible.

Elle se trouvait en pleine forêt, dans un carrefour sinistre.

La lune brillait au travers des arbres dépouillés par le vent d'automne, et on entendait au loin les cris lugubres des hiboux et des orfraies.

Dans son rêve, Laurence avait peur ; son cheval tremblait et ne voulait pas avancer.

Elle lui allongeait des coups de cravache sur la croupe et le poitrail.

Mais l'animal, les quatre pieds fichés en terre, semblait rivé au sol par une force inconnue.

Et tandis qu'elle essayait vainement de triompher de la résistance de l'animal, le carrefour, désert tout à l'heure, s'était rempli

d'une foule d'hommes déguenillés, au visage noirci.

Ces hommes s'étaient assis en rond et s'étaient mis à délibérer à voix basse.

Chacun d'eux était armé d'un fusil, et il était facile de voir que tous ces gens-là étaient des braconniers,

Des braconniers réunis en une sorte de conseil de guerre et s'apprêtant à juger quelqu'un.

Puis elle vit encore trois autres hommes sortir du bois.

Deux étaient armés.

Le troisième, les mains liées derrière le dos, marchait au milieu d'eux.

Et la lune tombant d'aplomb sur son visage qui n'était pas noirci comme celui des autres, Laurence, saisie d'épouvante, le reconnut.

Cet homme, c'était le garde Michel Touran.

Laurence frappa de nouveau son cheval pour le faire avancer.

Elle n'avait plus peur; elle voulait aller vers ces hommes et leur demander ce qu'ils voulaient faire.

Mais le cheval refusa de faire un pas.

Alors les hommes assis se levèrent et tirè-

rent des petits bouts de papier qui se trouvaient dans un chapeau.

Puis ils firent le demi-cercle autour de Michel Touran, qu'on avait placé contre un arbre....

Alors trois des hommes qui avaient tiré au sort, et que le sort avait désignés, s'avancèrent à dix pas et épaulèrent leurs fusils.

Laurence ferma les yeux.

Trois coups de feu retentirent l'un après l'autre, et le malheureux garde tomba sur ses genoux d'abord, puis la face contre terre...

Alors Laurence jeta un cri terrible et s'éveilla...

Et comme elle s'éveillait baignée de sueur, la gorge aride, toute frissonnante encore du souvenir de cet affreux cauchemar, elle entendit un grand bruit dans la cour :

Un vacarme de cris de colère, d'exclamations d'étonnement, dominés par la voix furibonde du colonel Rolland.

Et Laurence éperdue sauta à bas de son lit, s'enveloppa d'un peignoir et courut à la fenêtre, plongeant à travers les persiennes closes un regard épouvanté dans la cour.

XIV

On devine quelle était la cause de cette tempête matinale.

Les deux valets de chiens, on s'en souvient, étaient allés se coucher, confiants dans l'impossibilité où le prisonnier était de se débarrasser de ses liens d'abord, et ensuite sur la férocité du chien de garde placé en sentinelle dans la cour.

Quand le jour parut ils s'éveillèrent, et l'un d'eux, quise nommait Claude, dit à son compagnon :

— Nous avons toujours attrapé quelques bonnes heures de sommeil.

— Pourvu, répondit l'autre, que le Bouquin n'en ait pas profité!

Claude haussa les épaules.

— Nous allons le trouver dormant encore, dit-il.

Et il se g'issa le premier hors du fenil et mit le pied sur l'échelle de meunier qui servait d'escalier.

Son compagnon le suivit.

Tous deux descendirent.

Mais, comme ils arrivaient dans la cour, la porte de la maison s'ouvrit et le baron Rolland parut.

Le baron Rolland était matinal ; il était même fort souvent le premier levé.

De onze heures du soir à deux heures du matin, il dormait lourdement.

Mais vers deux heures il s'éveillait et ne fermait plus les yeux.

Or, le baron était plus agité que de coutume.

La lettre reçue la veille, les menaces mystérieuses du petit braconnier lui étaient revenues en mémoire.

En outre, il était impatient de savoir ce qui s'était passé pendant la nuit, et il espérait bien trouver Michel Touran et ses gardes dans la cour du château.

Le baron était donc descendu.

Mais, au lieu de Michel Touran, il vit les deux valets de chiens qui dégringolaient lestement l'échelle du fenil.

— Ah ! canailles ! dit-il, c'est comme ça que vous veillez sur votre prisonnier !

Et il s'avança lui-même vers la porte du chenil et l'ouvrit.

Soudain le baron fit un pas en arrière.

Puis il lâcha un énorme juron, — le juron d'un colonel de cavalerie.

Le chenil était vide.

Sur la paille, qui gardait encore l'empreinte du corps du Bouquin, se trouvaient les cordes qui avaient servi à le garrotter.

Le colonel, ivre de colère, les ramassa et se convainquit sur-le-champ qu'elles avaient été rongées avec les dents.

Dès lors, l'évasion du Bouquin s'expliquait en partie.

Il avait brisé ses liens, tandis que les deux valets de chiens dormaient tranquillement.

Mais, ses liens brisés, comment avait-il pu sortir ?

Le chenil n'avait qu'une fenêtre, garnie de trois barreaux de fer.

Les barreaux étaient intacts.

En outre, le baron avait trouvé la porte fermée.

Enfin, chose bien plus inexplicable, le chien de garde n'avait pas aboyé.

Et puis, dernier problème, la grille était

fermée à clef, et il était facile de voir qu'elle n'avait pas été ouverte.

Le Bouquin avait dû trouver un complice dans la maison.

Mais quel était ce complice ?

Le baron tempêtait et disait :

— Vous êtes tous des misérables et je vais faire maison nette. Je vous chasse tous !

Les domestiques, réveillés en sursaut et accourus les uns après les autres, protestaient de leur innocence.

Les deux valets de chiens s'arrachaient les cheveux, et Claude disait :

— Je suis pourtant bien sûr d'avoir fermé la porte, et la preuve, c'est que M. le baron a été forcé de l'ouvrir.

La colère du baron n'avait plus de bornes.

— Mais il soupçonnait tout le monde, excepté sa fille.

— Je vous chasserai tous ! s'écriait-il, à moins que le coupable ne se présente.

Et comme il parlait ainsi, Laurence se montra sur le seuil de la porte.

Elle était pâle et avait encore les yeux rougis par les larmes de la nuit.

— Que veux-tu ? lui dit brusquement le baron.

— Mon père, répondit-elle avec calme, je ne veux pas que vous chassiez tous ces braves gens.

— Et qui m'en empêchera? rugit le baron.

— Moi.

Elle prononça ce mot avec un accent résolu qui fit reculer le baron.

— Toi! toi! dit-il, et pourquoi ferais-tu obstacle à ma volonté?

— Parce que tous ces gens-là sont innocents.

— Cependant il est impossible que le Bouquin se soit sauvé tout seul!

— Non! dit Laurence, on lui a aidé.

— Et qui donc a osé se permettre...?

— Moi! dit encore la jeune fille.

Le baron fit un pas en arrière et regarda sa fille d'un air effaré.

— Mon père! dit-elle, je sais que j'ai encouru votre colère. Mais j'ai eu pitié de ce petit malheureux, et j'ai pensé que le moyen de le ramener au bien n'était pas de le maltraiter et de l'envoyer en prison.

Laurence exerçait sur son père un certain empire.

Le baron continua bien à jurer, mais il se calma peu à peu.

Il n'osait adresser des reproches à sa fille, que du reste il idolâtrait.

— Au diable les femmes avec leurs sentiments d'humanité ! murmura-t-il enfin. C'est en faisant grâce à ces misérables braconniers qu'on les encourage à la rapine.

— On les rend enragés en les envoyant en prison, répliqua Laurence.

Tandis que la jeune fille disait cela, deux nouveaux personnages entrèrent dans la cour de la Renardière.

— Ah ! voici mes gardes, dit le baron. Tu vas voir qu'ils vont nous apprendre quelque nouveau méfait des braconniers.

Ce sera la récompense de ta bonne action.

C'étaient, en effet, deux des gardes du baron.

L'un était Jacques Cornu, l'autre Simon.

— Où est Michel ? leur demanda le baron.

— Michel ! fit Jacques Cornu, nous pensions le trouver ici.

— Il vous y a donné rendez-vous ?

— Non, monsieur.

— Où l'avez-vous quitté ?

— Mais nous ne l'avons pas quitté, monsieur, dit Jacques Cornu. La preuve en est que nous ne l'avons pas même vu.

— Comment ! s'écria le baron, vous n'avez pas vu Michel ?

— Non, monsieur.

— Ni l'un ni l'autre ?

— Ni l'un ni l'autre, répéta Simon.

— Je l'ai envoyé chez vous, hier soir.

— Nous ne l'avons pas vu.

— Tonnerre ! s'écria le baron, serait-il donc arrivé malheur à mon garde ?

Et, une fois encore, les menaces du petit braconnier lui revinrent en mémoire.

Et comme il pâissait, comme quelques gouttes de sueur perlaient à son front, une femme se précipita dans la cour en criant :

— Mon mari ! où est-il ? Ne l'avez-vous donc pas vu ?

C'était Jeannie, la femme du garde.

— Nous ne l'avons vu ni les uns ni les autres, dit encore Jacques Cornu.

Alors Jeannie jeta un cri de terreur et éclata en sanglots, disant :

— Ah ! ils l'ont tué ! ils l'ont tué !...

Et Laurence frissonnante se souvint de son horrible rêve, et tomba défaillante dans les bras de son père, frappé, lui aussi, d'une vague et mystérieuse épouvante.

XV

Jeannie sanglottait.

Laurence fut d'autant plus émue qu'elle rapprochait cette apparition des demi-confidences du Bouquin et du rêve qu'elle avait fait pendant la nuit.

Jeannie répétait :

— Ils l'ont tué ! ils l'ont tué !

— Mais qui donc ? s'écria le baron Rolland, qui, lui aussi, commençait à perdre la tête.

— Les braconniers, répondit-elle.

Puis, on ne sait ce qui se passa dans l'âme de cette femme, mais elle ne dit plus rien et se contenta de pleurer.

Le marquis de R..., entendant tout ce vacarme, était descendu de sa chambre.

C'était un homme calme, et sa présence était certes opportune au milieu de tout ce monde affolé.

— Voyons, dit-il, de quoi est-il question ?

Et il interrogea les deux gardes.

Ceux-ci lui firent les mêmes réponses qu'ils avaient déjà faites au baron.

Le marquis dit alors :

— Il n'y a pas dans tout cela de quoi se désoler. Michel Touran est venu hier soir et le baron lui a donné l'ordre de vous réunir.

— Oui, dit Simon, mais nous ne l'avons pas vu.

— Michel est rentré chez lui, poursuivit le marquis, puis il est reparti.

Jeannie redoubla ses sanglots.

— Sa femme ne l'a pas revu ?

— Pas plus que nous.

— Eh bien, dit froidement le marquis, qu'est-ce que ça prouve ? En sortant de chez lui, il aura trouvé la piste des braconniers.

— Bon ! fit le baron Rolland.

— Et comme il est brave, aventureux, il aura dédaigné des auxiliaires et se sera lancé tout seul à leur poursuite.

— Et les braconniers l'auront assassiné, dit le baron.

Le marquis de R... haussa les épaules, puis, au lieu de s'adresser au baron, il interpella Jeannie et lui dit :

— Quelle heure était-il quand votre mari est parti de chez vous ?

— Environ huit heures, répondit-elle.

— Passe-t-il souvent la nuit en forêt ?

— Oh ! oui, monsieur.

— Et il ne rentre qu'au petit jour ?

— Quelquefois le soleil est levé.

— Eh bien , il est six heures à peine. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que vous ne l'ayez pas vu encore.

Jeannie secoua la tête.

— Oh ! dit-elle, s'il n'est pas revenu, c'est qu'il lui est arrivé malheur.

— Qui vous le fait croire ?

Jeannie ne répondit pas.

Cette fois, son amour parlait plus haut que son devoir.

Car elle aimait toujours Jean le braconnier, qui l'avait avertie, et parler de Jean n'était-ce pas le compromettre ?

Le marquis reprit :

— Je sais que nous sommes dans un pays de braconniers ; mais les instincts pervers du paysan sont tempérés par la terreur de la justice. Tel qui vole un chevreuil ou un lièvre reculera, espérons-le, devant un assassinat.

— Monsieur a raison, dit le garde Jacques Cornu ; les gens de par ici ne sont pas si mé-

chants qu'on peut le croire. N'est-ce pas, Simon ?

Simon ne répondit pas.

— Tu ne dis rien, toi ! fit le baron.

— Ma foi ! monsieur, répliqua Simon en baissant la tête, il faut tout dire.

— Eh bien, parle...

— Michel n'est pas aimé.

— Ça c'est vrai, dit Jacques Cornu.

— C'est bien de faire son devoir, poursuivit Simon d'un ton patelin, mais il y a des choses inutiles....

— Hein ? fit le baron.

— Michel était braconnier dans un temps.

— Je le sais.

— Tel que vous me voyez, poursuivit Simon, je lui ai sauvé plus d'un procès.

— Après ?

— On le regarde comme un traître, et puis il est dur et souvent injuste, poursuivit Simon.

— Tout cela ne prouve pas...

— Ne prouve rien, je le sais, reprit Simon ; mais il ne faut qu'un coup... un malheur est bientôt arrivé.

Simon, en parlant ainsi, jetait à la dérobée

un regard sur Jeannie, que Laurence essayait de rassurer.

— Eh bien, s'écria le baron, mort ou vivant, il faut retrouver Michel.

Marquis, nous allons monter à cheval.

— Je suis à vos ordres, dit le marquis.

— Et mes gardes et nous, nous allons battre les bois.

— Comme vous voudrez, mon ami.

En ce moment on entendit trotter des chevaux dans l'allée de vieux arbres qui servait d'avenue au château.

— Ah ! dit joyeusement le baron, voilà les gendarmes que j'ai envoyé chercher ; ils ne trouveront plus leur prisonnier, mais ils nous aideront.

Et il alla au-devant des gendarmes.

— Excusez-moi, mon colonel, dit le brigadier, mais nous étions en tournée de correspondance, et nous ne sommes rentrés que passé minuit à Saint-Florentin ; sans cela nous serions ici depuis deux heures.

— Vous serez peut-être venu trop tard, dit le baron.

— Pourquoi cela, mon colonel ?

— Parce que mon prisonnier s'est évadé.

— Eh bien, dit le brigadier, nous allons courir après lui, c'est notre métier.

— Oh ! dit le baron, ce n'est pas après lui qu'il faut courir maintenant.

— Après qui donc ?

— Après un de mes gardes qui a disparu depuis hier soir.

Le brigadier aperçut alors Jeannie qui sanglottait.

— Tiens ! dit-il, c'est la femme de Michel...

— C'est justement lui que nous cherchons...

Le brigadier fronça le sourcil.

— Il a des ennemis ! fit-il.

— Comme tous ceux qui font leur devoir, dit le baron.

Le second gendarme, muet jusque-là, prit à son tour la parole :

— Michel, dit-il, a assumé sur lui bien des haines. Il y a de certaines gens qui parlent de l'assassiner comme de tuer un poulet.

L'autre soir, au *Café de l'Univers*, un homme des environs a dit qu'il ne passerait pas l'année.

— Et vous n'avez pas arrêté ce misérable ! s'écria le baron.

— Il était ivre, répondit le brigadier. Propos d'ivrogne!

— Enfin, reprit le baron, il faut chercher Michel, battre les bois, sonder les étangs...

Et comme il parlait ainsi et allait développer un véritable plan de campagne, un chien entra dans la cour et vint lécher les mains de Jeannie, qui jeta un cri.

Ce chien, c'était *Sardine-Blanche*, le corniau de Jean le braconnier!...

XVI

— Qu'est-ce que ce corniau? demanda le baron en regardant le chien.

Sardine-Blanche était en effet un corniau, c'est-à-dire un chien mâtiné.

Son grand-père était un chien d'arrêt, son père un chien courant déjà bâfard, sa mère une chienne de vaches.

Cette irrégulière origine avait donné au physique un animal haut en pattes, l'oreille en tire-bouchon, le museau pointu, la queue en

trompette, son poil blanc et noir semé de quelques tâches d'un feu blond.

Au moral, *Sardine-Blanche* était un vrai chien de braconnier.

Il pointait juste le temps nécessaire pour prévenir le chasseur, donnait ensuite une vigoureuse poussée à un lièvre et allait aboyer intrépidement un sanglier dans sa bauge.

Instinctivement, et dès l'âge de six mois, *Sardine-Blanche* s'était pris à grogner en apercevant un gendarme; il hérissait son poil et roulait des yeux sanglants à la vue de l'uniforme vert d'un garde.

Son maître, enchanté de pareilles dispositions, lui avait donné le nom pittoresque de *Sardine-Blanche*.

C'est par cette dénomination que les paysans forestiers désignent le brigadier de gendarmerie, et dans la pensée d'un braconnier, c'était une suprême injure adressée au corps tout entier que donner ce nom à son chien.

Donc *Sardine-Blanche* était entré dans la cour de la Renardière, et il était allé lécher les mains de Jeannie, qui pleurait toujours.

Et comme M. le baron Rolland répétait sa question :

— Qu'est-ce donc que ce corniau

— Ça, dit le garde Jacques Cornu, c'est le chien de Jean Testu, le braconnier.

— Ah! ah! dit le baron, dont la colère se ralluma plus violente; eh bien! flanquez-lui un coup de fusil.

Jeannie cessa de pleurer, et instantanément elle se mit à caresser le chien, tandis qu'elle levait un regard suppliant sur Laurence.

— Ah! mais non, monsieur, dit Jacques Cornu, il ne faut pas le tuer.

— Et pourquoi donc? fit le baron.

— Parce qu'il peut nous rendre un fier service.

— Comment cela?

Et le baron regarda son garde.

— Il peut nous aider à retrouver Michel, dit encore Jacques Cornu.

Jeannie frissonna et regarda Laurence avec une sorte d'épouvante.

Personne, excepté peut-être le garde Simon, ne paraissait comprendre.

Jacques Cornu poursuivit :

— Moi, j'ai la même idée que Jeannie : ils l'ont tué.

— Mais qui? fit le baron.

— Les braconniers, et je pourrais dire qui a fait le coup.

— Parle donc! exclama le baron.

— Ça pourrait bien être Jean Testu.

Jeanny poussa un cri.

Mais Jacques Cornu lui dit :

— Vous êtes une honnête femme, Jeannie, et les paroles que je vais dire ne vous feront pas du tort ; mais il faut bien que je dise ce que j'ai dans l'idée.

— Parle, dit encore le baron.

— Faut vous dire, reprit le garde, que Jean Testu courtoisait Jeannie dans un temps, et quand Jeannie a épousé Michel pour obéir à son père, Jean a dit partout qu'il le tuerait.

— Ce que vous dites là est une méchanceté, Jacques, dit-elle. Je ne me cache pas que Jean ne m'ait aimée et que, si mon père eût voulu, je ne l'eusse pas pris de préférence à Michel.

Mais Jean est un honnête homme, et ce n'est pas lui qui serait capable de commettre un crime.

— C'est ce que nous verrons bien, dit Jacques Cornu, si M. le baron me laisse suivre mon idée.

— Quelle est-elle ? demanda le châtelain de la Renardière.

— Monsieur le baron vient de dire qu'il allait monter à cheval et que nous allions battre les bois ?

— Oui.

— Eh bien, il faut que Jeannie vienne avec nous.

— Ah ! certainement j'irai, dit la pauvre femme, qui se remit à sanglotter. Mon pauvre Michel, j'avais fini par l'aimer.

— Après ? dit le baron.

— Le chien suivra Jeannie.

— Tu crois ?

— Dame ! voyez comme il la caresse.

Le corniau, en effet, s'était couché aux pieds de Jeannie et il regardait tour à tour les gendarmes et les gardes avec des yeux sanglants, comme s'il eût voulu bien faire comprendre qu'il protégeait celle qui avait failli être sa maîtresse.

— Et ça m'étonnerait, poursuivit le garde, si le chien ne nous mène pas directement à l'endroit où le crime s'est commis.

— A moins qu'il ne file rejoindre son maître, dit le garde Simon.

— Tu lui passeras une corde au cou.

— Merci bien ! fit Simon. Il nous sauterait à la gorge. Je le connais, le brigand !

— Allez-vous pas avoir peur d'un chien, maintenant ! s'écria le baron en frappant du pied.

— Sardine-Blanche me suivra, dit Jeannie.

— Essayons alors.

Et le baron donna l'ordre de seller les chevaux.

.
Une heure après, M. le baron Rolland, suivi de sa fille et du marquis de R ..., son hôte, arrivait avec ses gardes et les gendarmes à la maison du brigadier Michel Touran.

Michel n'avait point reparu.

— Décidément, murmura le baron, il est arrivé un malheur.

En forêt, il est assez facile de retrouver la trace d'un homme.

Le sol est humide, parfois boueux.

L'empreinte des pas de Michel était profondément marquée dans l'allée forestière.

Puis, tout à coup, elle entraît sous bois et suivait un sentier.

De temps en temps, quand l'herbe était épaisse ou la bruyère trop haute, cette empreinte disparaissait.

Mais on la retrouvait un peu plus loin.

Jacques Cornu marchait en avant et, de temps en temps, il se retournait et disait :

— Il a passé par ici.

Mais quand on fut dans la fausse vente qui séparait le grand bois de la maison du garde Simon, toute trace disparut.

Il y eut un moment d'hésitation.

— Voici où nous avons besoin du chien, dit Jacques Cornu.

Sardine-Blanche n'avait pas quitté Jeannie.

— Cherche ! cherche ! lui dit la pauvre femme.

Le chien s'élança dans la vente, aspira l'air, décrivit une demi-douzaine de zigzags, puis prit sa course en droite ligne.

Les cavaliers avaient pris le galop ; les gardes couraient. Le chien s'arrêta au milieu de la vente, à cette croisière de sentiers où, la nuit précédente, Michel Touran avait rencontré des femmes qui cueillaient de l'herbe.

Là on retrouva le pied du garde.

Mais il y avait d'autres empreintes qui se croisaient en tout sens, et Jacques eut quelque peine à les débrouiller.

Le chien s'était replacé derrière Jeannie et paraissait ne pas vouloir avancer.

Tout à coup Jacques s'écria :

— Par ici ! par ici !

Il avait retrouvé sur le sol humide un pas d'homme qui paraissait se diriger en droite ligne vers la maison de Simon.

Et Simon sentit perler à son front quelques gouttes de sueur.

XVII

Personne, du reste, ne fit attention à l'émotion subite qui s'était emparée de Simon.

L'attention de tout le monde s'était concentrée sur Jacques Cornu, qui marchait toujours en avant, répétant : Par ici ! par ici !

Michel Touran, on s'en souvient, s'en était allé droit chez Simon.

Or, il est probable que si on eût suivi la trace du garde jusqu'à la maison de ce dernier, celui-ci aurait été bien embarrassé d'expliquer comment il n'avait pas vu Michel, puisque Michel était allé chez lui, et il eût été forcé de donner l'emploi de son temps.

Fort heureusement pour lui, les traces de pas s'arrêtaient de nouveau, et bien avant la lisière de la jeune vente.

En cet endroit l'herbe était très-haute et très-épaisse.

Et puis le chien se remit en route et, suivant peut-être quelque piste fraîche de che-

vreuil ou de lièvre, il se jeta brusquement à droite.

Cette direction égara le baron et sa suite et les rejeta dans la jeune vente, en tirant sur le cantonnement de Jacques Cornu.

L'herbe était de plus en plus haute et le chien disparaissait au travers.

On ne le voyait plus, mais on le devinait au sillage qu'il laissait derrière lui.

Jeannie, brisée de fatigue, épuisée de douleur, s'était arrêtée un moment.

— Pauvre femme ! murmura Laurence en s'approchant d'elle.

— Ah ! mademoiselle, dit Jeannie les yeux pleins de larmes, je suis bien à plaindre, allez !

— Si vous ne pouvez plus marcher, dit Laurence, je vais vous prendre sur mon cheval.

— Oh ! non, mademoiselle, répondit Jeannie, j'ai eu un moment de faiblesse, mais ce n'est rien.

Et elle se remit en route.

En voyant qu'on s'éloignait de sa maison, Simon s'était repris à respirer.

Le baron et son ami le marquis de R... suivaient toujours Jacques Cornu, qui lui-même suivait le chien. Mais tout à coup le si l ge

que celui-ci laissait dans les hautes herbes s'effaça, et on cessa de voir l'animal bondir de temps à autre au-dessus d'une touffe de bruyères.

— Tonnerre! dit Jacques Cornu, où donc est le chien?

Le chien était devenu invisible.

— Hé! Jeannie! dit encore le garde, appelez le chien.

Jeannie se mit à courir en avant et obéit à Jacques Cornu.

Mais le chien ne revint pas.

Il y eut un moment d'indécision parmi la petite troupe.

Mais Jacques reprit :

— A cent mètres d'ici il y a un fossé qui barre la vente dans toute sa longueur.

En le suivant, nous saurons bien si Michel a passé par là, car le fossé est trop large pour qu'un homme puisse le sauter.

On gagna donc le fossé, et le garde se mit à le suivre, marchant dans la boue qui l'emplissait.

Au bout de vingt pas il s'arrêta.

— Hé! dit-il, voilà le pied de Michel.

Les cavaliers s'approchèrent.

Le garde montrait du bout de son pied les

deux talons de Michel profondément enfoncés au bord du fossé, qu'il avait dû, contrairement à l'opinion émise, franchir d'un seul bond.

De l'autre côté l'herbe était foulée, et à quelques pas on voyait un arbre dont une branche pendait sur le sol, à demi brisée.

Jacques Cornu traversa le fossé, s'approcha de l'arbre, examina la branche et s'écria :

— Ce n'est pas Dieu possible, en vérité !

— Qu'est-ce donc ? dit le baron, qui fit sauter le fossé à son cheval.

Le marquis et Laurence l'avaient imité ; les autres étaient descendus dans le fossé et étaient remontés ensuite de l'autre côté.

Jacques Cornu était planté comme une borne devant l'arbre.

— Regardez ! dit-il.

— Eh bien ? demanda le baron.

— Ils l'ont pris dans un collet à chevreuil, et le poids de son corps a fait casser la branche.

— Alors, il s'est sauvé ? dit le baron.

— Ah bien oui !...

Autour de l'arbre le sol était piétiné et portait les traces d'une lutte.

Soudain Jeannie frissonnante poussa un cri.

La casquette de Michel était à dix pas dans l'herbe.

Et Jeannie défaillante tomba dans les bras du garde Simon.

Alors le baron comprit qu'il n'y avait plus de doute à avoir et que le garde était réellement mort.

Il était donc inutile de mettre la malheureuse femme en présence de son cadavre.

— Emmène-la chez toi, dit-il à Simon.

Simon ne se le fit pas répéter; il prit Jeannie dans ses bras et l'emporta.

Simon, du reste, ne tenait pas beaucoup à se trouver là quand on retrouverait le corps du malheureux garde-chef.

L'arbre au pied duquel le sol était ainsi bouleversé était à la lisière d'une futaie.

En cet endroit, l'herbe disparaissait pour faire place à un sol boueux et sur lequel il était facile de suivre un homme au pied.

— Voyez, disait Jacques Cornu, il n'est plus seul en cet endroit : ils sont trois autres avec lui, et je reconnais toujours son pied ; il marche au milieu, et ce n'est pas de bonne volonté, allez !

— Qu'en sais-tu ? dit le baron.

— Ne voyez-vous pas, monsieur, qu'ils marchent en zigzag ?

— Bon !

— Et que de temps en temps les talons sont plus enfouis ?

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Que Michel ne voulait pas marcher et qu'il essayait de leur échapper.

En effet, de dix pas en dix pas, la terre était plétinée et portait des traces de la résistance du garde.

On cheminait maintenant en pleine futaie.

A mesure que Laurence chevauchait, son cœur se serrait, et l'horrible rêve qu'elle avait fait durant la nuit lui revenait en mémoire.

La futaie s'assombrissait, le site devenait de plus en plus sauvage, et le garde Jacques Cornu suivait toujours les traces de pas.

Tout à coup un rayon de soleil brilla à travers les arbres, et à la futaie succéda une clairière taillée en demi-lune.

Laurence pâlit et elle eut de la peine à retenir un cri d'épouvante.

Cette clairière, elle l'avait vue, non point en chassant, non point en réalité, mais dans le rêve sinistre qu'elle avait fait.

Elle la reconnaissait parfaitement, et elle voyait l'arbre au pied duquel on avait placé Michel Touran pour le fusiller.

Et si elle eût pu parler en ce moment, elle se fût écriée :

— C'est là ! c'est là !

Mais sa gorge aride ne laissa passer aucun son, et elle fut obligée de se cramponner à sa selle pour ne pas tomber de cheval !...

XVIII

M. le baron Rolland était trop occupé de suivre les traces du malheureux garde pour s'apercevoir du trouble et de la muette épouvante de sa fille.

Le marquis de R... était à ses côtés, et les gendarmes marchaient maintenant en avant sur les pas de Jacques Cornu.

Celui-ci fit quelques pas dans la clairière, puis il s'arrêta.

— Qu'est-ce encore ? fit le baron.

— Tenez, monsieur, répondit Jacques, il y a eu pas mal de monde ici cette nuit.

— Comment cela ?

— Regardez donc ! l'herbe est foulée et piétinée tout en rond. Voyez tous ces pas... il y avait au moins une dizaine de personnes qui se sont assises là !...

— Tu crois ?

— J'en suis sûr.

— Et c'étaient des braconniers ?

— Je ne sais pas.

Jacques se remit en marche ; il fit quelques pas encore, arriva au pied de l'arbre que Laurence avait vu dans son rêve, et jeta un grand cri.

— Du sang ! du sang ! dit-il.

Le baron accourut.

— Oui, du sang ! répéta-t-il.

— Du sang ! murmurèrent avec horreur le marquis et les gendarmes.

Quant à Laurence, elle était demeurée à l'autre extrémité de la clairière, immobile, la sueur au front et comme pétrifiée.

Il y avait, en effet, au pied de l'arbre une véritable mare de sang et l'empreinte d'un corps humain.

Mais où était ce corps ?

Jacques n'osait plus avancer.

De l'autre côté de la clairière s'étendaient

d'épaisses broussailles, au milieu desquelles un arbre s'élevait çà et là.

Ce n'était pas encore la plaine; mais, à proprement parler, ce n'était plus la forêt.

L'herbe souillée de sang indiquait qu'on avait dû traîner le cadavre dans les broussailles.

— Mille tonnerres! jura le baron, qui poussa son cheval en avant.

Jacques reprit courage.

— Pauvre Michel! murmura-t-il.

Et il se remit en chemin, tournant à l'entour de chaque broussaille et écartant les branches avec le canon de son fusil.

Les cavaliers avalent mis pied à terre, car la broussaille était trop fourrée pour qu'on y pût pénétrer à cheval.

Alors seulement, le baron s'aperçut que sa fille était demeurée en arrière.

Il se retourna et la vit plantée comme une statue équestre au bord de la clairière.

— Pauvre petite! murmura-t-il. Elle n'ose plus avancer.

Jacques et les gendarmes cherchaient toujours.

Tout à coup, du fond d'une broussaille plus épaisse et plus fourrée que les autres, une

vraie bauge à sangliers, comme eût dit un chasseur, partit un grognement plaintif et menaçant à la fois.

Jacques s'élança de ce côté.

Alors, au milieu du buisson, il aperçut un chien;

Un chien accroupi sur un objet qu'on ne distinguait pas très-bien à première vue.

Le chien, c'était celui de Michel.

Cet objet, que l'animal couvrait presque de son corps, c'était le cadavre du malheureux garde.

Jacques Cornu jeta un cri.

Le chien, qui le connaissait, se mit à hurler;

Et, de temps en temps, il léchait le visage inanimé de son maître mort.

Jacques était à trois pas, immobile et pâle.

Les gendarmes, le baron et son hôte suivaient.

Maintenant les soupçons étaient devenus une certitude déplorable.

Michel était là, mort assassiné.

L'émotion de Jacques était si grande qu'il n'osa toucher au cadavre.

Les gendarmes, plus courageux, se chargèrent de cette besogne.

Michel était mort, bien mort, et, par une dérision sinistre, les assassins avaient laissé auprès de lui son fusil déchargé.

Sans doute, c'était avec son propre fusil qu'on l'avait tué.

On tira le cadavre hors de la broussaille et on le déshabilla à moitié, de façon à mettre sa poitrine à nu.

Michel Touran avait reçu deux balles, l'une au-dessous du sein, l'autre un peu au-dessus.

— Il n'a pas souffert, dit le brigadier, et la mort a dû être instantanée.

— Messieurs, dit alors le baron pâle et frémissant, et d'une voix à peine intelligible, tant son émotion était grande, j'espère que vous allez faire votre devoir. Vous allez commencer une enquête, rechercher les assassins. Il faut que justice soit faite ; il faut que le malheureux soit vengé.

— L'enquête est facile à faire, dit alors Jacques Cornu, qui s'était un peu remis de son saisissement.

— Que veux-tu dire ? fit le baron.

— Michel n'a pas été assassiné.

— Plaît-il ? dit le brigadier de gendarmerie.

— Ces herbes foulées dans la clairière, continua Jacques Cornu, prouvent qu'un certain

nombre de personnes se sont assemblées là cette nuit.

— Et ces personnes...?

— Ces personnes étaient des braconniers.

— Après? fit le baron d'une voix étranglée.

— Ils se sont réunis en conseil, ils ont jugé Michel qu'ils avaient fait prisonnier, et ils l'ont fusillé, non pas ici, mais au pied de l'arbre où vous avez vu du sang.

— C'est vraiment étrange, s'écria le baron, dont l'abattement fit place à une fureur concentrée, que ces misérables s'arrogent le droit de justiciers et se réunissent en conseil de guerre pour juger et condamner un homme qui a fait son devoir. Oh! justice sera faite, je vous en réponds.

— Monsieur, dit Jacques Cornu, Michel avait été braconnier.

— Qu'importe? dit le baron avec emportement.

— Il avait fait partie de la Suzanne.

— Qu'est-ce que cela? demanda le marquis de R....

— C'est l'association.

— Eh bien! s'écria le baron hors de lui, tous les chefs de cette association de bandits

seront arrêtés et le bourreau en fera son affaire.

Jacques Cornu hocha la tête.

— Les chefs étaient peut-être ici cette nuit, monsieur, dit-il, mais ils n'y sont plus.

— Et où sont-ils donc, si ce n'est dans les villages voisins ?

— Vous vous trompez encore, monsieur le baron, répondit Jacques ; les chefs sont venus de Paris tout exprès.

— De Paris ? exclama le baron.

— C'est là qu'est le siège de l'association, monsieur.

Et comme le baron se récriait, Jacques ajouta :

— Vous ferez arrêter tous les braconniers du pays que cela ne vous avancera pas à grand'chose. Ce n'est pas eux qui ont fait le coup.

Comme Jacques parlait ainsi, le chien de Michel, qui continuait à hurler plaintivement, se dressa tout à coup le poil hérissé et fit entendre un grognement de fureur.

On eût dit qu'il traîtait un ennemi invisible.

XIX

Le chien de Michel Touran, on le sait, n'était pas avec son maître quand le malheureux garde était tombé dans le guet-apens qu'on lui avait tendu.

L'animal, on s'en souvient, s'était *enmanché* après un chevreuil qu'il avait chassé une partie de la nuit.

La bête l'avait fait battre longtemps, puis elle avait pris un grand parti, traversé la forêt dans toute sa largeur et gagné les terres.

Là, le chien l'avait perdue.

Alors il était revenu *sur son pied*, comme font tous les chiens pour retrouver leur chemin, et, comme il avait fait une très-longue course, il avait mis d'autant plus de temps. Naturellement il était revenu à l'endroit même où il avait quitté son maître.

Là il avait flairé sa trace et s'était mis à la suivre. Au point du jour, il arrivait de l'autre côté de ce fossé où Michel s'était trouvé pris dans un collet à chevreuil. Un peu plus tard,

il trouvait le corps sanglant et inanimé de Michel.

Le pauvre animal avait longtemps hurlé pour appeler du secours.

Personne n'était venu.

Alors il s'était mis à lécher son maître, à le tourner et à le retourner avec ses pattes, essayant vainement de le rappeler à la vie.

Michel était mort, bien mort.

Le chien l'avait compris.

Il avait cessé de hurler ; il s'était couché à côté du cadavre, morne, silencieux, et il n'avait fallu rien moins que l'arrivée du baron Roland et de sa petite troupe pour qu'il fit entendre un aboiement plaintif.

Tous les gens qui étaient là, il les reconnaissait pour des amis de son maître.

Peut-être même comprenait-il vaguement qu'ils songeaient à venger sa mort.

Aussi n'avait-il opposé aucune résistance quand on avait déshabillé le cadavre et lorsque, l'enlevant de terre, on se mettait en devoir de l'emporter.

Pourquoi donc tout à coup se dressait-il le poil hérissé, l'œil sanglant, et faisait-il entendre un aboiement furieux ?

— Oh! oh! dit Jacques Cornu, il y a du nouveau par ici.

Et s'adressant au chien :

— Cherche! cherche! fit-il.

L'animal abandonna le cadavre et disparut dans le fourré.

— Qu'on le suive! ordonna le baron; il y a sans doute un de ces misérables caché à quelques pas d'ici.

Jacques Cornu ne se le fit pas répéter et s'élança à la suite du chien.

Cela dura cinq minutes peut-être, — cinq minutes qui eurent la durée d'un siècle.

Puis, chose bizarre, le chien et l'homme revinrent.

Le chien n'avait rien trouvé; l'homme n'avait rien vu.

On fabriqua une civière avec des branches d'arbre, et on plaça le cadavre dessus, puis on sortit de la broussaille.

Laurence était toujours de l'autre côté de la clairière.

Mais elle était descendue de cheval et s'était assise sur l'herbe.

La jeune fille était pâle et ses dents claquaient d'une mystérieuse épouvante.

Elle savait bien qu'on avait retrouvé le

corps de Michel; elle en avait acquis la certitude, avant de le voir, aux cris qu'elle avait entendu pousser.

Laurence était pourtant une fille courageuse, et ce n'était peut-être pas la crainte de se trouver en présence d'un homme mort qui jetait en son âme une indicible terreur.

Quand le lugubre cortège traversa la clairière, elle se leva et remonta à cheval.

Puis, détournant la tête, elle lança son cheval en avant, dans la direction de la Renardière.

— Pauvre petite ! murmura encore le baron en la voyant s'éloigner, elle est capable d'en tomber malade.

— Nous n'aurions pas dû la laisser venir avec nous, dit le marquis de R...

Le garde et les deux gendarmes portaient la civière.

Le chien, redevenu calme, marchait auprès.

La clairière traversée, on entra dans la futaie, puis on arriva dans la jeune vente.

Là le chien hurla tort à coup.

Comme la première fois, il pointa les oreilles, hérissa son poil et donna tous les symptômes d'une fureur concentrée.

Mais il ne quitta point le cortège ; il ne s'élança pas en avant.

Jacques dit au baron :

— C'est quelqu'un de ces brigands qui nous suit de loin, pour sûr.

— Je les ferai tous envoyer à la guillotine, répondit le baron pâle de colère.

Le chien se calma peu à peu.

La jeune vente était à découvert, et l'œil pouvait s'étendre au loin.

— Je ne vois personne pourtant, disait Jacques Cornu.

Il fallut gagner au plus court et prendre le chemin le plus direct pour arriver à la maison de Michel.

Simon, on s'en souvient, avait emmené Jeannie par ordre du baron, et il était probable qu'il l'aurait gardée.

Il n'y avait donc pas à craindre de la trouver chez elle et de voir se renouveler une scène déchirante.

On prit un sentier qui du bord de la jeune vente conduisait directement à la maison du garde.

Mais à peine s'y était-on engagé que les symptômes de fureur se manifestèrent de nou-

veau chez le chien, et, cette fois, il s'élança sous bois avec la rapidité de l'éclair.

Le bois était fourré en cet endroit, et l'animal eut bientôt disparu.

Cependant Jacques, déposant la civière à terre, se lança sur les traces du chien et le baron Rolland poussa son cheval à travers les tailles.

Alors on entendit le bruit d'une lutte furieuse.

Le chien avait attaqué non un homme, mais un autre chien.

Et ce chien, c'était Sardine-Blanche, le corniau de Jean le braconnier.

Les deux animaux roulaient pêle-mêle dans l'herbe, hurlant et se mordant avec fureur.

— Ah ! s'écria le baron Rolland en arrivant sur le théâtre du combat, tu ne diras plus, Jacques, que ce n'est pas ce brigand de Jean Testu qui a tué Michel !

Il s'arma de son fouet de chasse et tomba sur les deux chiens pour les séparer.

Mais il arrivait trop tard : une fois encore le brigandage triomphait ; et le corniau de Jean, plus vigoureux et plus fort, avait à demi étranglé le chien de Michel Touran.

Alors le baron fut pris d'un accès de rage indicible.

Il tira un pistolet de ses fontes, ajusta le chien et fit feu :

La balle siffla aux oreilles du chien sans l'atteindre.

— Tire ! tire ! cria le baron à son garde.

Jacques Cornu épaula son fusil et fit feu. Le chien bondit sain et sauf.

— Maladroît ! fit le baron.

Jacques fit feu une seconde fois.

Le chien disparut dans la broussaille.

— Et dire, fit le garde avec colère, que je tue des chevreuils au vol et que je manque un chien !

— Après cela, murmura le baron, il vaut mieux peut-être que nous l'ayons manqué : il nous mettra sur les traces de son maître, qui certainement est l'assassin.

— Ça se peut bien, répondit tristement Jacques Cornu.

Et tous deux rejoignirent les gendarmes et le marquis, demeurés auprès du cadavre.

XX

Pendant ce temps, Laurence galopait.

La fièvre ardente qui la brûlait, paraissait avoir gagné sa monture.

Le vigoureux poney d'Ecosse sautait les fossés et bondissait à travers les tailles avec une vitesse fantastique.

Laurence avait paru tout d'abord prendre le chemin de la Renardière.

Mais, quand elle eut mis un quart de lieue entre son père et elle, elle tourna brusquement sur la gauche et s'aventura dans un sentier qui conduisait à une des grandes allées forestières qui perçaient la forêt de l'Etat.

Alors, de lui-même, et comme s'il en eût eu l'habitude, le poney cessa de galoper et prit le pas.

Laurence était toujours pâle, ses dents s'entre-choquaient toujours un peu.

Mais la flamme de son regard disait qu'elle avait dompté cette terreur mystérieuse qui l'étreignait tout à l'heure. Le sentier était

bordé de vieux arbres, derniers débris d'une futaie abattue et remplacée par un taillis déjà haut.

Au pied de l'un de ces arbres, le poney s'arrêta.

Il s'arrêta sans que son écuyère eût pesé sur les rênes ; il s'arrêta parce que, sans doute, il avait l'habitude de s'arrêter en cet endroit.

Alors la jeune fille se tourna à demi sur sa selle et regarda en arrière d'abord, puis en avant, puis à droite et à gauche.

Cette partie du bois était silencieuse et déserte. On n'y entendait même pas le chant criard des geais et des pies.

— Personne ! murmura Laurence.

Alors, avec la légèreté d'une écuyère du cirque, elle se dressa sur sa selle, et, grâce à ce marche-pied improvisé, elle put atteindre avec sa main le couronnement du vieil arbre.

C'était un chêne plus que centenaire, et dont le tronc était creux sans doute, car la main de la jeune fille s'introduisit dans une cachette et en retira lestement un objet qui n'était autre qu'une lettre.

La lettre disparut aussitôt dans son corsage, et, comme la jeune fille retombait assise sur

sa selle, le poney repartit, non plus au pas, mais au galop.

Au bout du sentier, Laurence trouva l'allée forestière.

Mais, comme elle y entrait, elle entendit courir derrière elle.

Et, se retournant avec inquiétude, elle aperçut un petit garçon déguenillé et pieds nus.

C'était le Bouquin.

Le Bouquin débouchait précisément du sentier que la jeune fille venait de suivre.

Et Laurence sentit une vive rougeur monter à son front.

Instinctivement, elle arrêta son cheval et attendit le petit braconnier.

— Ah ! mamzelle, dit l'enfant, je vous suis, mais votre cheval a un fameux trot.

— Tu me suivais donc ? fit Laurence émue

— Oui, mamzelle.

— Depuis longtemps ?

— Depuis un quart d'heure.

De rouge qu'elle était, la jeune fille devint toute pâle.

Alors un sourire vint aux lèvres de l'enfant :

— Oh ! dit-il, vous n'avez que faire d'avoir

peur de moi, mamzelle. Je ne suis qu'un enfant, mais j'ai de ça.....

Et il frappa sur sa poitrine à la place du cœur.

— Ainsi tu m'as vue... tout à l'heure... ?

— Oui, fit l'enfant d'un signe de tête. Mais ce n'est pas pour ça que je cours après vous...

— Pourquoi donc ? demanda Laurence d'une voix altérée.

— Vous savez maintenant que je ne vous avais pas menti cette nuit, et que le malheur est arrivé.

— Oui, dit Laurence.

Et fronçant le sourcil et oubliant peut-être un moment qu'elle était à la discrétion du Bouquin :

— Et tu es peut-être complice de ce crime, petit malheureux ! dit-elle.

— Non, dit l'enfant avec un accent de franchise auquel on ne pouvait se méprendre. Que ma pauvre mère meure à l'instant si je mens !

— C'est bien, dit Laurence, je te crois. Mais, enfin, comment savais-tu qu'on devait assassiner Michel ?

— On ne l'a pas assassiné, dit le Bouquin. On l'a jugé et condamné à mort.

— Oh! fit la jeune fille avec un accent d'indignation.

Quels sont donc les misérables qui s'arrogent ainsi ce singulier droit de justice?

— C'est justement pour vous parler de cela, mamzelle, que j'ai couru après vous.

— Parle donc, dit Laurence, qui se sentait dominée, en ce moment, par un étrange sentiment de curiosité.

— Voyez-vous, mamzelle, dit le Bouquin en se rangeant à côté de Laurence qui se remit en route au pas, il y a braconniers et braconniers.

— Que veux-tu dire?

— Il y a ceux qui font partie de l'*Association*, obéissent à un mot d'ordre venu de Paris, et ceux qui, comme moi, braconnent pour gagner leur vie.

Seulement, nous autres, nous ne trahissons pas l'*Association*, pas plus que l'*Association* ne nous ferait du tort, bien que nous n'en fassions pas partie.

— Où veux-tu en venir?

— A ceci : Michel a été condamné et fusillé. Ceux qui ont fait le coup ne sont pas du pays; ils sont venus de loin, et le soleil n'était pas levé qu'ils étaient repartis.

On peut courir après eux, on ne les rattrapera pas. Ça n'empêchera pas qu'on arrêtera deux ou trois pauvres diables et qu'on leur mettra sur le dos la mort de Michel.

Laurence tressallit.

— Il y en a un surtout, poursuivit le Bouquin, qui est sûr de son affaire; et pourtant, si on a tué Michel, ce n'est pas sa faute, car il a assez demandé sa grâce.

— Quel est-il?

— C'est Jean Testu, l'ancien amoureux à la Jeannie.

— Ah ! fit la jeune fille, qui se souvint des paroles de Jacques Cornu à la vue du chien de Jean.

— Il aimait Jeannie, et il ne l'a pas eue, continua le Bouquin. C'est déjà une preuve contre lui.

— Tout à l'heure, son chien et le chien de Michel se sont battus. Encore une preuve !

→ C'est vrai !... murmura Laurence.

— Et je vous jure pourtant, dit le Bouquin, que si les deux chiens se sont battus, c'est qu'ils sont ennemis depuis longtemps, mais que Jean n'est pas coupable.

Et le Bouquin leva la main pour donner plus de solennité à son serment.

— Je te crois, dit Laurence; mais je ne suis pas la justice, moi.

— Soit, mais vous pouvez faire quelque chose pour Jean.

— Quoi donc? demanda Laurence.

— Je vais vous le dire, reprit le Bouquin.

Et il appuya familièrement une de ses mains sur le pommeau de la selle de la jeune fille.

— Parle, dit-elle!

XXI

— Je vais d'abord vous dire ce que Jean a fait hier soir, poursuivit le Bouquin.

— Voyons, fit la jeune fille.

— Un peu avant qu'il ne fût nuit, il est allé voir Jeannie, la femme de Michel, et il l'a suppliée d'empêcher son mari de sortir cette nuit; mais Michel n'a rien voulu entendre, et vous savez le malheur qui est arrivé.

— Hélas! soupira Laurence.

— Alors Jean n'a pas voulu participer à l'affaire. Il haïssait Michel, c'est vrai, rapport à Jeannie; mais, justement pour cela, il n'a pas

voulu faire partie de ceux qui l'ont jugé et il s'en est allé.

— Où donc ? demanda Laurence.

— Auprès d'une ferme que vous connaissez bien.....

Laurence tressaillit :

— Et il a passé la nuit dans un gerbier. A preuve que le maître de la ferme l'a trouvé ce matin. Il dormait.

— Et il l'a renvoyé ?

— Oui, mais ce n'est pas ce que je veux dire.

— Explique-toi donc.

— C'est vers onze heures du soir que Michel a été tué.

— Eh bien ?

— Depuis huit heures, Jean était couché sur le gerbier et le soleil était levé qu'il y était encore. Ça, je vous le jure sur la tête de ma mère, mamzelle.

— Je te crois, répéta Laurence. Mais la personne qui l'a trouvé, *lui*, dit la jeune fille, dont la voix s'altéra quelque peu, le sait-il ?

— Il le saura si vous le lui dites ; et il vous croira si vous le lui affirmez.

— Mais, dit encore Laurence, *lui* pas plus que moi n'est la justice.

sonne dont tu parles eût de la valeur en justice, il faudrait qu'elle pût venir affirmer que Jean était dans le gerbier vers huit heures du soir, qu'elle lui a parlé, ce qui n'est pas.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! murmura le Bouquin, mais alors Jean est perdu.

— Non ! puisqu'il est innocent.

— Ça, c'est sûr.

— Et la justice ne condamne pas un innocent. Ainsi rassure-toi, acheva Laurence, et tâche que Jean ne se laisse pas prendre.

— Oh ! s'il voulait.... il filerait.

— Pourquoi ne file-t-il pas ?

— Mais, dame ! parce que ce n'est pas lui qui a fait le coup, mamzelle.

— Qu'importe ? D'ailleurs, n'avait-il pas quitté le pays déjà ?

— C'est vrai..

— Pourquoi est-il revenu ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, ne peut-il pas s'en aller ? Dans tous les cas, ajouta vivement la jeune fille, si tu le vois, dis-lui bien que je serai pour lui et que je saurai persuader à mon père que ce n'est pas lui qui a tué Michel.

— J'en suis bien sûr, dit le Bouquin, qui cependant] avait l'oreille basse comme un

homme qui vient de voir avorter une combinaison sur laquelle il avait trop compté.

Laurence poursuivit :

— Du reste, si Jean est revenu, c'est qu'il ne trouvait pas à vivre ailleurs.

— Ça se peut bien, dit le Bouquin.

— Et pour s'en aller, il lui faudrait de l'argent ?

— Ah ! dame ! oui.

— Eh bien ! reprit Laurence, tu lui en donneras de ma part.

Elle tira de sa poche une petite bourse dans laquelle étaient une dizaine de pièces d'or.

Et, la tendant au Bouquin :

— Tiens ! dit-elle, tu lui remettras cela.

Le Bouquin prit la bourse :

— Ah ! fit-il en attachant sur la jeune fille un regard humide, si tous les bourgeois étaient comme vous, mamzelle, le pauvre monde serait bien plus heureux.

Et, d'un bond, il quitta l'allée forestière et se trouva sous bois.

.

Le petit braconnier se mit à courir à perdre haleine.

On aurait pu croire qu'il craignait que Laurence ne le rappelât et ne lui reprit sa bourse.

Ce n'était pourtant pas ce sentiment qui lui donnait des jambes.

Le Bouquin courait parce qu'il avait un joli bout de chemin à faire. .

Il courut pendant près d'une heure, passant du taillis à la vente et de la vente au fourré.

Puis enfin il arriva dans une partie de la forêt qui était d'un aspect sauvage et presque sinistre.

C'était un vallon enfermé par de larges blocs de roches noires ou grises, du milieu desquelles surgissaient des arbres rabougris.

Ça et là croissait un chêne gigantesque et plusieurs fois centenaire.

Le sol était couvert d'une bruyère épaisse recouvrant elle-même une terre noirâtre.

Le Bouquin s'arrêta au milieu de ce vallon et prêta l'oreille.

Aucun bruit ne lui parvint.

Alors il mit deux doigts sur sa bouche et se mit à siffler.

Nul ne lui répondit tout d'abord.

Il siffla une seconde fois.

Alors quelque chose tomba à ses pieds.

Ce quelque chose était un vieux nid de pie qui semblait se détacher naturellement d'une branche de l'un des vieux chênes.

Le Bouquin leva la tête.

Le feuillage était épais, si épais qu'un oeil exercé n'aurait pu voir au travers.

Cependant le Bouquin avait de bons yeux, et à force de regarder, il distingua parfaitement un homme perdu dans la ramure du chêne et à califourchon sur une branche.

— Descends donc ! lui dit-il à voix basse.

— Non ! monte plutôt, répondit cet homme, que le Bouquin avait reconnu et qui n'était autre que Jean Testu le braconnier.

Et le Bouquin enlaça de ses bras musculeux et agiles le tronc noueux de l'arbre et il se mit à grimper comme un écureuil.

XXII

De branche en branche, le Bouquin arriva à celle sur laquelle Jean Testu était à califourchon.

Le feuillage était très-épais, et quand le Bouquin fut assis à côté de Jean, il fut impossible de le voir d'en bas.

— Maintenant, causons, dit le braconnier.

— Causons, dit le Bouquin.

— Que sais-tu ?

— D'abord, où est ton chien ? demanda le Bouquin.

— Oh ! je ne m'occupe guère de lui, répondit Jean ; ce matin, quand je suis parti, je lui ai fait un signe et je lui ai dit : va-t'en !

— Et il s'en est allé ?

— Comme il fait chaque fois que je n'ai pas besoin de lui et qu'il me gêne.

— Et où va-t-il ?

— Un peu partout. Il rôde en forêt ou va errer dans les cours des fermes pour avoir un peu de pain ou un os à ronger.

— Mais quand tu veux le retrouver ?

— Je le cherche alors, et je le siffle sous bois et en plaine. Il a l'oreille fine.

— Alors, si tu ne veux pas le retrouver, il ne te rejoindra pas ?

— Non, c'est convenu entre nous ; car Sardine-Blanche est presque un homme, il ne lui manque que la parole.

Le Bouquin avait ses raisons, comme on va voir, en demandant ces explications.

— Eh bien, mon pauvre Jean, dit-il, Sardine-Blanche, avec toute son intelligence, t'a fait bien du tort depuis une couple d'heures.

— Que veux-tu dire ?

— Je vais te conter la chose.

Et le Bouquin, qui savait tout, se mit à raconter comment Sardine-Blanche avait fait son apparition dans la cour de la Renardière, comment il était venu lécher les mains de Jeannie qui pleurait, et avait ainsi provoqué des questions de la part du colonel et des réponses peu satisfaisantes pour lui, Jean, de la part du garde.

— Mais, dit Jean, je ne me suis pas caché d'avoir aimé Jeannie avant qu'elle épousât Michel Touran.

— Il n'y a pas à s'en cacher, dit le Bouquin, puisque tout le monde le sait, ce qui fait que bientôt on ne manquera pas de t'arrêter.

— Ça m'est égal, je suis innocent, tu le sais bien.

— Attends donc, tu vas voir que, pour un chien intelligent, Sardine-Blanche s'est conduit comme une bête qu'il est.

— Comment cela ? fit Jean Testu.

— Quand on a eu la conviction que Michel était mort, on s'est mis à le chercher et on a emmené Jeannie, qui pleurait toujours.

— Ah ! elle pleurait ! dit Jean avec un accent de haine jalouse.

- Dame ! c'était son homme, après tout.
- Continue, dit le braconnier d'une voix sourde.
- On a donc emmené Jeannie.
- Et puis ?
- Et puis Sardine-Blanche l'a suivie, et on lui a dit : Cherche ! cherche !
- Et le chien s'est mis à *quêter* ?
- Oui, pendant plus d'une heure.
- Et il a trouvé le cadavre ?
- Non, il a filé, et pendant plus d'une heure on ne l'a pas revu.
- Ah ! fit Jean avec un soupir de soulagement.
- Attends encore, dit le Bouquin. On a retrouvé Michel ; il était mort et son chien était accroupi sur lui.
- Tout à coup le chien s'est dressé, le poil hérissé et l'œil sanglant, et il s'est jeté dans le fourré ; mais il est revenu bientôt.
- On a emporté le corps ; et le chien a suivi.
- Quand on a eu fait un bout de chemin, le chien s'est jeté de nouveau sous bois.
- Cette fois il avait trouvé son ennemi, et cet ennemi, c'était Sardine-Blanche.
- Et ils se sont battus ?

— Sardine-Blanche l'a étranglé à moitié, puis il s'est sauvé.

— Eh bien ? fit Jean.

— Eh bien, Sardine-Blanche t'a compromis plus encore que ton amour pour Jeannie.

— Ah !

— Et il mènera les gendarmes sur ta piste.

— Je te dis qu'il ne me rejoindra que quand je le sifflerai.

— C'est égal, dit le Bouquin, à ta place je filerais, et c'est même pour te donner ce conseil que je suis venu.

— Non, dit Jean, je ne veux pas m'en aller.

— Pourquoi ?

— D'abord, je n'ai pas d'argent.

— Je t'en apporte.

— Toi ? dit le braconnier stupéfait.

Le Bouquin tira sa bourse pleine d'or.

— Regarde, dit-il.

— Qui t'a donné ça ?

— La demoiselle de la Renardière.

Testu tressaillit.

— Elle sait bien que ce n'est pas toi qui as fait le coup.

— Comment le sait-elle ?

— Parce que je le lui ai dit, et qu'elle me croit sur parole.

— Et elle t'a donné cet argent pour moi ?

— Oui.

— Mais...

— Il n'y a pas de *mais* qui tienne, reprit l'enfant avec un certain accent d'autorité, il faut filer, mon vieux. L'air est malsain pour toi par ici.

— Et où veux-tu que j'aille ?

— J'ai ruminé la chose en venant, et je vais te donner un bon conseil.

— Parle.

— Tu vas passer la journée ici. J'ai du pain et une bouteille de vin dans mon carnier, je vais te les laisser.

— Après ?

— Une fois la nuit venue, tu te mets en route et tu files sur Pithiviers.

Les gendarmes, les gardes, tout le tremblement, sont après toi, mais pas un ne songe à te chercher hors de la forêt.

— Et à Pithiviers, que veux-tu que je fasse ?

— Tu t'en vas à Malesherbes, où il y a un chemin de fer pour Paris ; tu prends le train, et demain soir tu es dans le grand village.

— Et tu crois qu'on ne m'arrêtera pas à Paris ?

— Non. Tu iras voir tes *chefs*, et ils te donneront le moyen de ne pas te laisser pincer.

Jean secoua la tête :

— Je ne veux pas m'en aller, dit-il.

— Pourquoi ?

— Mais parce que prendre la fuite, c'est m'avouer coupable.

— Si tu ne fuis pas, on t'arrêtera.

— Je le sais.

— Tu commenceras par aller en prison, et une fois qu'on est dans les mains de la justice, on n'en sort pas comme on veut.

— Ça m'est égal.

Le Bouquin regarda Jean Testu :

— Jean, dit-il, tu ne me dis pas la vérité.

— Hein ? dit le braconnier.

— Veux-tu que je te dise pourquoi tu veux rester ? C'est que tu espères revoir Jeannie.....

— Peut-être...

— Et c'est ce qui te perdra.

— Non ! dit Jean, elle m'aime encore. C'est pour cela que j'aime autant être jugé. Comme je ne suis pas coupable, on m'acquittera.

— Bon !

— Et alors Jeannie pourra devenir ma femme, maintenant qu'elle est veuve.

— Tu es fou ! dit le Bouquin.

Puis il glissa la bourse dans la main du braconnier.

— Adieu ! fit-il tristement. Je voulais te

sauver, mais je vois bien que c'est peine perdue.

Et l'enfant se laissa dégringoler en bas de l'arbre et disparut dans la broussaille.

XXIII

La forêt d'Orléans est plus longue que large.

Elle va des portes de la ville dont elle a pris le nom à Montargis, c'est-à-dire à quinze lieues de distance.

Mais, en de certains endroits, elle n'a pas quatre lieues de profondeur.

La Renardière était au bord d'une des parties les plus étroites, sur la lisière méridionale.

Au nord, de l'autre côté, en tirant sur Pithiviers, il y avait une autre propriété qu'on appelait le *Vieux-Moulin*.

Cette propriété, le Bouquin en avait touché deux mots à M^{lle} Laurence Rolland, toute frémissante d'inquiétude et d'émotion.

Le *Vieux-Moulin* n'était pas, ou du moins n'était plus, un moulin depuis longtemps.

C'était une manière de pavillon de chasse,

mirant ses murs de brique dans les eaux dormantes d'un petit étang.

Au sud, à l'ouest et à l'est, la forêt ; devant lui, l'étang ; au delà, des terres de labour, un clos de vigne et une prairie ; à l'horizon, un de ces horribles clochers en pain de sucre qui sont le plus bel ornement de la France et du Gâtinais.

Le *Vieux-Moulin* était le château de la famille Capelard.

Dans l'Orléanais, toute bicoque est un château et les noms bizarres sont fréquents.

La famille Capelard appartenait à cette bourgeoisie orléanaise qui brûle de la chandelle, retourne ses vieux habits, fait travailler le paysan au rabais, pique des épingles dans le pain pour rationner ses domestiques, donne une poignée d'avoine et beaucoup de foin à ses chevaux, voyage en tapissière, et, d'économies en laderies, de cuistreries en petitesse, a fini par devenir riche.

Les Capelard étaient riches.

Le père était mort ; la mère, une grosse femme commune et médisante, pleine de sottise et de vanité, avait élevé dans les idées étroites de son savoir une grande et assez belle per-

sonne, sa fille, qui répondait au nom harmonieux de Sidonie.

Ces dames passaient la belle saison au Vieux-Moulin et l'hiver à Orléans.

Un matin, il y avait trois années, elles étaient parties pour Paris, par le train-omnibus, bien entendu, c'est-à-dire en secondes, car l'Orléanais ne recule jamais devant une sage économie.

Six semaines après, elles étaient revenues avec un compagnon de voyage.

C'était un jeune homme de vingt-sept ou vingt-huit ans, grand, mince, distingué, portant une petite moustache noire et ayant la tournure d'un officier.

Il avait une belle balafre à la joue gauche et un bout de ruban rouge à sa boutonnière.

Il se nommait Gaston de Niris, et venait de donner sa démission de capitaine au cinquième régiment de hussards pour épouser M^{lle} Sidonie Capelard.

A voir la belle-mère commune et sotte, à voir la fille gauche et niaise, on ne comprenait pas ce mariage, qui s'était fait en grand mystère.

M. Gaston de Niris ne voulut pas s'arrêter à Orléans; il vint tout droit au Vieux-Moulin.

Il était triste, il ne paraissait pas amoureux de sa femme; il témoignait à sa belle-mère une indifférence parfaite.

Pourquoi donc avait-il épousé Sidonie?

Était-ce pour sa fortune?

On le crut d'abord; on se trompait.

M. Gaston de Niris était riche. Il appartenait à une excellente famille du Blaisois, et cette famille avait jeté les hauts cris en apprenant son mariage.

M^{lle} Sidonie n'était pas fille unique.

Elle avait eu un frère, et ce frère, qui avait formellement refusé d'entrer dans la magistrature, était parti comme soldat lors de la guerre de Crimée.

Six ans après, à Magenta, il était officier; quelques jours plus tard, à Solferino, il tombait frappé mortellement sur le champ de bataille.

A la suite de la campagne d'Italie, M. Gaston de Niris était revenu à Paris, avait donné sa démission, et il avait épousé M^{lle} Sidonie Capelard.

Ce mariage n'avait pas été plus compréhensible pour les officiers de son régiment, auquel, du reste, appartenait le sous-lieutenant Capelard tué à l'ennemi.

Le jeune capitaine et le sous-lieutenant n'étaient point liés et n'avaient jamais eu de relations en dehors du service.

On ne savait qu'une chose, c'est que le sous-lieutenant Capelard, transporté à l'ambulance, avait reçu la visite de M. Gaston et qu'ils s'étaient entretenus quelques minutes seul à seul.

Trois mois après, M. Gaston de Niris, devenu le mari de Sidonié Capelard, s'était installé au Vieux-Moulin.

Il était triste, taciturne même; il n'avait pas fait de visites selon l'usage.

Parfaitement bon pour sa femme, il n'avait jamais pour elle un élan de tendresse.

Indifférent au *qu'en dira-t-on*, il n'avait pas même prêté l'oreille à tous les cancans qui avaient couru le pays sur son compte.

Il y avait à peine un an qu'il était marié, quand le bruit s'était répandu que le château de la Renardière avait été acheté par un Parisien.

Ce fut la mère Capelard qui donna cette nouvelle la première.

M. Gaston de Niris l'accueillit avec indifférence.

M^{me} de Niris — on était à table en ce moment — demanda le nom de l'acquéreur.

— C'est le colonel baron Rolland, répondit la mère Capelard.

A ce nom, M. Gaston de Niris devint terriblement pâle.

Cependant, il fit un effort suprême et dit :

— J'ai connu le baron Rolland. Il a été mon colonel en Afrique. Pauvre homme !

— Pourquoi le plaiguez-vous ? demanda la mère Capelard ; on dit qu'il est fort riche.

— L'argent ne fait pas le bonheur, dit M. Gaston, et le colonel a eu un grand chagrin.

— Lequel ?

— Il avait une fille unique qui est morte.

La mère Capelard se mit à rire.

— Vous êtes mal renseigné, mon gendre, dit-elle. La fille du colonel n'est pas morte. Elle se porte à merveille. C'est une grande et belle personne, blonde ; je l'ai vue hier en allant à Saint-Florentin.

M. Gaston de Niris s'était cramponné à sa chaise pour ne pas tomber sous la table. Il était livide. Mais ni la mère Capelard ni sa fille Sidonie ne s'aperçurent de sa violente émotion.

M. Gaston eut le courage de rester à table.

Après le dîner, il passa dans sa chambre, y prit son fusil de chasse, plaça le canon sous son menton et se prépara à se brûler la cervelle..

Le coup partit, mais l'amorce seule brûla.

M. Gaston de Niris était allé à la chasse la veille ; il avait essuyé une ondée, et la poudre de son fusil avait été mouillée.

Au bruit de la capsule, sa femme accourut.

M. Gaston de Niris lui dit froidement :

— Je viens de faire une imprudence. Je jouais avec la batterie de mon fusil, et le ehien m'a glissé des doigts....

Sidonie le crut et s'en alla.

Cependant M. Gaston ne se tua point.

Il avait subitement rougi de sa faiblesse.

— Le suicide est une lâcheté ! s'était-il dit.

Et puis, sans doute, un voile s'était déchiré dans son souvenir, car ces paroles mystérieuses s'étaient échappées de ses lèvres :

— Le misérable m'a donc menti à son lit de mort ? Oh ! je veux savoir... et je saurai !...

Et M. Gaston de Niris était parti pour Paris le soir même, appelé dans la grande ville, disait-il, pour une affaire d'intérêt de la plus haute importance.

XXIV

Qu'on nous permette à présent de quitter un moment les bois et d'abandonner pour quelques heures le pays où se déroulent les événements de la nuit.

Il nous faut faire un pas en arrière et raconter brièvement une histoire de garnison qui, on le verra, se rattache à notre drame par un intérêt puissant.

Le 5^e régiment de hussards était en garnison à Grenoble.

Les officiers supérieurs vivaient chez eux.

Les capitaines et les lieutenants non mariés prenaient leur pension au café Maboux.

Cinq heures et demie venaient de sonner, et les officiers prenaient place autour de la table du dîner.

— Messieurs, dit en entrant le capitaine Melchior de R..., je vous apporte une nouvelle qui vous étonnera très-certainement.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-on.

— Je sors de chez le colonel.

— Bon!

— Et il a ouvert devant moi une dépêche télégraphique venant du ministère.

— Eh bien ?

— Eh bien, le colonel est mis en disponibilité.

— Est-ce possible ?

Et tous les officiers se regardèrent avec consternation. Car le colonel Rolland était fort aimé de son régiment.

M. Gaston de Niris, qui se trouvait là, était devenu fort pâle.

— Le colonel, poursuivit M. Melchior de R., a un peu trop son franc parler. Il a déplu en haut lieu. Et puis, il paraît que nous allons faire campagne et passer les Alpes au premier jour : car les affaires s'embrouillent de plus en plus entre l'Italie et l'Autriche.

— Eh bien, dit Gaston de Niris d'une voix émue, qu'est-ce que cela fait ?

— Le colonel aura dans six mois atteint sa limite d'âge. On le trouve bien vieux pour faire campagne.

— Il y en a de plus jeunes qui ne le valent pas.

— Je suis de votre avis.

— Il doit être furieux, le pauvre colonel.

— Il pleurait de rage tout à l'heure.

— Et sa fille?

— Je ne l'ai pas vue, répondit Melchior de R..., mais elle doit être enchantée, elle.

— Ah bah !

— Mes bons amis, reprit Melchior, le colonel a cent cinquante mille livres de rente.

— Bon !

— Un hôtel à Paris, où sa fille s'amuse beaucoup plus qu'ici. M^{lle} Laurence Rolland est belle, vous le savez...

— Si belle que nous en sommes tous amoureux, fit un officier de fortune, un bon vivant qu'on appelait le capitaine Damain.

Une légère rougeur monta au front de Gaston de Niris...

Un autre officier, silencieux jusque-là, mais qui était devenu livide, lui jeta à la dérobée un regard de haine.

Mais Gaston ne parut pas avoir surpris ce regard.

— Vous conviendrez donc, poursuivit Melchior de R..., qu'il n'y a personne de la beauté de M^{lle} Rolland, qui est fille unique et se sait un million de dot, s'arrange peu de la vie de garnison.

— C'est vrai.

— Et si le père est furieux, sa fille doit être ravie de quitter Grenoble et de s'en aller tranquillement à Paris.

La conversation fut interrompue par l'arrivée du vaguemestre.

Ce sous-officier apportait le courrier.

— Pour le capitaine de Niris, dit-il.

Et il tendit à Gaston un pli cacheté à la cire rouge et qui portait dans un coin ces mots :

Ministère de la guerre.

Le visage assombri de Gaston s'éclaira soudain, et ce fut avec une émotion joyeuse qu'il brisa le scel aux aigles impériales.

— Mes amis, dit-il, le colonel n'est pas seul à vous quitter.

— Hein ! que dites-vous ? que dis-tu ? dirent plusieurs officiers à la fois.

— Mais je vous reviendrai, répliqua Gaston en souriant ; j'avais demandé un congé au ministre pour certaines affaires de famille, et le congé m'est accordé.

— Farceur, va ! dit Melchior de R...

Gaston ne répondit pas.

— Messieurs, ajouta Melchior, vous êtes tous, nous sommes tous amoureux de la fille du colonel, n'est-ce pas ?

— Amoureux fous, dit le capitaine Damain.

— Eh bien, voulez-vous que je vous présente son mari futur...? Le voilà.

Et Melchior frappa amicalement sur l'épaule de Gaston de Niris.

— Tu es fou, dit celui-ci.

Le capitaine, qui avait déjà jeté un regard de haine à Gaston et qui n'avait pas dit un mot jusque-là, haussa les épaules avec une intention offensante si marquée que Gaston de Niris tressaillit.

Cet officier était un homme de trente ans, pâle, au teint bilieux, au regard dur, presque méchant.

On l'appelait le marquis de Chauvières.

Il était fort riche et parlait de temps à autre de donner sa démission.

Hautain, fier de sa fortune, il n'était pas très-aimé.

Il avait en plus d'une affaire d'honneur au régiment, et comme il était d'une force remarquable à l'épée, il s'en était toujours tiré à son avantage.

Cependant Gaston de Niris n'avait pas paru attacher une grande importance à cet impertinent mouvement d'épaules, et on se mit à table comme à l'ordinaire.

Tous les discours d'officiers se ressemblent, et la conversation roule perpétuellement sur les mêmes sujets : l'avancement, la permutation, les chances de guerre.

A six heures et demie, ces messieurs se levaient de table et passaient à l'estaminet, où le café était servi.

Alors M. de Chauvières s'approcha avec affectation de Gaston de Niris.

— Capitaine, lui dit-il, je désirerais causer un moment avec vous.

— A votre aise, capitaine, répondit Gaston.

— Vous partez pour Paris ?

— Si vous le permettez.

— Quand ?

— Ce soir, par la diligence de minuit.

— Il vous faudra remettre votre départ à demain matin, capitaine.

— Et pourquoi cela ? fit Gaston avec hauteur.

— Je vais vous le dire, fit le marquis de Chauvières avec un calme apparent qui dissimulait mal les tempêtes de son âme.

— Je vous écoute, monsieur.

Ils causaient dans l'embrasure d'une croisée, où nul ne pouvait les entendre.

— Vous aimez la fille du colonel ? reprit le marquis.

— Je n'ai pas de compte à vous rendre.

— Et elle vous aime ?...

— Monsieur ! dit Gaston de Niris, je ne tolérerai pas plus longtemps des questions aussi indiscreètes.

— Permettez-moi d'ajouter un mot, fit le marquis ; j'ai demandé la main de M^{lle} Roland à son père, qui me l'accorde.

— Ah ! fit Gaston avec stupeur.

— Et comme elle vous aime, vous pensez bien que l'un de nous est de trop en ce monde.

— C'est parfaitement mon avis, répliqua Gaston de Niris.

— Vous voyez bien que vous ne pouvez partir ce soir.

— Soit, dit le marquis ; où nous rencontrerons-nous ?

— Au polygone.

— A dix heures ?

— J'y serai avec mes témoins.

— J'aurai les miens.

Les deux rivaux se saluèrent et rejoignirent leurs camarades.

En ce moment, un sous-officier entra dans

la salle et demanda à parler au capitaine Gaston de Niris.

Ce sous-officier se nommait Capelard.

XXV

Le sous-officier Capelard était employé dans les bureaux du colonel.

Le capitaine Gaston de Niris se trouvait de semaine.

Il était donc tout naturel que le sous-officier eût affaire à son capitaine.

Capelard avait sous le bras des papiers qu'il apportait au visa de l'officier de semaine.

Gaston tressaillit néanmoins en le voyant entrer.

Il prit les papiers avec une certaine précipitation, et s'approcha d'une table placée à quelque distance du grand guéridon sur lequel on avait servi le café de messieurs les officiers.

Il les feuilleta d'une main fiévreuse et leva sur Capelard un œil interrogateur.

Capelard eut un léger haussement d'épaules qui voulait dire :

— Rien pour ce soir.

M. Gaston de Niris se mit à pâlir, et un tremblement convulsif parcourut tout son corps.

Comme ce qui se passait entre le capitaine et le sous-officier avait lieu tous les jours, aucun des autres officiers ne s'en préoccupait, lorsqu'il n'était pas de semaine.

Aussi personne ne fit attention à une série de petits signes échangés entre Gaston de Niris et Capelard.

Personne, excepté le marquis de Chauvières, dont les yeux brillèrent d'une joie féroce quand il vit pâlir M. de Niris.

Alors Gaston se hasarda à parler tout bas.

— Capelard, dit-il d'une voix qui était un soufle, vous ne m'apportez rien?

— Non, dit le sous-officier.

— Vous ne l'avez donc pas vue?

— Si.

— Et... elle ne vous a rien donné... pour moi?

— Rien, mon capitaine.

— C'est bien, vous pouvez vous en aller, dit Gaston de Niris.

Il était pâle et frémissant; mais il eut cependant la force de rester dans l'estaminet au lieu de sortir.

Il y passa même la soirée.

Il était dix heures moins un quart quand il songea à sortir.

Le marquis de Chauvrières était déjà parti.

A dix heures, Gaston de Niris arrivait au polygone, accompagné de deux soldats, les premiers qu'il avait trouvés à la caserne.

Le marquis avait eu la même pensée que lui, de telle façon que le corps d'officiers pouvait ignorer cette rencontre ou du moins sa véritable cause.

La nuit était froide; il faisait un beau clair de lune.

Les deux adversaires se dépouillèrent de leur uniforme et mirent le sabre à la main.

— Monsieur, dit le marquis de Chauvrières en croisant le fer, il faut que je vous mette au courant de la situation, pour le cas où vous viendriez à me tuer.

— Je n'ai rien à apprendre de vous, répondit Gaston de Niris, qui était toujours fort ému.

— Soit ! mais il s'agit d'elle.

— Monsieur !

Tout en échangeant ces quelques mots, le marquis et Gaston ferraillaient et frappaient d'estoc et de taille.

— Monsieur ! reprit le marquis, nous sommes gentilshommes tous deux, et nous pou-

vons continuer la tradition de nos ancêtres, qui se battaient en causant.

— Encore, monsieur, répondit Gaston, faut-il avoir quelque chose à se dire.

— Monsieur, reprit le marquis, vous attendiez une lettre de M^{lle} Rolland ?

— Qu'en savez-vous, monsieur ?

— Je sais qu'elle m'a promis de ne plus vous écrire.

— A vous ?

Et Gaston eut un cri de rage.

— C'est vous qu'elle aime, je le sais, poursuivit le marquis, mais c'est moi qu'elle épousera dans six semaines. Les femmes ne sont pas aussi déraisonnables qu'on le pense ; elles savent mettre une sourdine à leur cœur.

Gaston écoutait, ivre de rage, les paroles railleuses du marquis.

Paroles d'autant plus vraisemblables que le marquis était fort riche, très-titré, et que le colonel Rolland, simple baron de l'Empire, avait dû être ébloui de ce projet d'alliance.

— Elle ne vous écrira donc plus, acheva le marquis, et elle essayera de vous oublier. Je tâcherai qu'elle y réussisse.

Et le marquis se mit à rire.

Alors Gaston, avec un rire de rage, fit tour-

noyer son sabre et l'abattit sur la tête du marquis, qu'il eût fendue en deux si celui-ci n'eût esquivé le coup.

Et comme il venait de se découvrir, le marquis le frappa d'un coup de pointe en dessous du sein droit.

Gaston de Niris jeta un cri terrible, laissa échapper son sabre et tomba sans connaissance...

Pendant six mois, le capitaine Gaston de Niris, transporté d'urgence à l'hôpital militaire, se trouva entre la vie et la mort.

Lorsque enfin il entra en convalescence, quand il fut assez fort pour supporter une horrible révélation, ce fut M. Mekhior de R..., son plus intime ami, qui se chargea de lui apprendre ce qui s'était passé.

Les journaux de Paris avaient publié les bans de M^{lle} Laurence Rolland avec le marquis de Chauvières. Cependant le mariage n'avait pas eu lieu.

Pourquoi?

Le marquis avait été trouvé mort la veille au soir dans une rue voisine de son cercle. Il avait reçu soit un coup d'épée, soit un coup de couteau, et la police avait vainement eu-

vert une enquête sur cette mort mystérieuse.

Quant à M^{lle} Laurence Rolland, disait la même feuille qui était parvenue au 5^e régiment des hussards, toujours en garnison à Grenoble, elle s'était asphyxiée deux jours après.

M. Gaston de Niris demanda alors des nouvelles de Capelard.

Capelard avait obtenu un congé de six mois.

A partir de ce moment, Gaston de Niris ne prononça jamais le nom de M^{lle} Rolland, que, du reste, il croyait morte, — croyance qui avait été partagée par tout Paris durant quarante-huit heures.

Son régiment reçut l'ordre de passer les Alpes, et le sous-officier Capelard rejoignit la veille de Magenta.

Le soir de cette journée mémorable, Capelard fut fait officier.

Quelques jours après, il tombait mortellement frappé à Solferino, et nous l'avons vu transporter à l'ambulance; il demandait à voir le capitaine Gaston de Niris, auquel il disait :

— Capitaine, je vous ai vengé !

Et comme Gaston le regardait avec étonnement :

— J'ai tué le marquis de Ohauvières après l'avoir souffleté, au sortir de son cercle, la veille de son mariage.

Capelard avait avoué une partie de la vérité en mourant, mais non la vérité tout entière, comme on le verra plus tard.

XXVI

Revenons maintenant à notre récit forestier.

Comment Gaston de Niris, devenu le mari de Sidonie Capelard, avait-il revu Laurence ?

Comment la jeune fille lui avait-elle expliqué son prétendu trépas et sa résurrection ?

Quel mobile mystérieux avait enfin poussé le jeune gentilhomme à partir aussi précipitamment pour Paris ?

Ce sont là des mystères que nous ne pouvons révéler que par la suite de notre récit.

Qu'il nous suffise de savoir que lorsque, huit jours après, M. Gaston de Niris revint de Pa-

ris, une métamorphose complète s'était opérée en lui.

De mélancolique et taciturne qu'il était, il était devenu sombre et désespéré.

Il ne fit à sa femme aucun reproche.

Mais il prit à part sa belle-mère et lui dit :

— Madame, je suis devenu votre gendre, non par amour, mais par devoir. Votre fils, dont j'ai reçu le dernier soupir, m'avait rendu un grand service, je le croyais du moins. Aujourd'hui j'ai la preuve que votre fils était un misérable et que je me suis inutilement dévoué.

Mais je suis gentilhomme, madame, gentilhomme et honnête homme ; je ne ferai pas peser sur votre fille l'immense désespoir qui est en moi ; elle ne saura jamais jusqu'à quel point mon cœur est vide et mon avenir brisé.

Ainsi, rassurez-vous. Je serai le plus respectueux des gendres avec vous, à la condition toutefois que vous n'essayerez pas de contrarier mes instincts d'isolement.

Vous aviez longtemps espéré, madame, que je finirais par aller passer les hivers à Orléans, et que j'y produirais votre fille *dans la noblesse*.

Comme homme, j'ai horreur du monde.

Comme gentilhomme, je me suis trop mésallié pour aller m'exposer aux railleries de mes pairs.

Nous resterons ici ; je chasserai, je me ferai cultivateur.

Jamais vous ne m'entendrez formuler une plainte ou un regret. C'est tout ce que je puis faire. Ne me demandez rien de plus.

A partir de ce jour, Gaston de Niris avait passé sa vie aux champs et dans les bois.

Il faisait valoir, il était chasseur, il était peintre de paysage, ce qui était pour lui un excellent prétexte de s'éloigner du Vieux-Moulin et d'aller chercher des points de vue en forêt.

M^{me} de Niris était une femme insignifiante. Elle avait accepté l'affection sans enthousiasme de son mari et se passait parfaitement de lui.

Mais M^{me} Capelard n'avait pas accepté l'attitude de son gendre.

C'était, nous l'avons dit, une grosse femme, rougeaude et commune, qui ne faisait pas bon marché de sa situation d'argent et entendait que tout lui cédât, parce qu'elle était riche.

Elle se prit à haïr M. de Niris d'une haine vivace et féroce.

M. de Niris n'eut même pas l'air de s'en apercevoir.

Les gens de province soupçonnent le mal facilement.

Un matin, M^{me} Capelard se dit en s'éveillant :

— Mon gendre a une maîtresse... il doit en avoir une... Cela est impossible autrement...

Seulement, elle ne songea pas un seul instant que cette maîtresse, si toutefois elle existait, pouvait être autre chose qu'une paysanne, quelque fille de bergerie ou quelque gardeuse d'oies.

M. de Niris n'allait jamais à Saint-Florentin, la seule ville du voisinage.

M^{me} Capelard s'était donc mise à espionner son gendre; mais, depuis un an que durait ce manège, elle n'avait rien appris.

Et cependant elle avait un fameux auxiliaire, un garçon rusé et fûté, qu'on appelait Bigorne.

Bigorne était valet de ferme au Vieux-Moulin. Quand le soir venait, quand il était revenu du labour, Bigorne allait poser ses collets dans la forêt et il y passait une partie de la nuit.

C'était bien l'homme qui pouvait suivre

M. de Niris dans ses promenades nocturnes et savoir où il allait.

Bigorne, gagné par M^{me} Capelard, avait bien souvent essayé de courir après M. de Niris.

Mais, soit que le jeune homme se défiât de lui, soit pour tout autre motif, il n'entrait jamais en forêt par la même route, mettait son cheval au galop et avait bientôt distancé Bigorne.

Et Bigorne, le lendemain, faisait un signe mystérieux à M^{me} Capelard.

Ce signe voulait dire :

— Rien encore.

Mais Bigorne ne se décourageait pas, comme on le verra.

Or, le soir de ce jour où on avait retrouvé le corps de Michel Touran, le garde-chef du colonel baron Rolland, cet événement avait fait grand bruit dans le pays en quelques heures, et on ne parlait pas d'autre chose dans les sept ou huit villages qui bordent la forêt au nord et au sud.

Les gendarmes étaient venus au Vieux-Moulin prendre des renseignements.

Mais le Vieux-Moulin était loin de la Renardière, et personne ne savait rien de particulier.

Les gendarmes étaient repartis comme ils étaient venus.

Calme et froid en apparence, M. de Niris avait été cependant ému de cette nouvelle.

Aussi, après le dîner, demanda-t-il son cheval.

M^{me} Capelard trouva un prétexte pour se rendre à la cuisine et faire un signe à Bigorne.

Bigorne, dix minutes après, était blotti dans une broussaille à l'entrée de la forêt.

M. de Niris passa tout près de lui.

Son cheval allait au pas.

Bigorne eut tout le temps de l'examiner.

M. de Niris était plus pâle et plus triste encore que de coutume.

A ce point que Bigorne fit cette réflexion :

— Qu'est-ce que ça peut bien lui faire qu'on ait tué un garde de la Renardière ?

Et, se glissant de broussaille en broussaille, Bigorne suivit le gentilhomme.

M. de Niris continua à aller au pas.

Deux ou trois fois, le terrain fut assez découvert pour que Bigorne fût obligé de se montrer.

Gaston ne le vit pas.

Et Bigorne se disait :

— Cette fois, je saurai bien où il va.

Mais Bigorne devait jouer de malheur ce soir-là comme les autres.

Il était à peu près nuit, et, quittant l'allée forestière, Gaston était entré dans un sentier.

Bigorne se jeta sous bois.

Tout à coup, du milieu de la broussaille, quelque chose bondit vers lui.

Ce quelque chose était un homme, ou plutôt un jeune garçon.

Et ce jeune garçon, c'était le Bouquin.

Il prit résolument Bigorne à la gorge et lui dit :

— Où vas-tu ?

Bigorne, stupéfait, voulut repousser l'enfant.

Celui-ci, se cramponnant à lui, dit tout bas :

— Si tu ne t'arrêtes pas, j'appelle M. Gaston, et tu verras...

Bigorne eut peur.

Il aurait eu, en effet, quelque difficulté à expliquer à M. de Niris sa présence en cet endroit de la forêt.

— Que me veux-tu donc ? dit-il.

— Tu hais M. Gaston ?

— Que t'importe ?

— Si cela ne me faisait rien, je ne serais pas ici.

— Hein?

— Et je vais te donner un bon conseil, ajouta le Bouquin.

Pendant ce temps, M. de Niris s'éloignait et il avait disparu à travers les arbres.

— Ah! tu veux me donner un conseil? ricana Bigorne.

— Il y va de ta peau, mon bonhomme, dit froidement le Bouquin.

Et Bigorne tressaillit et songea à Michel Touran, condamné et exécuté, la nuit dernière, par ordre d'une justice mystérieuse.

XXVII

En ce moment, l'homme tremblait devant l'enfant.

Le Bouquin était chétif et malingre.

Bigorne était un solide gaillard.

Pourtant Bigorne regarda le Bouquin avec une sorte d'épouvante.

— Et pourquoi donc, dit-il, n'aurais-je pas le droit de suivre mon maître?

— Ah ! c'est ton maître, M. Gaston ? fit le Bouquin avec un sourire moqueur.

— Pardine !

— Alors il sait que tu marches derrière lui....

— Mais... cela ne te fait rien... après tout. Le Bouquin haussa les épaules.

— Bigorne, mon bonhomme, dit-il, écoute-moi bien.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je ne dis pas que tu ne sois pas valet au Vieux-Moulin.

— Eh bien ?

— Mais si tu suis M. Gaston, ce n'est pas pour lui faire plaisir, bien sûr.

— Ça ne regarde personne.

— Personne, excepté moi, dit le Bouquin.

Et l'enfant parlait avec un accent d'autorité qui ne fit qu'augmenter la vague inquiétude qui s'était emparée de Bigorne.

Le Bouquin poursuivit :

— Faut que je te dise deux mots. Tu poses des collets...

— Est-ce que tu es gendarme ou garde, maintenant ?

— Non, mais je suis jaloux de ta chasse.

Bigorne se mit à rire.

— C'est comme ça, dit froidement le Bouquin. Tu braconnes, et cependant tu n'es pas de la société *des Amis*, n'est-ce pas ?

— Non.

— Alors tu n'as pas le droit de poser des collets.

Bigorne se remit à rire.

— Les propriétaires des environs, continua le Bouquin, les actionnaires de la forêt, croient que la chasse est à eux.

Ils se fourrent joliment le doigt dans l'œil. Le gibier est à nous... et si nous ne voulons pas que tu y touches, tu n'y toucheras pas.

— Mais... balbutia Bigorne, pour un malheureux collet par-ci par là... C'est pas mon métier, après tout.

— Si on ne voulait plus te laisser faire, tu serais bien gêné, va.

— Et qui donc m'en empêcherait ? fit Bigorne, repris d'un accès d'audace.

— Nous autres, donc ! Mais jusqu'à présent nous ne t'avons jamais rien dit. Seulement, comme tu fais un métier qui ne nous plaît pas...

— Quel métier ?

— Tu espionnes M. Gaston, qui est un homme juste et bon au pauvre monde, et pas

dur du tout, pour le compte de sa belle-mère, qui est une mauvaise femme, qui coupe un liard en quatre et laisserait les gens mourir de faim à sa porte.

Bigorne se mit à rire :

— Ah ! on croit cela ? fit-il.

— J'en suis sûr.

— Et...

— Et cela ne me convient pas.

— A toi ?

— A moi et aux amis.

Bigorne cessa de rire.

M. Gaston, dit-il, n'est cependant pas de votre société, j'imagine ?

— Non ! mais il nous a rendu un service.

— Ah !

— Et nous lui en sommes reconnaissants.

Ça te suffit, n'est-ce pas ?

Bigorne était devenu soucieux.

— Après ça, poursuivit le Bouquin, c'est pour toi, ce que je t'en dis. Si la première fois que tu suis M. Gaston en forêt, tu reçois un coup de fusil en passant dans une taille, tu ne t'en plaindras à personne, hein ?

Bigorne regarda le Bouquin.

— Ah ça ! fit-il, est-ce que tu te moques de moi ?

— Mais non.

— Et vrai de vrai, vous ne voulez pas...?

— Je t'ai prévenu, fais ce que tu voudras, dit le Bouquin, qui calculait que M. Gaston de Niris était maintenant trop loin pour que Bigorne pût le rejoindre.

Et il fit mine de s'en aller.

Mais Bigorne le retint.

— Voyons, mon camarade, dit-il, c'est y pour rire ou pour de bon que tu m'as dit ça?

— C'est pour de bon.

— Vraiment?

— Et comme tu n'es pas un mauvais garçon, j'ai voulu te prévenir.

— Tu crois donc que les amis...?

— Ah! dame! quand les amis ont dit quelque chose, c'est comme si le notaire y avait passé. La première fois que tu suivras M. Gaston, on te collera une prune dans le dos, comme à Michel Touran.

Bigorne frissonna.

— Et puis, reprit le Bouquin, tu n'as donc pas honte du métier que tu fais?

— Dame! fit naïvement Bigorne, *madame* est jalouse.

— Qu'est-ce que ça te fait?

— Et sa mère m'a dit comme ça que si elle pouvait savoir où M. Gaston va tous les soirs...

— Qu'est-ce qu'elle te donnera...

— Je ne sais pas.

— Tu auras une pièce de vingt sous, peut-être deux... c'est bien la peine...

— Ça, c'est vrai.

— Et puis, si tu veux que je te dise de quoi il retourne...

— Tu le sais ?

— Pardieu !

Bigorne regarda le Bouquin avec un sentiment de curiosité.

— M. Gaston a une maîtresse.

— Ah ! je m'en doutais.

— Une belle fille !...

— Et... tu la connais ?

— Oui, c'est la sœur d'un *des amis*. Comprends-tu maintenant ?

— Ah ! fit Bigorne, je comprends que *les amis* ne veuillent pas que je salue M. Gaston.

— Alors tu es averti ?

— Un peu.

— Eh bien, va-t'en ; et quand le soleil sera couché, fais comme lui, ne te hasarde plus en forêt.

Et sur ces derniers mots, le Bouquin fit un geste d'adieu à Bigorne et d'un bond se trouva dans le taillis.

Les amis, la balle dont le menaçait le Bouquin, tout cela grouillait dans l'esprit de Bigorne et lui donnait la chair de poule.

Il ne songea plus à suivre M. Gaston de Nirls et rebroussa chemin.

Le Bouquin, blotti dans une broussaille, le vit s'éloigner.

— T'as une fameuse peur, toi! murmura-t-il, et faudra que la grosse M^{me} Capelard cherche un autre espion.

Et puis, ajouta l'enfant, je t'ai joliment mis dedans, mon bonhomme!

Après cette réflexion, le Bouquin prit sa course en se disant :

— Allons voir maintenant ce que ce pauvre Jean fait sur son arbre.

Et le Bouquin, une demi-heure après, arrivait dans cette partie sauvage de la forêt que le braconnier avait choisie pour asile.

Puis, arrivé au pied du chêne, il leva la tête et siffla, mais personne ne lui répondit.

— Ohé! Jean! fit-il à mi-voix, est-ce que tu dors là-haut?

Jean ne répondit pas.

Jean le braconnier avait quitté sa retraite mystérieuse.

Où donc était-il ?

XXVIII

Jean avait passé toute la journée caché dans le branchage touffu du chêne.

Il avait avec lui son fusil, mais son chien ne l'avait pas rejoint.

Rien n'eût été cependant plus facile à l'intelligent animal, qui eût certainement retrouvé la piste de son maître.

Mais, ainsi que Jean l'avait dit au Bouquin, ce n'était pas dans les habitudes de Sardine-Blanche de courir après lui quand Jean ne l'appelait pas.

Durant tout le jour, donc, Jean était demeuré blotti dans le feuillage, à califourchon sur une branche.

Le Bouquin lui avait laissé du pain et une gourde pleine de vin.

Le pauvre diable avait fait de tristes réflexions pendant cette longue journée.

Huit jours auparavant, si on lui avait dit : Michel mourra et Jeannie redeviendra libre, il eût poussé un cri de joie.

Maintenant il considérait avec une sorte d'épouvante sa situation et celle de Jeannie.

Jeannie était veuve. Mais n'allait-elle pas pleurer son mari ?

Et, si la veille encore elle n'avait pu dissimuler un reste d'affection pour Jean, cette affection ne se serait-elle pas changée en haine, maintenant que Michel était mort ?

Le matin, quand le Bouquin était venu lui apprendre que Sardine-Blanche, son chien, s'était battu avec le chien de Michel, le braconnier n'avait pas attaché à cette circonstance une importance sérieuse.

Maintenant qu'il était seul, il se demandait si Jeannie ne serait pas la première à l'accuser du meurtre de son mari.

Or, la prison, l'échafaud même, importaient peu à Jean.

Il était de cette famille de pauvres diables pour qui la vie est une lutte sans trêve et qui n'ont pas assez de bonheur pour craindre jamais la mort, qui est souvent pour eux une délivrance.

Mais mourir avec le mépris et la haine

de Jeannie, cela était au-dessus de ses forces.

Et Jean, pris d'une sorte de fièvre, se dit :

— Il faut que je voie Jeanne, il faut qu'elle sache que ce n'est pas moi !

Et comme le soleil disparaissait à l'horizon et que les premières ombres du crépuscule descendaient sur la forêt, Jean, pris d'un accès d'audace, se laissa glisser au bas de son arbre.

Puis, son fusil sur l'épaule, il prit résolument le chemin de la maison du garde Michel Touran, ne se préoccupant même pas de savoir si on n'avait pas transporté là le cadavre du garde assassiné. Il ne se préoccupait pas davantage des gendarmes, qui, le Bouquini le lui avait dit, étaient à sa poursuite. D'ailleurs la forêt avait pour lui des chemins presque sûrs et dans lesquels les gendarmes ne pouvaient passer.

Il se glissa donc, de broussaille en broussaille, jusqu'à cette vente pleine d'herbe que l'infortuné Michel Touran avait traversée la nuit précédente.

Et comme il rampait dans l'herbe, il entendit un bruit de pas non loin de lui.

Il se leva de façon à laisser sa tête apparaître au-dessus des bourgeons et regarda :

Un homme suivait un sentier.

Cet homme, Jean le reconnut.

C'était le garde Simon.

— Un ami, celui-là ! pensa Jean.

Et il regarda plus attentivement afin de s'assurer que Simon était bien seul.

Simon était, en effet, l'ami des braconniers ; et les soupçons de Michel Touran sur lui n'avaient pas peu contribué peut-être à la perte de l'infortuné garde-chef.

L'attitude embarrassée de Simon pendant la recherche du cadavre prouvait surabondamment, du reste, qu'il en savait plus long que personne sur le drame sinistre de la nuit.

Le sentier que suivait Simon venait passer à quelques pas de l'endroit où Jean s'était arrêté et accroupi dans l'herbe.

Quand le garde fut tout près de lui, le braconnier leva la tête de nouveau :

— Hé ! Simon ! fit-il.

Le garde l'aperçut.

— Malheureux ! dit-il, qu'est-ce que tu viens dont faire ici ?

— La forêt est à tout le monde, répondit Jean.

Simon haussa les épaules.

— Tu sais pourtant bien, de quoi il retourne...

— Non, dit Jean.

Et le braconnier prit un air naïf.

— Michel y a passé cette nuit.

— Ça, je le sais.

— Tu pourras épouser Jeannie...

Jean eut un battement de cœur.

— A moins qu'on ne te coupe le cou, ajouta le garde Simon.

— Tu sais bien que je n'y suis pour rien, dit Jean.

— Certainement, je le sais.

— Alors pourquoi veux-tu qu'on me coupe le cou?...

— Parce que tout le monde dit que c'est toi.

— Ah !

— Les gendarmes te cherchent, les gardes aussi. Si tu m'en crois, tu fileras...

— Je prouverai bien que je suis innocent.

— Tu ne prouveras rien du tout.

— Mais toi... ?

— Moi, tu sais bien que je ne puis rien dire. File donc, mon bonhomme, et ne flâne pas en route.

— Oh ! dit Jean, je n'en irai pas comme ça.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je veux voir Jeannie auparavant.

— Tu veux voir Jeannie ?

— Oui.

— Autant aller tout de suite à la gendarmerie faire ta soumission.

-- Que veux-tu dire?

— Tu crois donc que Jeannie est dans sa maison?

— Dame!

Simon haussa les épaules.

— Sais-tu où elle est?

— Non.

— Elle est à la Renardière, chez le baron. La pauvre femme, ils l'ont quasiment adoptée, et elle vivra au château désormais.

Jean serra les poings.

— C'est égal, dit-il, je la verrai.

— Tu es fou.

— Adieu, Simon.

— Adieu, dit le garde, qui se souciait peu d'être surpris par un de ses collègues causant avec Jean le braconnier.

Celui-ci traversa la vente et gagna cette partie broussailleuse au milieu de laquelle courait le faux chemin que Laurence avait suivi le matin à cheval.

Et comme il continuait à se glisser de broussaille en broussaille, un nouveau bruit parvint à son oreille.

C'était le trot d'un cheval.

Jean eut peur.

Il crut que c'étaient les gendarmes, et, lesté comme un écureuil, il enlaça le tronc d'un arbre et se mit à grimper.

Quand il fut à califourchon sur une branche, il put alors jeter un regard rapide autour de lui, et ce regard put s'étendre au loin.

Il aperçut le cheval, il aperçut le cavalier.

Ce n'était pas un gendarme qui trottait dans le faux chemin.

C'était M. Gaston de Niris, le châtelain du Vieux-Moulin.

Et Jean intrigué se posa cette question :

— Il est à plus de deux lieues de chez lui, et voici qu'il est nuit tout à l'heure. Qu'est-ce qu'il peut bien venir faire ici ?

XXIX

Mais l'étonnement de Jean Testu le braconnier fut bien plus grand lorsqu'il vit M. Gaston de Niris arrêter tout à coup son cheval auprès d'un arbre, puis monter tout de-

bout sur sa selle, à la façon des écuyers du Cirque, et étendre la main vers le couronnement de l'arbre.

Jean n'était pas si loin qu'il ne pût voir assez distinctement les gestes et même le jeu de physionomie du cavalier.

Il vit donc M. de Niris enfoncer son bras jusqu'au coude dans le creux de l'arbre, puis le retirer.

Sa main était vide.

Mais sa physionomie exprimait une satisfaction non équivoque.

— Si je comprends ce qu'il fait là, se dit Jean Testu, je veux être pendu.

M. de Niris retomba sur sa selle et mit dès lors son cheval au galop.

Il passa à dix pas de Jean, et débroussa chemin pour prendre la direction du Vieux-Moulin, vers lequel une allée forestière située à quelque distance menait en droite ligne.

Le paysan est curieux.

Il néglige volontiers ses propres affaires pour s'occuper des affaires des autres.

Jean avait, en vérité, une tout autre besogne que chercher l'explication de la conduite de M. de Niris.

Il était sous le coup d'une accusation capi-

tale, et il savait fort bien que si les gendarmes mettaient la main sur lui, il commencerait par aller en prison et que plusieurs mois s'écouleraient avant qu'il ne prouvât son innocence, si toutefois il la prouvait.

Enfin il voulait revoir Jeannie, et pour la revoir il avait besoin de sa liberté.

Cela n'empêcha pas Jean d'attendre que M. de Niris se fût éloigné.

Puis il dégringola de cet arbre qui lui avait servi d'observatoire, et il se dirigea vers celui qui avait été l'objet d'une mystérieuse perquisition de la part de M. de Niris.

Grimper jusqu'au couronnement fut pour lui l'affaire de quelques minutes.

Alors il vit un trou dans le creux de l'arbre, un trou d'un pied de profondeur.

Mais ce trou était vide, et, loin de voir sa curiosité satisfaite, Jean se posa cette nouvelle question :

—Pourquoi donc a-t-il paru si content de ne rien trouver?

Les gens qui vivent en forêt sont plus intelligents que les paysans ordinaires.

Jean ne se creusa pas longtemps la cervelle.

Après quelques minutes de réflexion, il se dit :

— M. Gaston passe pour avoir une maîtresse. Cette maîtresse lui écrit, et cet arbre est leur boîte aux lettres.

Je n'aurai pas bien vu. Il y avait une lettre dans le creux de cet arbre et il l'aura glissée dans sa manche.

Cependant cette explication qu'il se donnait à lui-même ne satisfaisait pas complètement la curiosité de Jean.

— Je voudrais bien savoir, se dit-il encore, quelle est la personne qui apporte ses lettres ici.

Et il redescendit de l'arbre et se mit, par habitude, à regarder le sol du faux chemin.

Le sol était piétiné par des sabots de cheval.

Cela était tout simple à première vue, puisque M. Gaston de Niris était venu là tout à l'heure.

Mais en y regardant de plus près, ce n'était pas un cheval, mais deux chevaux qui étaient passés par là.

Il y avait mieux, les deux chevaux avaient stationné au pied de l'arbre; cela se voyait par l'empreinte plus profonde, plus nettement accusée des sabots.

M. Gaston de Niris n'était donc pas le premier cavalier qui avait passé par là.

Cette découverte acheva de passionner Jean.

Il ne songea plus à lui, et il demeura fort tranquillement au milieu des deux chemins, comme s'il n'y avait pas eu de gendarmes en ce monde.

Le cheval de M. de Niris était venu jusqu'à l'arbre, puis il avait rebroussé chemin.

L'autre, au contraire, était venu d'une direction opposée, et il avait continué ensuite à suivre le faux chemin.

Jean se dit alors :

— Il faut que je sache d'où arrivait ce cheval.

Et il se mit à suivre les traces du sabot au rebours.

Le cheval allait tantôt au pas, quelquefois au trot, le plus souvent à ce petit galop rassemble qu'on appelle le galop de chasse.

Au bout d'un quart d'heure, Jean, qui continuait sa recherche, se trouva au bord d'une clairière.

Et tout à coup, de l'autre côté, il vit apparaître un homme.

Cet homme ne le vit pas, lui.

Il marchait courbé, examinant quelque chose à terre.

— Hé! pensa Jean, nous avons joliment l'air de suivre le même gibier.

Et Jean marcha à sa rencontre.

L'homme leva la tête.

— Comment! dit-il, c'est encore toi?

— C'est moi, dit Jean.

Il avait reconnu le garde Simon.

— Qu'est-ce que tu cherches? demanda le garde.

— Et toi?

— Moi, je cherche un pas de loup.

— Farceur, va!

— Hein? fit le garde en rougissant.

— Il est donc ferré, ton loup? demanda Jean en clignant de l'œil.

— Après ça, dit Simon, je cherche ce qui me plaît.

— Comme tu voudras, mais tu as tort de me parler comme ça.

— Pourquoi donc?

— Dame! je ne sais pas.

Simon regarda Jean et il parut hésiter.

— Après ça, dit-il, tu es des nôtres, toi.

— Un peu.

— Et on peut jaser un brin...

— Jase, dit Jean.

— Vois-tu, dit Simon, le monde est toujours aux plus malins.

— Comment cela ?

— Quand on sait se garder à carreau, on ne perd jamais.

— Je ne comprends pas, dit Jean.

— Ecoute bien, alors. Je suis garde.

— Et tu ne fais guère ton métier.

— C'est vrai ! et il peut bien se faire que le baron me fiche un jour à la porte.

— Eh bien ?

— Eh bien, en ce moment, je me garde à carreau tout simplement.

— En suivant les traces de ce cheval ?

— Oui.

— Je veux être pendu si je devine.

— Sais-tu quel était ce cheval ?

— Non.

— C'est le double poney de mademoiselle. Jean tressaillit.

— La fille de ton patron ?

— Tout juste.

— Et tu veux savoir où elle est allée ?

— Oui.

— Dans quel but ?

Un sourire passa sur les lèvres de Simon.

— Après ça, dit-il, ce n'est pas toi qui me trahiras, et je veux te dire mon idée...

• — Voyons ! fit Simon.

Et tous deux s'assirent dans l'herbe, l'un près de l'autre.

XXX

Jean avait tressailli au nom de Laurence, mais son visage n'avait pas laissé deviner son émotion.

— Vois-tu, mon camarade, les riches, ça mène durement le pauvre monde ; mais, quelquefois, le pauvre monde peut avoir sa revanche.

— Explique-toi, dit Jean.

— La demoiselle sort tous les jours à cheval.

— Puisqu'elle aime ça...

Et Jean eut un air naïf.

Simon haussa les épaules.

— Elle prend toujours le même chemin.

— Ah !

— Et elle passe toujours par ici.

— C'est que l'endroit lui plait.

- Ce n'est pas mon idée.
- Alors, pourquoi y viendrait-elle?
- Veux-tu que je te parle franc?
- Vas-y.
- Je crois qu'elle a un amoureux.

Jean tressaillit une seconde fois, mais il se mit à rire si franchement que Simon le crut de bonne foi.

— Quand on est jolie comme elle, et riche, et maîtresse de son cœur, on peut se donner à qui on veut, fit-il.

— Soit!

— Et, en place de se cacher, on se marie, et tout le monde trouve ça bien.

— Oui... mais...

— Mais quoi?

— J'en sais plus long que tu ne crois...

— Ah! vraiment?

— Connais-tu le marquis de Saint-Maurice?

— Ce Parisien qui a acheté le château des Ormes?

— Justement. Eh bien, il a demandé la demoiselle en mariage.

— Et elle l'a refusé?

— Tout net.

— C'est qu'il ne lui plaisait pas, dit Jean.

— Elle a pareillement refusé M. Aubert, le

filz de M. Aubert d'Orléans, qui est si riche qu'il ne peut pas manger son revenu.

— C'est qu'elle ne veut pas non plus de M. Aubert.

— Eh bien, moi, reprit Simon, j'ai idée que l'homme qu'elle aime ne peut pas l'épouser.

— Oui da ! pourquoi donc ça ?

— Parce qu'il pourrait bien être marié.

Jean haussa les épaules.

— C'est des bêtises, ça ! dit-il.

— Ecoute donc, reprit Simon ; sais-tu sur qui j'ai idée, moi ?

— Non.

— Sur le bourgeois du Vieux-Moulin.

— M. Gaston ?

— Justement.

— Et comment as-tu idée sur lui ?

— Je vais te dire. Ce matin, M^{lle} Laurence est venue par ici.

— Bon !

— Voilà les traces de son cheval.

— Qu'est-ce que ça prouve ?

— Nous allons, bien sûr, de l'autre côté de la vente, les retrouver dans le faux chemin.

— Pour ça, moi, dit Jean, je l'ai vu.

— Ah !

— Et même je le suivais...

— Est-ce que tu avais la même idée que moi ?

— Non.

— Alors, pourquoi le suivais-tu ?

— Je pensais que ça pouvait bien être un gendarme qui avait passé par là.

— Bon ! dit Simon, alors je continue mon raisonnement.

— Voyons !

— Le faux chemin tombe dans l'allée de la *Vive-Plaine*.

— Oui.

— Et cette allée mène tout droit au Vieux-Moulin.

— Eh bien ! fit Jean, qu'est-ce que ça prouve ?

— Mais dame !..

— Je vais te prouver, moi, dit Jean, que tu te mets le doigt dans l'œil, mon bonhomme.

— Comment cela ?

— Tu dis que la demoiselle de la Renardière a passé par ici ce matin ?

— Oui.

— Et tu penses qu'elle est allée vers le Vieux-Moulin ?

— Oh ! pas jusque-là ! Mais M. Gaston de Niris serait venu à sa rencontre, que ça ne m'étonnerait pas.

— A quelle heure, à ton idée, la demoiselle a-t-elle passé là ?

— Un peu après qu'on a eu trouvé le cadavre de Michel : vers neuf heures du matin.

— Eh bien , reprit Jean, à cette heure-là, M. de Niris était chez lui et il n'en a pas bougé.

— Comment le sais-tu ?

— Je suis resté tout le jour couché dans le gerbier qui est à deux pas de la ferme.

— Et tu l'as vu ?

— Il n'avait pas quitté la maison au coucher du soleil.

— Voilà qui est bizarre, murmura Simon, qui était tenace dans son idée.

— Il y a mieux, reprit Jean, le train du cheval, au bout du faux chemin, prend la direction de la Renardière.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr. Viens voir si tu veux.

Tandis qu'ils causaient ainsi, la nuit était tout à fait venue.

Jean pensait :

— Tu as beau avoir de bons yeux, tu ne verras pas maintenant le train des deux chevaux. Enfonce, mon bonhomme !

Simon fit sans doute une réflexion analogue.

— Il est trop tard ! dit-il. D'ailleurs tu n'as pas d'intérêt à me tromper.

— Je n'aime pas assez les gens de la Renardière pour cela, répondit Jean.

— Et où vas-tu maintenant ? dit encore Simon.

— Je voudrais revoir Jeannie...

— C'est impossible. Elle est à la Renardière. Jean soupira.

— Allons ! dit-il, je filerai sans la voir.

Puis, après un moment de réflexion :

— Et tu crois que les gendarmes sont après moi ?

— J'en suis sûr.

— Oui, mais j'ai de bonnes jambes... Au revoir, Simon !

— Au revoir ! dit le garde.

Le braconnier prit sa course à travers la vente et gagna le taillis.

— Cet imbécile ! murmura Simon, il m'a pourtant empêché de suivre le train du cheval de la demoiselle.

Je ne puis cependant pas lui dire que j'ai cent louis au bout de mes recherches, si mon idée est juste.

M. de Saint-Maurice donnerait son château des Ormes pour prouver que la demoiselle a un amant.

.....
— Plus souvent, murmurait Jean de son côté, que j'aiderais cette canaille à faire du mal à sa maîtresse !

Je sais ce que je sais, moi, mais ça ne regarde personne!...

Jean se prit à frissonner en songeant au danger que courait M^{lle} Laurence Rolland, qui lui avait envoyé le matin une bourse pleine d'or pour qu'il pût se sauver et gagner Paris.

Mais, tout à coup, un nom vint à ses lèvres.

— Heureusement, dit-il, le Bouquin est là, et il a de la malice, le petit, à en remontrer au procureur impérial.

Et Jean reprit, à travers bois, le chemin du carrefour, où un arbre lui servait maintenant de domicile.

XXXI

Simon avait dit la vérité à Jean en lui annonçant que la femme du garde Michel Touran avait été recueillie à la Renardière.

Tout au contraire, on avait transporté le cadavre dans la maisonnette que Michel habitait de son vivant.

C'était là que la justice, prévenue en toute hâte, était descendue dans la journée pour faire une enquête.

Du moment où il ne s'agit pas de politique, la justice se montre incrédule à l'endroit des associations.

Quand Jacques Cornu affirma au juge de paix de Saint-Florentin, lequel conduisait l'enquête, que les braconniers étaient enrégimentés et qu'ils étaient affiliés à une bande nombreuse qui avait pris la dénomination de la *Suzanne*, le juge de paix haussa les épaules.

Le juge de paix était, du reste, un véritable type.

Gourmé, sentencieux, cravaté jusqu'aux

joues, il émaillait la [conversation d'aphorismes de droit en latin.

Après avoir haussé les épaules, M. Robinot, c'était son nom, regarda le brigadier de gendarmerie et lui dit :

— Où est la femme ?

— Quelle femme ? demanda le bon gendarme.

— Dans tout crime il y a une femme, répliqua sentencieusement le juge de paix.

Le brigadier eut un geste de naïve ignorance.

— Cet homme était-il marié ? reprit le magistrat.

— Oui, répondit Jacques, et sa femme est dans un bel état de désolation !

— Bon ! dit M. Robinot, toutes les femmes pleurent. Cela ne prouve rien.

Et il interrogea directement Jacques Cornu.

— Vous dites donc qu'il était marié ?

— Oui, monsieur.

— Avec qui ?

— Avec une fille de Saint-Florentin.

— Tiens ! au fait, dit le juge de paix, il me semble que j'ai entendu parler de cela.

— Elle s'appelle Jeannie.

— La fille du contrôleur ?

— Justement, monsieur.

Une vive satisfaction se peignit sur le visage du juge de paix :

— Je savais bien qu'il y avait une femme.

Et comme on le regardait :

— Jeannie n'a-t-elle pas épousé son mari un peu contre son gré ?

— Ça c'est vrai, monsieur, dit le garde.

— Alors elle ne l'aimait pas ?

— Dans les premiers temps, c'est possible. Mais elle l'aimait bien maintenant.

— C'est ce que nous approfondirons par la suite. Où est-elle, cette femme ?

— On l'a conduite à la Renardière.

— Bon ! mais n'a-t-elle pas eu un amoureux avant son mariage ?

— C'est-à-dire, répondit Jacques Cornu, qu'elle a dû se marier avec un autre homme.

— Comment s'appelait-il ?

— Jean Testu.

Comme on le voit, Jacques Cornu répondait sans enthousiasme aux questions du juge de paix, et cela pour deux raisons.

La première, c'est qu'il croyait fermement à l'association de la *Suzanne*, dite encore des *amis*.

La seconde, c'est qu'il voyait bien que l'enquête tendait à démontrer la culpabilité de

Jean Testu et qu'il croyait non moins fermement à l'innocence de celui-ci.

— Hé ! hé ! Jean Testu ? fit le juge de paix ; il me semble que je connais ça..... Parbleu ! oui... un mauvais sujet... un homme connu pour ses habitudes de braconnage et de mauvaise vie...

— Ce n'est pas un méchant garçon, hasarda Jacques Cornu.

— Donc, dit le juge de paix, il a aimé Jeannie, la femme de ce malheureux Michel ?

— Ça, c'est vrai.

— Et il est braconnier ?

— Ça ne prouve rien.

— Cela prouve au contraire qu'il avait intérêt à se débarrasser d'un rival et d'un homme qui le gênait dans son triste métier.

Jacques Cornu répondit par un geste de dénégation.

Le juge de paix poursuivit :

— On m'a parlé d'un chien.

— Oui ! dit le brigadier de gendarmerie.

— Qu'est-ce que ce chien ?

— C'est celui de Jean Testu.

— Et il s'est battu avec le chien du garde assassiné ?

— Oui !

— Preuve accablante, dit le juge de paix.

— Ça ne prouve pas grand'chose, monsieur le juge, dit le garde.

— Ah ! vous croyez cela ?

— Chien de garde et chien de braconnier, c'est toujours mal ensemble.

— Nous verrons bien...

Et le juge de paix décerna un mandat d'arrestation contre le nommé Jean Testu, ex-tonnelier, actuellement sans profession avérée.

Puis il rédigea son procès-verbal et ajouta :

— Maintenant, allons à la Renardière.

— Mais, monsieur, dit Jacques Cornu, on ne sait rien de plus à la Renardière que ce que l'on vous a dit ici.

— Soit, mais la veuve Touran s'y trouve ?

— Jeannie ? oui, monsieur.

— Eh bien, il faut que je l'interroge.

Jacques Cornu eut un léger frisson.

— Vous n'allez pas l'arrêter, au moins ? fit-il.

— Je n'en sais rien, dit le magistrat.

.
Une heure après, en effet, en présence du colonel baron Rolland, le juge de paix interrogeait Jeannie.

La pauvre femme éclatait en sanglots.

Elle ne savait qu'une chose, c'est que son mari était mort.

Le juge lui fit mille questions insidieuses, lui tendit mille pièges.

Elle le dérouta par sa candeur et sa franchise désolée.

Cependant, comme le juge accusait Jean Testu, elle protesta vivement de son innocence.

Le colonel n'avait soufflé mot durant cet interrogatoire.

— Monsieur, dit-il enfin, cette femme est de bonne foi. Je puis répondre d'elle.

Le juge de paix semblait hésiter.

Enfin, après un moment de silence :

— Par considération pour vous, monsieur le baron, dit-il enfin, je veux bien ne pas la mettre en état d'arrestation, bien que l'énergie avec laquelle elle défend son ancien amant soit pour moi d'un fâcheux augure; mais c'est à une condition.

— Laquelle? demanda le baron.

— C'est qu'elle restera ici.

— Elle y restera.

— Et que vous me répondrez d'elle.

— Je vous en réponds, monsieur.

— Il peut se faire, ajouta le juge de paix,

que la justice ait besoin de confronter cette femme avec le meurtrier. Jeannie poussa un cri déchirant.

— Oh! dit-elle, je ne m'en irai pas! je vous le promets.

Et elle se laissa tomber dans les bras de M^{lle} Laurence Rolland, qui essayait de la consoler.

XXXII

Suivons maintenant Bigorne, le valet du Vieux-Moulin, à qui le Bouquin était parvenu à inculquer une peur salutaire.

Bigorne s'en allait la tête basse et s'adressait un raisonnement plein de justesse.

— Il n'y a pas à dire, murmurait-il, le Bouquin a raison : j'ai tout à perdre à ce métier, et pas grand'chose à y gagner.

La mère Capelard n'a jamais attaché ses chiens avec des saucisses, et quand pour prix de mes révélations, si je lui en fais jamais, elle m'aura donné une ou deux pièces de cent sous, elle se croira généreuse comme une reine.

Ces bourgeois-là, ça n'est pas plus *curieux* de nourrir les gens que les bêtes; ils trouvent toujours que le monde mange trop de pain et les chevaux trop d'avoine.

Sur cette maxime aussi juste que sage, Bigorne avait donc repris le chemin du Vieux-Moulin.

Mais il y avait une bonne trotte.

Bigorne se dit :

— Je ne peux pourtant pas avouer à la mère Capelard que je renonce au métier; faut que j'aie l'air d'y mettre de la bonne volonté; sans ça elle ne manquerait pas de me flanquer à la porte. Donc, ne nous pressons pas.

Bigorne s'assit au bord d'un fossé, tira sa pipe de sa poche et se mit à la fumer.

Puis, tout en fumant, il se dit encore :

— Le Bouquin m'a dit que je recevrais un coup de fusil si j'é m'obstinais à suivre M. Gaston; mais il ne m'a pas dit que le braconnage m'était interdit.

Les *amis* ne sont pas si méchants qu'ils en ont l'air. Ils ne vous chagrinent pas pour un lièvre qu'on prend au collet par ci par là.

Et Bigorne sentit se réveiller tous ses instincts de braconnier.

— Il va faire une belle nuit un peu froide, pensa-t-il.

Les lièvres auront des jambes ; ils ne flâneront pas en route.

Bigorne avait toujours dans sa poche un peloton de fil de laiton et un paquet de ficelle.

Il se trouvait non loin des terres, au bord d'une vente toute jeune et dans laquelle le lièvre était abondant.

Il se mit à fabriquer tranquillement une demi-douzaine de collets et alla les placer aux *passées* qu'il connaissait.

La nuit le surprit dans cette opération.

Alors Bigorne fit un nouveau raisonnement :

— La lune est nouvelle, le lièvre sortira de bonne heure.

Je vais aller dormir un brin dans l'herbe, en place de rentrer pour revenir demain au petit jour.

Ce qui fit que, deux heures après, Bigorne visitait ses collets.

Sur six, trois avaient fonctionné.

Deux lièvres et un lapin se trouvaient pris.

Bigorne releva ses victimes qui respiraient encore, et il allait s'en aller quand les feuilles craquèrent sur le sol tout près de lui.

Et comme il se couchait sur la dure pour

mieux écouter d'où venait le bruit, une main vigoureuse s'abattit sur son épaule.

— Ah! ah! dit une grosse voix, je t'y prends!

— Pincé! murmura Bigorne.

— Et bien pincé, reprit la voix, qui était celle du garde Simon.

Mais Bigorne était un garçon d'une certaine audace.

— Ah! c'est toi, Simon? dit-il.

— Certainement, c'est moi.

— Et comme ça, tu vas me faire un procès?

— Tu ne voudrais pas que je te manquasse, peut-être.

— Pour deux méchants lièvres!...

— Tu n'aurais pris qu'un écureuil que je te ferais ton affaire.

— Ah! dit froidement Bigorne, tu fais le fin avec moi parce que je ne suis qu'un pauvre valet de charrue; mais si j'étais de la *bande*...

— Quelle bande?

— Farceur, va! Et les *amis*?

— C'est les gens d'Ingranne qui font courir ce bruit, dit froidement Simon.

— Ah!

— Mais les *amis* n'ont jamais existé!

— Qui donc a tué Michel?

Simon tressaillit.

Et puis il eut peur que Bigorne en sût long, et il se radoucît peu à peu :

— Tu y crois donc, toi, aux *amis* ?

— Pardine !

— Après ça, tu en es peut-être.

— Ça se peut bien, dit Bigorne, qui saisit avec empressement ce moyen de salut.

— Farceur ! dit Simon.

Et il prit le gibier encore pantelant et le mit dans sa carnassière.

— Avoir un procès et pas de lièvres, elle est tout de même *sévère* celle-là ! murmura Bigorne.

— Pourquoi diable aussi viens-tu dans mon cantonnement ? dit Simon.

— Ah ! c'est ton cantonnement, ici ?

— Sans doute. Est-ce que tu es toujours au Vieux-Moulin ?

— Toujours.

— Et tu viens colleter jusqu'ici ?

— J'avais affaire de ce côté.

Simon regarda Bigorne dans le blanc des yeux.

— Si tu veux être franc, dit-il, nous nous arrangerons peut-être.

— Ah ! fit Bigorne.

— Tu es à trois kilomètres du Vieux-Moulin.

— C'est bien possible.

— Et il y a plus de lièvres par là-bas que par ici.

— C'est vrai tout de même...

— Dis-moi pourquoi tu es par ici ce soir, et je te pardonne...

— Vrai ?

— Foi de Simon, et je te rends tes lièvres. Bigorne tressaillit de joie.

— Je chassais un autre gibier, c'est pour ça que je suis venu.

— Un autre gibier ?

— Oui, un gibier sans plume ni poil.

— Ouais ! fit Simon. Et pour le compte de qui chassais-tu ?

— C'est mon affaire.

— C'est la mienne aussi, dit Simon.

— Oh ! non ; cela ne te regarde pas.

— Tu te trompes, et si tu ne me dis pas la chose, tu auras ton procès.

— Diable !

Et Bigorne pensait :

— Les amis sont capables de se fâcher. Mais, bah ! puisque je ne sais rien...

Et après un moment d'hésitation, il ajouta :

— Je chassais pour le compte de ma maîtresse.

— La mère Capelard ?

— Oul.

— Et la bête que tu chassais... ?

— Son gendre, M. Gaston.

Simon eut un battement de cœur.

— Oh ! oh ! fit-il, faut s'expliquer clairement, Bigorne, mon ami... ou tu as un procès et pas de lièvres !...

XXXIII

Bigorne hésitait cependant encore.

Mais l'appât des deux lièvres et la menace du procès-verbal avaient bien leur éloquence.

Et puis, Bigorne n'était pas paysan pour rien.

Or, le paysan, on le sait, a dans l'esprit une foule de faux-fuyants et de raisonnements jésuitiques.

Il sait mentir sans dire un mot, trahir sans faire un signe. Il ne dit jamais ni oui ni non, engage autrui et ne s'engage jamais.

En quelques secondes, Bigorne se fut fait le raisonnement que voici :

— Que m'a défendu le Bouquin, au nom des amis ? une seule chose, suivre M. Gaston.

Mais il ne m'a pas défendu de dire que je le suivais.

Je ne vois donc pas pourquoi je m'en cacherais vis-à-vis de Simon.

Enfin, une supposition que Simon soit aussi curieux pour son propre compte que je l'étais, moi, pour le compte de la mère Capelard, et qu'il se mette à suivre M. Gaston un jour ou l'autre, eh bien, c'est lui qui attrapera le coup de fusil.

Moi, je ne risque rien.

Tout cela ne manquait pas d'une certaine logique et innocenta Bigorne à ses propres yeux.

— Eh bien ! fit Simon, parleras-tu ?

— Si ça te fait plaisir, dame !

— Voyons ! reprit le garde.

— Eh bien, la mère Capelard n'aime pas beaucoup son gendre.

— Je m'en doute, fit Simon. Si c'était autrement, ce serait donc une belle-mère faite dans un autre moule que les autres...

— Ça, c'est vrai, dit Bigorne. Elle avait toujours eu l'idée de donner sa fille à un noble, vu qu'elle a de l'argent ; mais à présent qu'elle

le tient et qu'il ne peut plus s'en dédire, elle voudrait le voir dormir et manger, pour être plus sûre qu'il ne peut pas s'en aller.

— Va toujours, dit Simon, qui ne paraissait plus très-pressé d'arriver à une conclusion.

Bigorne poursuit :

— Il n'a pas grand agrément au Vieux-Moulin, M. Gaston. La mère Capelard gronde toujours, que la maison en tremble, et sa fille est une bonne pâte de femme qui veut bien tout ce que l'on veut et qui est régalante comme un soir de pluie.

— Ah ! tu crois ? dit le garde.

— Il monte à cheval quand vient la brune et il se promène en forêt.

— Le moyen d'attraper la fièvre, dit Simon.

— Ça déplaît à la mère Capelard.

— Bah ! fit Simon, ça devrait lui plaire, au contraire..... puisqu'elle n'aime pas son gendre.

— Oui ; mais, dit Bigorne en clignant de l'œil, elle ne pense pas à la fièvre.

— A quoi donc ?

— Elle s'imagine que M. Gaston s'en va comme ça courir la forêt pour un gibier...

— Sans poil et sans plumes ?

— Justement.

— Ah! ah! dit Simon, et elle t'a chargé de le suivre?

— Dame!

— Et sais-tu où il va?

— Ma foi! non.

— Vraiment? demanda le garde avec une pointe d'incrédulité.

— Je ne tiens même plus à le savoir depuis que j'ai réfléchi.

— A quoi donc?

— A ce que la mère Capelard n'est qu'une *dévorante* et que c'était pas la peine de faire du chagrin à M. Gaston pour une pièce de cent sous que je ne suis pas bien sûr d'avoir. C'est même pour ça que je me suis mis à colleter.

— Ah!

— En me disant qu'une couple de lièvres vaudrait bien toujours cent sous chez le poulailler.

— Mais enfin, dit Simon, si tu ne sais pas au juste où il va, au moins as-tu idée sur quelqu'un?

— Sur la femme?

— Oui.

— Ma foi! non, répliqua naïvement Bi-

gorné ; c'est quelque fille d'Ingranne ou peut-être bien de Sully-la-Chapelle. Voilà tout ce que je sais.

— Alors, dit encore Simon, M. Gaston est sorti ce soir ?

— Oui.

— Et tu l'as suivi jusqu'ici ?

— Bien plus loin.

— Ah !

— Jusqu'à la route de la Chennevière.

— Et puis ?

-- Et puis je me suis mis à songer à la *laderie* de la mère Capelard et je suis, revenu sur mes pas.

Simon parut se contenter de ces explications ; il rendit les deux lièvres à Bigorne et lui dit :

— File vite, et que je ne te reprenne pas.

— Après ça, pensait Bigorne en se sauvant à toutes jambes, je n'ai rien dit de trop : qu'est-ce que les *amis* pourraient avoir à me reprocher ?

Simon, de son côté, se disait en tournant le dos au carrefour dans lequel il avait pris Bigorne :

— J'ai une fière veine d'être venu jusqu'ici.

Et il reprit le chemin de sa maison.

Il était plus de onze heures quand il arriva.

Le garde n'avait ni femme ni enfants et faisait lui-même sa *pot-bouille*, comme on dit.

Il mangea un morceau, but un coup et se jeta tout habillé sur son lit.

Mais il ne dormit pas longtemps.

A cinq heures du matin, Simon ouvrait sa fenêtre et constatait qu'il avait gelé.

— A présent, murmura-t-il avec joie, je suis sûr de mon affaire.

Et il quitta sa maison et se remit en campagne.

A cinq heures du matin, en novembre, il est nuit complète.

A peine les étoiles commencent-elles à pâlir et aperçoit-on une lueur blanchâtre entre ciel et terre.

Mais Simon avait un bout de chemin à faire pour joindre la route de la Chenetière.

Et puis il voulait, autant que possible, y arriver avant que personne, hommes ou bestiaux, y passât.

Simon voulait retrouver le pied du cheval de M. Gaston de Nirls, et il avait constaté avec joie qu'il avait gelé dur entre minuit et quatre heures du matin.

Et tout en cheminant, il murmurait :

— Je saurai bien où il est allé, moi... et je commence à croire que les quinze cents francs de M. de Saint-Maurice prendront le chemin de ma maison... au premier matin...

XXXIV

Revenons maintenant à Jean Testu le braconnier, et suivons-le au moment où il quittait le garde Simon et faisait mentalement le serment de ne pas aider ce misérable dans ses coupables projets.

Jean, nous l'avons dit, avait repris le chemin de sa maison, et en chemin il s'était souvenu du Bouquin qui lui avait dit :

— Je reviendrai cette nuit, et je t'apporterai des provisions.

Le Bouquin était revenu, on le sait, mais avant la nuit, sans provisions, et il n'avait pas trouvé Jean. Vainement il avait sifflé : Jean avait quitté son arbre.

La patience est la vertu dominante du paysan, surtout du paysan forestier et adonné au braconnage.

Il passa la nuit couché dans un fossé, l'oreille contre terre, attendant le gibier.

Au temps des avoines, il reste quelquefois cinq ou six heures de suite à califourchon sur une branche d'arbre, et cela pendant plusieurs nuits, guettant les sangliers, qui souvent ne viennent pas.

Le Bouquin se dit :

— Jean est parti. Où est-il allé? ça se devine. Il sera allé rôder autour de la maison de Jeanne; mais, comme la bête fauve, il reviendra tôt ou tard à son lancer. Attendons-le.

Et au lieu de s'en aller, le Bouquin grimpa dans l'arbre.

Puis il attendit patiemment.

Ce qui fit que Jean, revenant une heure plus tard, fut salué par un cri d'oiseau de nuit que le petit braconnier imitait à merveille.

Il s'approcha de l'arbre et répondit par un cri semblable.

Alors le feuillage du chêne s'agita, et le Bouquin lui dit :

— Monte vite!

Jean enlaça le tronc de ses bras et se mit à grimper.

— Mon pauvre vieux, dit l'enfant quand le

braconnier l'eut rejoint sur sa branche, tu n'as donc pas pu te tenir?

— C'est vrai, répondit Jean, je voulais voir Jeannie.

— L'as-tu vue, au moins?

— Non, elle n'est pas chez elle.

— Elle est chez Simon?

— Elle n'y est plus. Elle est à la Renardière.

— Qui te l'a dit?

— Simon.

— Tu as été chez lui?

— Non, je l'ai rencontré en forêt.

— Ah!

— Et j'ai bien des choses à te dire.

— Parle, mon vieux, fit le Bouquin, qui eut comme un pressentiment.

Jean reprit :

— Le baron ne vaut pas cher, mais sa demoiselle est bonne au pauvre monde, et je me ferais couper en morceaux pour elle.

— Moi aussi, dit le Bouquin; mais pourquoi dis-tu cela?

— Parce qu'il y a des gens qui lui en veulent.

— A la demoiselle?

— Oui.

— Qui donc ça?

Le Bouquin avait pris un air naïf auquel Jean se trompa.

— Le garde Simon, dit Jean.

— Il mange pourtant le pain de son père!

— Oui, mais il est avec les *amis*.

— Et comment sais-tu qu'il en veut à la demoiselle?

— Je l'ai rencontré en forêt tout à l'heure.

— Ah!

— Il suivait au pied le cheval qu'elle montait ce matin.

Le Bouquin pâlit légèrement.

— Et nous nous sommes trouvés dans la vente, au bout du faux chemin des bruyères.

— Tu suivais donc ce chemin?

— Oui.

— Pourquoi?

Le Bouquin mit un tel accent d'autorité dans cette interrogation, que Jean tressaillit et lui dit naïvement :

— Je vas tout te dire.

Et il lui raconta les événements de la soirée, c'est-à-dire la peur qu'il avait eue en entendant le trot d'un cheval, et comment, perché sur un arbre, il avait vu M. Gaston de Niris suivre le faux chemin jusque vers le

milieu, se dresser ensuite sur sa selle et mettre la main dans le creux du vieux chêne.

A cet endroit, le Bouquin l'interrompt :

— Et, fit-il d'une voix haletante, tu n'as rien trouvé dans le trou?

— Rien.

— Pourtant M. Gaston a paru content?

— Oui.

— Et il s'en est retourné?

— Comme il était venu.

— Et toi?

— Moi j'ai suivi les traces de l'autre cheval jusqu'à la fausse vente.

— Et là tu as rencontré Simon?

— Oui, et nous nous sommes assis, et nous avons jase un brin... jusqu'à la nuit.

— Et Simon n'est pas venu dans le faux chemin?

— Non.

— Mais il y viendra demain matin, c'est sûr.

— Tu crois?

— Et la pauvre demoiselle est perdue, si nous ne la sauvons.

— Que pouvons-nous faire? demanda Jean.

— J'ai mon idée, dit le Bouquin. Suis-moi.

Et ils dégringolèrent tous deux au bas de l'arbre.

La nuit était noire.

— Rien à craindre des gendarmes pour cette nuit, dit le Bouquin. Il fait froid et dans une couple d'heures il gèlera dur.

— Ce qui fait, dit Jean, que les pieds des chevaux seront marqués demain matin aussi nettement que ce soir.

— Oui, dit le Bouquin, mais il y aura tant et tant de pieds que Simon ne s'y reconnaîtra plus.

— Que veux-tu dire ?

— A un quart de lieue d'ici il y a une ferme, la Poulardière.

— Bon !

— Le fermier est tout seul avec sa femme. C'est des amis à moi.

— Et à moi aussi, dit Jean.

— Il y a deux chevaux.

— Bon !

— Sais-tu monter à cheval ?

— Je me tiens dessus comme tout le monde.

— C'est tout ce qu'il faut. Virons.

— Ainsi nous allons à la Poulardière ?

— Oui.

— Mais quoi faire ?

— Emprunter ses chevaux au fermier.

— Et puis?

— Et puis, dame! dit le Bouquin, nous ferons comme les bourgeois, nous nous promènerons à cheval.

— J'ai compris, murmura Jean.

Et il suivit le Bouquin.

XXXV

La ferme de la Poulardière était à cent mètres de la forêt et à un quart de lieue à peine de l'endroit où le Bouquin et Jean s'étaient rencontrés.

En tirant à travers bois, et au plus court, les deux braconniers, qui couraient bien, y arrivèrent en dix minutes.

Cependant, à quelque distance, et quand la ferme fut en vue, le Bouquin s'arrêta.

— Pas de lumière! dit-il.

— C'est que le fermier et sa femme sont couchés, répondit Jean.

— Je le vois bien.

— Mais nous les réveillerons.

— Non, dit le Bouquin, il me vient une autre idée.

— Laquelle?

— C'est de prendre les chevaux sans leur rien dire.

— Pourquoi donc?

— Mais dame! parce que ce que nous allons faire ne regarde que nous.

— Sans doute, dit Jean. Mais si peu de bruit que nous fassions, nous en ferons toujours un peu.

— Oh! si peu...!

— La cour est pavée, et le sabot d'un cheval, ça s'entend.

— Oui! mais le trou à fumier est en face de l'écurie et au beau milieu de la cour.

— Et puis?

— Et puis, devant la cour il y a un pré, et l'herbe, ça ne sonne pas.

— Mais il y a un chien à la ferme, et, autant qu'il m'en souvient, il n'est pas bon.

— Il n'y a plus de chien.

— Ah!

— Il est crevé du rouge la semaine dernière.

— Mais, enfin, si le fermier nous entend et s'il sort, que lui dirons-nous?

— Il me connaît et toi aussi.

— Sans doute.

— Et nous lui dirons que tu as un bout de chemin à faire cette nuit. Au besoin, nous lui donnerons un des jaunets de la demoiselle.

— Avec de l'argent on fait bien des choses, murmura Jean, mais...

— Quoi encore ? fit le Bouquin.

— Combien de temps garderons-nous les chevaux ?

— Une couple d'heures.

— Et les ramènerons-nous ?

— Oui, jusqu'à la lisière du bois. Là, nous les lâcherons avec un bon coup de gaule sur la croupe, et, sois tranquille, ils trouveront bien le chemin de leur écurie.

— Tu as réponse à tout, dit Jean, qui admirait l'esprit ingénieux du petit bonhomme.

Sur ces derniers mots, le Bouquin et Jean se remirent en route, et ils arrivèrent à la porte de la ferme.

Une cour régnait par devant.

Mais elle était simplement fermée par une claire-voie attachée par un brin d'osier.

Le Bouquin l'ouvrit avec précaution.

Jean et lui étaient nu-pieds ; ils ne firent donc aucun bruit sur le pavé de la cour.

Avec les mêmes précautions, le Bouquin s'introduisit dans l'écurie.

L'habitude de vivre dans les bois, la nuit, lui avait donné la faculté d'y voir au milieu des ténèbres.

Il n'eut donc pas besoin de lanterne pour détacher les deux chevaux et les sortir l'un après l'autre de l'écurie.

Jean en prit un, et lui l'autre.

Puis ils les firent passer sur le fumier, et tout cela se fit silencieusement, sans que rien ne bougeât dans la maison.

Une fois dans le pré, le Bouquin passa la longe dans la bouche des chevaux, improvisant ainsi une bride.

Puis il monta sur l'un des deux.

Jean enfourcha l'autre, et ils partirent.

Le pré était mou, et un escadron eût passé dessus sans réveiller le moindre écho.

— Maintenant, dit Jean quand ils eurent atteint la forêt, où allens-nous ?

— Suis-moi.

Le Bouquin prit un sentier couvert d'herbe, traversa un taillis, puis une futaie, se courbant de temps en temps sur l'encolure du cheval pour ne pas se heurter à une branche d'arbre, et ils gagnèrent le faux chemin dans

lequel Simon d'abord, et ensuite M. Gaston de Niris, étaient venus tour à tour.

Alors commença un singulier travail.

Les deux chevaux passaient côte à côte sur les traces des autres, les mêlant, les confondant de telle manière que le diable n'y eût vu que du feu.

Quand le faux chemin fut suffisamment piétiné, ils gagnèrent la route de la Chenetière.

Là le Bouquin et Jean recommencèrent l'opération.

De temps en temps ils descendaient dans le fossé, puis ils entraient sous bois pour revenir ensuite sur la route.

Après quoi, ils rebroussaient chemin et semblaient se diriger vers la Renardière.

Comme il ne gelait pas encore, les pas des chevaux s'enfonçaient profondément.

Au bout d'une heure, le Bouquin dit à Jean :

— Tu es bien sûr de n'avoir point parlé de M. Gaston à Simon ?

— Ah ! mais oui, j'en suis sûr, dit Jean.

— Alors, il aura beau être malin, il ne devinera rien.

— Tu crois ?

— Si tu en doutes, viens te promener ici demain et tu verras. On dirait qu'un régiment de cavalerie a battu la forêt.

— Qu'allons-nous faire à présent?

— Ramener les chevaux d'abord.

— Et puis?

— Et puis, tu verras.

Le Bouquin, qui n'était qu'un enfant, avait sur Jean l'ascendant que l'intelligence a sur la force brute et naïve.

Jean ne fit donc aucune objection et le suivit.

Ils revinrent, toujours à travers bois, jusqu'à la lisière de la forêt qui faisait face aux terres de la Poulardière.

Alors le Bouquin sauta à terre et noua la longe sur le coup du cheval.

— Fais comme moi, dit-il.

Et il cingla d'un coup de gaule la croupe du cheval de labour.

Celui-ci partit de son grand trot lourd à travers les guérets.

Jean avait imité le Bouquin.

Et comme les deux chevaux s'éloignaient dans la direction de la ferme, Jean dit au Bouquin pour la seconde fois :

— Eh bien ! qu'allons-nous faire maintenant ?

— Si tu avais vu Jeannie aujourd'hui, serais-tu parti?

— Oui.

— Bien vrai ?

— Ma parole!

— Eh bien, alors, tu partiras demain.

— Hein? fit Jean, qui recula d'un pas.

— Tu partiras demain, répéta le Bouquin, car tu vas voir Jeannie.

— Tu ne te moques pas de moi? demanda le pauvre amoureux, devenu pâle comme un mort.

— Non, certes!

— Mais Jeannie... est... à la Renardière...

— Eh bien, dit froidement le Bouquin, nous y allons!

Jean ne put s'empêcher de frissonner, et une fois encore il regarda l'enfant, croyant que celui-ci se moquait de lui.

XXXVI

Rien n'était plus sérieux pourtant que le visage du Bouquin.

Cependant ce n'était pas de l'audace, c'était de la témérité vraiment que songer à aller à la Renardière.

Et cela en pleine nuit, et en compagnie de Jean.

La veille, le Bouquin s'était échappé à grand'peine, et il avait fallu pour cela la mystérieuse intervention de M^{lle} Laurence Rolland.

S'il y retournait et qu'il tombât soit aux mains des gardes, soit aux mains des valets de chiens à qui il avait attiré une si verte semonce, la jeune fille ne serait-elle pas impuissante à le protéger contre la colère du baron ?

Et Jean ?

Jean qui passait pour l'assassin de Michel Touran, Jean que les gendarmes cherchaient, n'allait-il pas aussi se jeter dans la gueule du loup ?

Sans compter que les gendarmes, après avoir battu la forêt toute la journée, étaient peut-être rentrés à la Renardière au lieu de s'en retourner à Saint-Florentin.

Et cependant le Bouquin et Jean se mirent bravement en route.

Deux sentiments différents, mais également généreux, leur donnaient du courage.

Jean aimait Jeannie.

Il voulait la voir une dernière fois, il voulait être certain qu'elle ne l'accuserait point du meurtre de son mari.

Quand il aurait acquis cette certitude, que lui importait le danger et même l'échafaud ?

Le Bouquin était mu par un sentiment de reconnaissance.

Un danger menaçait Laurence.

A tout prix, au péril même de sa liberté, il voulait conjurer le danger.

Et Jean et le Bouquin marchaient sans hésitation, et ils se dirigeaient vers la Renardière, distante de près de deux lieues.

Mais les gens de forêt ont l'habitude de couper au plus court et de ne pas s'empêtrer dans les chemins.

Ils cheminaient gail'ardement, se glissant dans les broussilles, sautant les fossés, bondissant comme des chevreuils au-dessus des jeunes tailles, et en moins d'une heure ils arrivaient au bord de cette échaîncrure de gras labourages et de prairies taillés en pleine forêt et au milieu de laquelle s'élevait le petit castel de la Renardière.

Alors le Bouquin s'arrêta.

— Un instant, dit-il ; c'est ici qu'il faut être malin.

— Que veux-tu dire ?

— Et ne pas marcher tête baissée comme un lièvre qui, les oreilles sur le dos, s'en va donner du cou dans un collet.

La nuit n'était pas très-noire, et les nuages avaient comme une transparence lumineuse.

La Renardière était plongée dans le silence.

Cependant sur la façade nord, celle qui regardait le potager, brillait un point lumineux.

— Vois-tu cette lumière ? fit le Bouquin.

— Oui.

— Sais-tu ce que c'est ?

— Non.

— C'est la chambre de mademoiselle, qui est éclairée.

— Ah !

— Pourvu que mademoiselle ne soit pas couchée, ou que, si elle l'est, elle ne dorme pas !

— Eh bien ?

— Tu vois la haie du potager... cette ligne noire ?

— Pardine !

— Il y a une brèche dans la haie.

— Ah !

— C'est par là que je vais passer.

— Pourquoi ?

— Mais parce que si je voulais entrer par la cour, les chiens me dévoreraient.

— Tiens ! c'est juste.

— Je vais donc entrer par là, puis je trouverai bien un moyen de me glisser dans la maison.

— Et moi?...

— Attends donc.

— Une fois dans la maison, j'arriverai bien à M^{lle} Laurence.

— Ah !

— Et quand je serai avec elle, il n'y aura plus de danger ni pour toi, ni pour moi.

— Bon ! fit Jean, mais moi...

— Toi ?

— Oui, moi.

— Eh bien ! tu vas m'attendre.

— Où ?

— Ici, couché dans ce fossé.

— Et tu viendras me chercher ?

— Peut-être oui, peut-être non...

— Il faut pourtant que je voie Jeannie ! dit le braconnier avec cet accent tenace que l'amour met au cœur de l'homme.

— Tu la verras...

— Mais si je ne vais pas avec toi?...

— Mais écoute-moi donc, fit le Rouquin

avec impatience, tu ne me laisses pas achever !

— Parle donc !

— Tu vas te coucher là.

— Et puis ?

— Tu me suivras des yeux jusqu'à ce que j'aie franchi la haie du potager.

— Bon !

— Et alors tu prêteras l'oreille ; tant que tu n'entendras rien, tu ne bougeras pas. Peut-être que je verrai Jeannie et que je la déciderai à venir te trouver ici.

— J'aimerais autant cela, dit Jean, qui était courageux, mais non chevaleresque.

— Si, au contraire, tu entends le cri de chonette que tu sais et qui est notre signal à tous deux, tu prendras le même chemin que moi.

— Et je passerai à travers la haie du potager ?

— Oui.

— Et après ?

— Après, tu me trouveras derrière, et peut-être Jeannie sera-t-elle avec moi.

— C'est convenu, dit Jean.

Et il se coucha dans le fossé.

Le Bonquin partit en courant.

Jean le suivit des yeux, et quelques minutes

après, il le vit passer comme un lièvre au travers de la haie.

Alors ses yeux se reportèrent sur cette lumière qui tremblotait derrière les vitres de la fenêtre de M^{lle} Laurence Rolland.

Peu après, cette lumière s'agita et changea de place.

Alors Jean devina que le Bouquin était parvenu sans encombre jusqu'à la demoiselle du château.

Enfin la lumière disparut un moment.

Et, au même instant aussi, le cri de chouette convenu entre le Bouquin et Jean le braconnier traversa les airs.

Alors Jean sortit du fossé et se mit en route à son tour.

XXXVII

Comment le Bouquin était-il entré dans la Renardière ?

C'est ce que nous allons expliquer en peu de mots.

La Renardière était ce qu'on appelle une habitation bien entendue.

Les vieux châteaux sont rares. Ceux qui ont des parcs plus rares encore.

Le parc de la Renardière, c'était la forêt :

La forêt immense, profonde, qui l'enfermait et l'abritait de toutes parts.

Du côté du nord s'étendait une pelouse, une manière de jardin anglais à l'entour, au-delà le potager.

Le potager était clôturé par une haie.

C'était à travers cette haie que venait de passer le Bouquin.

Du côté du sud se trouvaient les communs, la cour proprement dite, les écuries, les remises, le chenil et les logis de toute la valetaille.

Sur le jardin et le potager donnaient seulement la salle à manger, la salle de billard, le salon et les chambres de maître.

Et encore, le baron Rolland, homme actif, matinal, aimant le bruit, s'était-il choisi une chambre donnant sur la cour.

Il voulait, au moindre bruit, pouvoir ouvrir sa fenêtre, savoir ce dont il s'agissait, donner des ordres au besoin, et, au besoin, faire grand tapage.

Car il était fort malheureux, ce brave hom-

me, depuis qu'il n'avait plus un régiment à commander et que son autorité en était réduite à s'exercer sur des gardes, des valets de chiens et des piqueurs.

Donc, il n'y avait, en réalité, que M^{lle} Laurence Rolland dont le logis prit jour sur le côté nord, c'est-à-dire sur le jardin.

Le Bonquin savait cela.

Il traversa donc le potager avec assez d'assurance, suivant de préférence une charmille qui aboutissait au perron, prêt à se sauver s'il entendait le moindre bruit.

Mais il n'entendit rien, pas même les deux molosses qui faisaient bonne garde à l'entour de l'habitation.

La lumière brillait toujours à la fenêtre de M^{lle} Laurence Rolland.

Entrer dans la maison était difficile, sinon impossible.

Il y avait une porte donnant sur le jardin, comme il y en avait une autre donnant sur la cour.

Mais elle était fermée.

Le Bonquin se souvenait cependant que, pendant la nuit précédente, Laurence lui avait fait traverser le vestibule, l'orangerie, et avait ouvert une porte qui ne fermait qu'un loquet.

Il se souvenait parfaitement de toute cette topographie, et il se disait que si d'aventure on n'avait pas donné un tour de clef, rien ne lui serait plus facile que de pénétrer dans la maison et gagner ensuite l'appartement de la jeune fille.

Mais le tour de clef était donné.

Le Bouquin eut beau soulever le loquet, la porte ne céda point.

Alors il chercha un autre moyen.

Juste en face de cette fenêtre qui était éclairée, se dressait un arbre.

Cet arbre était un vieil orme aux branches touffues et bizarrement poussées.

Une d'elles se courbait et se dirigeait vers la maison comme un pont aérien.

Le Bouquin n'hésita pas.

Il grimpa sur l'arbre.

Puis il se mit à marcher sur la branche courbée horizontalement, comme un scieur de long sur une poutre.

Et quand il fut presque au bout, c'est-à-dire à l'endroit extrême qu'il lui eût été impossible de dépasser sous peine de voir la branche plier et se casser sous le poids de son corps, — il avait marché en se couchant, — quand il fut

arrivé là, il se redressa et se trouva alors presque de plain-pied avec la fenêtre éclairée.

A la campagne, l'absence des voisins fait faire l'économie des petits rideaux.

La chambre de Laurence en était dépourvue.

Le Bouquin put donc voir à travers les vitres, et voici ce qu'il vit.

Laurence était assise dans un grand fauteuil.

Auprès d'elle, sur le bord d'une chaise, était Jeannie.

Jeannie avait revêtu des habits de deuil et elle pleurait.

Le Bouquin vit deux larmes qui roulaient le long de ses joues.

La fenêtre étant fermée, le Bouquin ne pouvait entendre ce que disaient les deux femmes, mais il le devina.

Jeannie pleurait son mari et Laurence essayait de la consoler.

Jeannie protestait de l'innocence de Jean le braconnier qu'on accusait du meurtre de Michel Touran, et Laurence paraissait être tout à fait de son avis.

Alors le Bouquin se dit :

— Voilà le moment de faire mon petit bout de visite.

Il était à quatre pieds de la croisée.

Un garçon adroit et fort comme lui pouvait, à la rigueur, prendre son élan et sauter de la branche sur l'entablement de la croisée.

Mais il pouvait, en sautant, heurter brusquement la croisée, casser un carreau et faire un bruit qui, à coup sûr, éveillerait tous les échos de la maison.

Le Bouquin était plus malin que cela.

Il étendit la main au-dessus de sa tête et cassa une petite branche de l'orme.

Puis, allongeant le bras, il frappa avec cette branche de petits coups légers sur la vitre.

A ce bruit, les deux femmes tressaillirent.

Laurence se leva et alla ouvrir la croisée.

Alors le Bouquin dit tout bas :

— Mamzelle ? hé ! mamzelle ?

Laurence se pencha au dehors, et comme la nuit était assez claire, elle aperçut le Bouquin sur la branche d'arbre.

L'enfant posait un doigt sur ses lèvres pour recommander le silence à la jeune fille.

— Que veux-tu ? fit elle.

— Vous parler.

— A cette heure ?

— Oui, mamzelle, il le faut.

Et de la main il lui fit signe de s'écarter.

Laurence obéit instinctivement et démasqua la croisée.

Alors le Bouquin prit son élan, bondit, toucha l'entablement de la croisée et retomba dans la chambre, en imitant ainsi les doux mouvements d'un cheval qui, dans un steeple chase, franchit la *banquette irlandaise*.

Jeannie avait étouffé un cri à la vue du Bouquin.

Celui-ci mit un doigt sur ses lèvres :

— Faut pas faire de bruit, dit-il. Vous pensez bien que si je viens à cette heure et par un pareil chemin, ce n'est pas pour jouer aux cartes ou vous conter des histoires.

Et il regarda les deux femmes, stupéfaites de son audace.

XXXVIII

Ce fut Laurence qui rompit le silence la première.

— Mais, petit malheureux, dit-elle, tu ne sais donc pas que les gendarmes sont ici ?

— Oh ! je m'en soucie bien, répondit fran-

quillement le Bouquin. Les gendarmes, c'est un tas de *faignants* qui auront trouvé plus commode de se coucher ici que de rallier Saint-Florentin.

— Enfin, que viens-tu faire? demanda la jeune fille.

— Je viens pour deux choses.

— Ah!

— La première, pour vous donner des nouvelles de Jean, mairzelle.

Jeannie étouffa un cri.

— J'espère qu'il est parti, dit Laurence.

— Ah! mais non, dit le Bouquin.

— Mais le malheureux veut donc aller en prison?

— Il s'en moque un peu de la prison!

— Il veut donc monter sur l'échafaud?...

— Puisqu'il est innocent?..

— Mais tout le monde le croit coupable.

— Oh! pas moi! exclama Jeannie.

— Bien! dit le Bouquin, c'est pour avoir cette parole-là que je suis venu.

— Vrai? fit la pauvre veuve, qui eut un rayon de joie à travers ses larmes. Eh bien, tu peux lui dire...

— Oh! ce n'est pas moi qui le lui dirai...

— Qui donc? demanda Jeannie.

— C'est vous.

— Moi !

Et la pauvre femme devint toute tremblante.

Le Bouquin continua.

— Jean est venu jusqu'ici.

— Oh ! c'est de la folie ! murmura Laurence épouvantée.

— Et tant que vous ne lui aurez pas parlé, poursuivit l'enfant, tant que vous ne lui aurez pas dit que vous savez bien que ce n'est pas lui qui a tué Michel, il s'obstinera à rester en forêt, à ne pas quitter le pays.

— Mais où est-il donc ? s'écria Laurence.

— Tenez, mamzelle, là-bas.

Et le Bouquin déplaça la lampe qui se trouvait sur la table de façon à laisser la croisée dans l'ombre.

Puis il attira la jeune fille vers la croisée et lui montra la lisière du bois.

— Eh bien ? fit Laurence.

— Il est dans le fossé.

— Et il attend Jeannie ?

— Oui.

— Mais il est impossible qu'elle aille jusque-là.

— Ah ! attendez, fit le Bouquin.

En même temps, il posa ses doigts sur ses lèvres et fit entendre le cri de chouette.

Il s'était assez penché en dehors pour que ce cri n'eût pas d'écho dans la maison et se projetât tout entier dans l'espace.

— Que fais-tu ? demanda Laurence étonnée.

— J'appelle Jean.

— Il va donc venir ici ?

— Il entrera dans le jardin.

— Oh ! qu'il n'aille pas plus loin ! murmura Jeannie toute tremblante. Les gendarmes sont ici...

Laurence regardait le Bouquin.

— Je vais avec vous, Jeannie, dit-elle.

— Non, mamzelle, dit le Bouquin.

— Pourquoi ? fit-elle étonnée.

— Parce qu'il faut que je vous parle.

— A moi ?

— A vous.

L'enfant prononça ce mot avec une fermeté qui fit tressaillir la jeune fille.

Elle se tourna vers Jeannie et lui dit :

— Vous connaissez les êtres de la maison ?

— Oui, mademoiselle.

— Au bout du corridor vous trouverez l'escalier ; ne faites pas de bruit, surtout.

— Je vais ôter mes souliers, dit Jeannie.

— Voilà, fit le Bouquin en souriant, une peine que je n'aurai jamais, moi.

En effet, le Bouquin était toujours pieds nus.

— Au bas de l'escalier, poursuivit Laurence, vous trouverez l'Orangerie, la clef est dans la serrure.

— Oui, mademoiselle.

— Et faites qu'il parte, ajouta Laurence, car il y a tant de preuves mensongères contre lui qu'il ne s'en tirerait pas s'il tombait aux mains de la justice.

Jeannie partit.

Alors Laurence regarda le Bouquin.

Celui-ci se tenait devant elle, les yeux baissés.

Et comme il ne paraissait pas pressé :

— Tu veux me parler ? dit-elle.

— Oui, mamzelle.

— Eh bien ! parle...

— Dame ! vous pensez bien que ce n'est pas seulement pour Jean que je suis venu.

— Tu es venu pour moi ?

— Oui, mamzelle.

— Eh bien ! voyons ?

— Mamzelle, dit l'enfant, il y a du monde très-méchant, allez !

Laurence tressailla.

— Des gens qui mangent votre pain et cherchent à vous faire du tort.

— De qui donc parles-tu ?

— D'une canaille, d'un misérable, qui est aux gages de votre père !...

— Et que tu appelles ?

— Simon !

— Comment cet homme peut-il m'en vouloir ? demanda Laurence étonnée.

— Je ne sais pas, mais il vous en veut.

— Ah !

— Un soir, il était en forêt, et savez-vous ce qu'il faisait, mamzelle ?

— Non certes, je ne le sais pas !

— Il suivait la trace des sabots de votre cheval.

Laurence tressaillit.

— Et il est arrivé comme ça jusqu'au faux chemin qui tombe dans la route de la Chenetière.

— Mais dans quel but ? demanda la jeune fille d'une voix subitement altérée.

— Pour savoir où vous alliez !

— Eh bien ! il a dû voir alors que j'étais revenue ici ?

— Oui, dit le Bouquin, mais une autre personne que vous a passé par là à cheval.

Laurence pâlit.

— Et cette personne, dit le Bouquin en baissant la voix, c'était M. Gaston.

— Tais-toi.

— Mais non, mamzelle, dit le Bouquin, je ne me tairai pas, puisque, au contraire, je suis venu ici pour parler.

— Parle donc ! murmura Laurence qui tremblait.

Le Bouquin reprit :

— Faut vous dire, mamzelle, que Simon cherche à savoir, mais que jusqu'à présent il ne sait rien.

Laurence respira.

— Et je lui ai joué un petit tour.

— Toi ?

— Oui, mamzelle.

Sur cette réponse, le Bouquin s'assit respectueusement sur le bord d'une chaise :

— Excusez-moi, dit-il, mais les jambes me rentrent dans le corps. Je ne puis plus me tenir.

— Assieds-toi, dit Laurence, mais parle.

— Oh ! fit l'enfant, faut pas perdre la tête, mamzelle ; Simon est un méchant homme, mais vous avez fait du bien à ma mère, et

aussi vrai que je m'appelle le Bouquin, je suis plus malin que Simon, moi.

Et il prit la pose d'un homme qui va faire un petit récit.

XXXIX

Laurence était pâle et tremblante.

Il y avait en elle quelque chose qui la révoltait, à la pensée qu'elle avait pour confident cet enfant déguenillé, vivant de la vie grossière des champs et des bois.

Il y avait un mystère dans la vie de M^{lle} Rolland.

Quel était-il ?

Personne n'aurait pu le dire, pas même le Bouquin. Simon, du reste, s'était borné à constater les faits et ne s'était pas amusé à les commenter et à en chercher d'explication.

Mais il fallait que ce mystère fût bien poignant pour que Mlle Laurence Rolland devint ainsi toute frissonnante, à la pensée qu'un homme autre que le Bouquin pût avoir son secret.

Celui-ci ne se doutait guère de ce qui se passait en ce moment dans l'esprit de la jeune fille et ce fut en clignant de l'œil qu'il répéta :

— Simon est méchant, mais je suis malin.

— Eh bien ! voyons, qu'as-tu fait ? demanda la jeune fille.

— Faut vous dire, mamzelle, que Simon n'est pas venu jusque dans le faux chemin.

— Ah !

— Il n'est pas allé par conséquent jusqu'au pied de l'arbre... vous savez...

— Oui, oui, fit la jeune fille toute troublée.

— Et c'est bien heureux.

Laurence ne répondit pas.

— Car, reprit le Bouquin, il aurait trouvé les traces d'un autre cheval que le vôtre, comme bien vous pensez.... Mais il était nuit, et c'est probable qu'il se sera dit : J'y verrai plus clair demain.

— Mais, fit Laurence, demain aussi bien qu'aujourd'hui les traces subsisteront.

— Non, mademoiselle, elles n'existent plus.

— Que veux-tu dire ?

— Je les ai effacées.

— Toi ?

— Moi et Jean.

A ce nom, Laurence devint plus pâle encore,

et regardant le Bouquin avec un œil chargé de reproche :

— Tu m'avais pourtant juré sur la mémoire de ton père mort, dit-elle, de ne parler à âme qui vive de ce que tu savais!

— Et j'ai tenu mon serment, mamzelle.

— Comment as-tu pu le faire, puisque Jean...?

— Je vous jure, mamzelle, répéta-t-il, que je n'ai rien dit à Jean.

— Et cependant, il sait....

— Ma fol! autant tout vous dire.

Et il raconta en quelques mots comment le hasard avait mis Jean le braconnier sur la piste de M. Gaston, et comment aussi il avait fait rencontre de Simon le garde, lequel ne lui avait pas fait mystère de ses projets.

Puis il ajouta :

— Simon sait que vous sortez tous les soirs et que vous cherchez de préférence les endroits les plus déserts de la forêt.

— Mais ne sait-il que cela? demanda Laurence.

— Il se doute bien que vous allez à quelque rendez-vous...

— Ah!

— Mais il ne sait pas qui vous y rencontrez.

— En es-tu sûr?

Et la voix de Laurence tremblait tandis qu'elle posait cette question au Bouquin.

Le Bouquin reprit :

— Il l'aurait certainement su demain si Jean et moi n'étions pas là.

— Mais comment, demanda la jeune fille, avez-vous fait pour effacer les pieds des chevaux?

— C'est bien simple, répondit l'enfant. Nous sommes allés à la Poulardière.

— Bon !

— Nous avons pris les deux chevaux du fermier et nous sommes montés dessus.

— Et puis ?

— Et puis nous nous sommes promenés pendant deux heures dans le faux chemin, dans la route de la Chennetière, dans le bois, un peu partout, ce qui fait qu'il n'y a plus moyen de rien distinguer.

Laurence ne put s'empêcher d'admirer le Bouquin.

— Tu es un brave enfant ! dit-elle.

— Dame ! répondit-il, c'est bien naturel ce que j'ai fait, mamzelle. Je n'ai jamais voulu faire partie de la société, vous savez, la Suzanne?

— Oui !

— Parce qu'il faut quelquefois faire le coup de fusil sur les gardes ou sur les gendarmes, et que je veux rester un honnête garçon; mais...

L'enfant s'arrêta et une froide révolution brilla dans son regard.

— Mais, reprit-il, s'il suffisait d'envoyer une balle à Simon entre les deux yeux pour l'empêcher de vous faire du mal, je le ferais !

Laurence lui prit la main et la serra.

— Maintenant, reprit l'enfant, vous pensez bien que je ne suis pas venu seulement pour vous dire ce que j'avais fait.

— Ah ! dit la jeune fille.

— Je suis venu pour vous dire qu'il fallait vous méfier... vous... et M. Gaston. Et il faut que vous me donniez un mot d'écrit.

— Pour qui ?

— Pour lui donc.

— Pour lui ! fit Laurence frissonnante.

— Dame ! il ne sait rien de ce qui s'est passé, lui !

— Eh bien ?

— Et si ce soir il allait venir comme à l'ordinaire, dans le faux chemin....

— Ah !

— Et que Simon, qui va se mettre à rôder, vint à passer...

— Tu as raison, dit Laurence.

— Faut pas sortir ce soir, mamzelle, ni demain... ni de quelques jours...

— Je ne sortirai pas, répondit la jeune fille.

— Faut pas non plus que M. Gaston...

— Mais comment le prévenir ?

— Si vous me donnez un mot d'écrit, je m'en charge.

— Tu iras au Vieux-Moulin ?

— Ayant demain matin.

Les yeux du Bouquin exprimaient le dévouement et le courage.

— Soit, dit Laurence, je me fie à toi.

— Vrai ?

— Bien vrai, dit-elle.

— Alors, enfoncée cette canaille de Simon !

Laurence prit la lampe qui se trouvait sur la cheminée et s'approcha d'un petit bureau sur lequel il y avait des plumes, du papier et de l'encre.

XL

Le Bouquin, tandis que Laurence écrivait, s'était rapproché de la fenêtre.

Son œil perçant et habitué aux ténèbres lui permettait de voir Jeannie et le braconnier assis l'un près de l'autre au pied de la halle du potager.

— Pauvres amoureux ! pensait-il. Ils vont se dire adieu ce soir, et qui sait quand ils se reverront ?

Tandis que le Bouquin faisait cette réflexion, Laurence avait écrit ces deux lignes :

« Ecoutez celui qui vous portera ce mot, et faites ce qu'il vous dira. Nous courons un grand danger. »

Comme on le pense bien, elle n'avait pas eu besoin de signer.

— Tiens ! dit-elle au Bouquin en lui remettant le papier plié en quatre.

— C'est bon, répondit l'enfant, vous pouvez dormir tranquille maintenant, mamzelle.

Et il enjamba l'entablement de la croisée.

— Tu pars? fit Laurence.

— Oui, mamzelle.

— Mais tu vas voir Jean.

— Certainement; et vous renvoyer Jeannie.

Faut pas qu'ils s'amuse à laisser les chiens ou les gendarmes venir flairer de leur côté.

— Oh! dit Laurence en souriant, les gendarmes ont bien soupé et ils dorment gaillardement.

— Oui, mais les chiens....

— Va-t'en donc, fit Laurence. Mais je te reverrai?

— Oui, mamzelle.

— Quand?

— Demain soir.

— Ici?

— Pardine! et je reviendrai par le même chemin.

Ce disant, le Bouquin sauta de la fenêtre sur la branche d'arbre.

— Tu me promets que Jean partira?

— Oui, mamzelle, je vous le promets.

Et le Bouquin gagna le tronc de l'arbre et se laissa glisser en bas.

Deux minutes après, il arrivait auprès de Jean et de Jeannie.

La pauvre veuve et le braconnier étaient

assis l'un près de l'autre, se tenant par la main.

Jeannie avait dit à Jean qu'elle était convaincue de son innocence et Jean était radieux.

Tous deux ils parlaient maintenant de leur jeunesse et se rappelaient le temps heureux où ils s'aimaient et croyaient pouvoir se marier.

— Ah! Jeannie, ma bonne Jeannie, dit le braconnier, votre père a été bien dur pour nous; voyez où il vous a conduite! Il vous a mariée à un homme que vous n'aimiez pas.

— Taisez-vous, Jean, ne parlez pas de mon pauvre mort.

— Nous serions mariés, nous aurions des enfants, nous serions mariés...

Jeannie soupira.

— En place de cela, il faut que je m'en aille... si je ne veux passer de longs mois en prison...

— Oh! partez, Jean, partez! dit la pauvre femme qui ne pouvait retenir ses larmes.

— Et pourtant, reprit-il, quelque chose me dit que je ferais mieux de me laisser arrêter.

— Malheureux!

— On dit toujours que la justice se trompe parfois, reprit Jean. Mais ça n'est pas vrai, quand un homme n'est pas coupable, la justice ne le condamne pas...

— Qui sait ?

— Et si j'étais acquitté, reprit Jean, dominé par un sombre espoir, on ne dirait plus que je ne puis pas vous épouser, maintenant que vous êtes veuve...

— Oh ! taisez-vous, Jean, taisez-vous ! dit Jeannie qui redevint toute tremblante. Songez donc que mon pauvre mari n'est pas encore enterré.

Mais Jean était tenace en son idée.

— Maintenant, dit-il, on ne garde plus aussi longtemps un homme en prison avant de le juger.

— Crois ça et puis fume ta pipe ! dit une voix derrière le braconnier.

Cette voix c'était celle du Bouquin qui s'était approché à pas de loup.

— Ah ! c'est toi ? dit Jean.

— Oui, et je te donne le même conseil que Jeannie, mon vieux ! Il faut filer.

— Mais tu veux donc qu'on me croie coupable ?

— Qu'est-ce que ça te fait, si on ne te prend pas... ?

— Mais alors Jeannie est perdue pour moi.

— Non ! dit l'enfant.

Jeannie et le braconnier se regardèrent avec une sorte d'avidité.

Ils savaient que l'enfant était de bon conseil.

— Ecoute-moi bien, reprit le Bouquin.

— Parle, dit Jean.

— Puisque tu n'es pas le coupable, c'est pas la peine que tu égares la justice en te laissant prendre.

— Mais...

— En te cherchant, toi, elle finira peut-être par arrêter ceux qui ont fait le coup.

— Ah! tu crois?

— Dame! répliqua le Bouquin, faut toujours que la justice en arrive à ses fins... un jour ou l'autre.

— Et... alors?...

— Alors, quand elle aura mis la main sur les vrais coupables, tu reviendras... et comme il se sera passé du temps, si vous vous aimez toujours, Jeannie et toi, vous vous marierez.

— Le Bouquin a raison, dit Jeannie.

— Alors, fit le pauvre homme, désolé, il faut que je m'en aille?

— Sans doute.

— Que je quitte le pays?

— Et le plus tôt sera le meilleur.

— Le Bouquin a raison, Jean, répéta Jeannie, il faut nous séparer. Mais je ne vous oublierai pas, je vous le promets, et je prierai tous les jours le bon Dieu pour qu'il fasse triompher votre innocence.

— Allons, dit encore le Bouquin, embrassez-vous et filons.

Les gendarmes sont à cent pas d'ici, et ils dorment d'un œil, comme dorment les gendarmes.

Jean et Jeannie se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Ils pleuraient tous deux.

Un aboiement des chiens mit un terme à leurs adieux.

— Hardi ! en route ! fit le Bouquin.

Et Jean et lui repassèrent par la brèche de la haie et se sauvèrent à travers champs.

— Il est trop tard pour que tu gagnes Pithiviers cette nuit, dit le Bouquin. Faut t'en retourner à ton arbre, car on n'ira pas te chercher en cet endroit. Demain matin je te porterai de quoi manger.

— Tu me quittes donc ? fit Jean, comme ils arrivaient à la lisière de la forêt.

— Oui, il le faut.

— Où vas-tu ?

— Prendre une couple de bécasses.

Et comme Jean s'étonnait qu'en pareille circonstance l'enfant songeât à braconner, le Bouquin lui dit en souriant :

— Il faut que j'aille au Vieux-Moulin demain matin, et une couple de bécasses que je laisserai à quinze sous pièce, fera faire une *belle risette* à la mère Capelard.

Jean avait compris, et ils se séparèrent.

XLI

Revenons maintenant au garde Simon, que nous avons vu quitter sa maison avant le jour et se diriger vers ce faux chemin dans lequel il espérait bien retrouver la trace du cheval de M^{lle} Laurence Rolland.

Sa conversation avec Blgorne ne lui laissait aucun doute.

M^{lle} Laurence Rolland avait un amoureux.

Et cet amoureux, c'était M. Gaston de Niris.

Mais il voulait en avoir la preuve matérielle, comme il en avait déjà la preuve morale, et c'était pour cela qu'il voulait se trou-

ver dans le faux chemin au moment où apparaîtraient les premières clartés de l'aube.

Il chemina donc d'un pas rapide, et il arriva avec les premiers rayons du jour au bout de la jeune sente, à l'endroit même où il s'était arrêté la veille avec Jean le braconnier.

Mais quel ne fut pas son étonnement en entrant dans le faux chemin !

Le sol était piétiné comme par un escadron de cavalerie.

— Les gendarmes n'ont pourtant pas passé par là ! se dit-il.

Il revint vers la route.

Là, il n'y avait qu'une seule trace.

La trace du cheval de Laurence.

Cette trace se continuait jusqu'au faux chemin ; mais là, elle se mêlait à d'autres empreintes de chevaux, lesquels semblaient aller et venir dans tous les sens.

— Ils ne sont pourtant pas sortis de terre ! murmura Simon stupéfait.

Il suivit le faux chemin.

C'était partout la même chose.

Il arriva dans l'allée forestière qu'on appelait la route de la Chénnetière.

Même confusion des pas de chevaux.

C'était à n'y rien comprendre.

Il suivit la route en se dirigeant vers la Renardière.

La confusion continuait.

Il revint sur ses pas, repassa devant le faux chemin et se dirigea vers le Vieux-Moulin.

Toujours le sol était couvert d'empreintes.

Où donc était celle du cheval de M. Gaston de Nirls ?

Tout à coup Simon ne vit plus rien.

M. de Nirls, la veille au soir, un peu avant d'arriver aux terres, avait brusquement quitté l'allée forestière et était entré sous bois.

Là, le sol était couvert d'herbes, de feuilles mortes et de ronces qui ne permettaient plus de rien voir.

Le Bouquin et Jean étaient entrés sous bois au même endroit, avec les deux chevaux de la Poulardièr.

Mais Simon connaissait parfaitement sa forêt. Il savait qu'un peu plus loin il retrouverait une terre grasse, un sol dépouillé, sur lequel croissait une futaie.

Et il continua à marcher.

En effet, à cent pas de la route de la Chenetière il retrouva les empreintes.

Là, deux chevaux avaient paisiblement passé côte à côte et au pas.

— Bon ! murmura Simon, je les tiens !

Et il s'imagina que Laurence et M. de Niris s'étaient promenés sous bois, botte à botte, comme on dit.

— Où sont-ils donc allés ? se demanda-t-il.

Et il suivit les empreintes.

Il les suivit jusqu'à la lisière de la forêt, et se trouva alors en vue de la Poulardière.

— Voilà qui est drôle ! murmura-t-il.

A la lisière, les sabots étaient profondément marqués dans le fossé qui entoure partout la forêt.

Les chevaux s'étaient arrêtés là un moment.

Mais au delà du fossé, il y avait un labourage.

Dans ce labourage reparaissaient les empreintes.

Simon sauta le fossé.

Et toujours convaincu qu'il suivait les deux chevaux de Laurence et de M. de Niris, il entra dans le labourage.

Au delà s'étendait la prairie.

Les sabots des chevaux y étaient nettement imprimés.

Simon n'eut plus le moindre doute.

Les deux amoureux étaient allés à la Poular-

dière, mais vers le milieu de la prairie il fit une nouvelle remarque ;

Une remarque qui bouleversa toutes ses idées...

Le train des chevaux allait bien à la Poulardière, mais un autre train semblable en venait.

— Voilà que je n'y comprends plus rien, se dit-il.

Un homme était en train de *curer* un fossé à l'autre bout du pré.

Simon le reconnut.

C'était le père Thomassin, le fermier de la Poulardière.

Simon alla droit à lui.

— Bonjour, père, dit-il.

— Tiens, c'est vous, monsieur Simon ? fit le paysan en ôtant son bonnet.

Un garde particulier, en raison de son uniforme et de sa plaque, est toujours un demi-bourgeois pour le paysan, qui lui donne volontiers du monsieur.

— Dites donc, père, reprit Simon, est-ce que c'est pour mieux faire pousser votre foin que vous promenez vos chevaux dedans ?

Et il lui montrait les huit sabots qui couraient sur le pré.

— Ah ! répondit le fermier, ne m'en parlez pas ! Il m'est arrivé un drôle de tour cette nuit !

— Ah bah ! fit Simon qui espéra que les révélations du fermier jetteraient quelque lumière dans les ténèbres de son esprit.

— C'est comme je vous l'ai dit, monsieur Simon.

— Vos chevaux se sont détachés ?

— Je l'ai cru d'abord.

— Ah !

— Mais ils ne se sont pas détachés tout seuls.

— Comment cela ?

— Ma femme et moi nous n'avons pourtant pas le sommeil dur.

— Eh bien ?

— Mais nous n'avons rien entendu tout de même.

— Enfin, dit Simon, que s'est-il passé ?

— On nous a pris nos chevaux cette nuit.

— Ah ! fit Simon.

— Et quand on n'en a plus eu besoin, on nous les a renvoyés.

— Vraiment ?

— Ils avaient encore leur longe passée dans la bouche. Vous pensez bien qu'ils ne se sont pas fait une bride tout seuls.

— Assurément non, dit le garde. Mais êtes-

vous bien sûr que ce soient vos chevaux qui aient passé par ici ?

— Pardine ! ils ont passé dans le beau milieu du trou à fumier.

— Ah !

— Et même que celui ou ceux qui nous les ont pris ont laissé de leur bien chez nous.

— Que voulez-vous dire ?

— Venez donc jusqu'à la maison, monsieur Simon, fit le père Thomassin en clignant de l'œil, je vas vous conter ça...

— Allons ! dit Simon.

Le fermier laissa sa bêche, et tous deux prirent en causant le chemin de la ferme.

XLII

— Tenez, dit le père Thomassin, ils ont laissé ouverte la claire-voie de la cour... et, voyez-vous, ils ont fait passer les chevaux sur la prairie.

— Pour qu'ils ne fissent pas de bruit ?

— Justement.

Simon se disait :

— Voilà qui est bien drôle! Je croyais suivre les chevaux de M. de Niris et de mademoiselle, et ce sont ceux de la Poulardière.

Ils entrèrent dans l'écurie.

Sur une planchette destinée à recevoir l'étrille et autres ustensiles d'écurie, Thomassin prit un objet que Simon reconnaît tout de suite.

C'était une gourde faite d'un potiron sec.

Un bout de ficelle qui servait sans doute à la porter en bandoulière y adhérait.

Cette ficelle s'était cassée sans doute, et la gourde était tombée sur la paille de l'écurie sans que son propriétaire s'en aperçût.

— C'est là ce que vous avez trouvé? demanda Simon.

— Oui.

— Et vous ne savez pas à qui c'est?

— Ma foi! non.

— Ah! fit Simon.

Et il examinait la gourde en tout sens.

Tout à coup il eut l'idée d'ôter le bouchon.

Le bouchon était marqué au dedans d'une lettre, — J.

Ce fut pour Simon un trait de lumière.

Mais son visage ne trahit aucune émotion.

Il remit tranquillement le bouchon, rendit la gourde au fermier et lui dit :

— Ils ne vous ont pas fait là un beau cadeau.

— Si vous la voulez, je vous la donne bien volontiers.

— Merci, dit Simon.

Et il mit la gourde dans son carnier.

Puis il reprit :

— Qu'est-ce qu'ils ont donc bien pu faire de vos chevaux ?

— Je n'en sais rien.

— Et vous ne vous en doutez pas ?

— Mais non...

— Vous ne soupçonnez personne ?

— Personne du tout.

— C'est des maraudeurs pour sûr, dit Simon.

— Des maraudeurs ?

— Oui, qui auront volé du bois en forêt et qui vous auront pris vos chevaux pour le transporter.

— Ah ! dit le fermier c'est tout de même bien possible, ça.

— C'est sûr.

— Enfin, ils sont honnêtes tout de même ; puisqu'ils les ont renvoyés.

— Avec ça que c'est facile de voler des chevaux!

— Ça, c'est vrai.

— Seulement je vous engage à prendre vos précautions pour l'avenir.

— Comment ça?

— A fermer votre écurie chaque soir en vous couchant, et à mettre la clef dans votre poche.

— C'est bien ce que ma femme m'a dit.

Simon et le fermier échangèrent encore quelques paroles insignifiantes; puis le garde s'en alla.

Il reprit le chemin de la forêt; mais quand il fut de l'autre côté du fossé, il s'assit tout rêveur, tira la gourde de son carnier, se mit à l'examiner de nouveau et parut interroger ses souvenirs.

— Ça, murmura-t-il enfin, c'est la gourde de Jean Testu.

Il se rappelait fort bien maintenant que, la veille au soir, le braconnier la portait en bandoulière.

— C'est donc Jean Testu qui est venu prendre les chevaux?

Pourquoi?

Il prit dans son carnier un mètre en calicot

dont il se servait pour mesurer les arbres, et s'approchant de l'une des empreintes, il en prit la mesure du talon à la pointe et d'un côté à l'autre du fer.

Puis il se remit en marche et gagna en courant la route de la Chenetlière.

Là, il se mit à mesurer les autres empreintes. Il s'en trouvait plusieurs de la même dimension, et il n'y avait pas à en douter, c'étaient les chevaux du fermier qui avaient battu la route en tous les sens.

Mais au milieu de ces empreintes il y en avait d'autres plus petites.

Celles-ci indiquaient un ou plusieurs chevaux moins lourds, plus soigneusement ferrés et dont les pieds étaient relevés à chaque ferrage.

Alors Simon comprit.

— Jean, se dit-il, a été plus malin que moi hier soir. Il est allé chercher des chevaux à la seule fin de me mettre dedans, et je lui en ai trop dit sur la demoiselle.

Puis Simon se dit encore :

— Quel intérêt peut-il bien avoir à servir M^{lle} Laurence ?

Cette nouvelle question qu'il se posa fut aussitôt suivie d'une autre :

— Mais il n'était pas seul pour faire cette singulière besogne ?

Avec qui donc était-il ?

Un moment Simon songea à Bigorne.

Mais Bigorne lui parut trop bête.

Et puis, Bigorne serait tout aussi bien allé chercher des chevaux à la ferme du Vieux-Moulin.

Tout à coup Simon songea au Bouquin.

Le Bouquin était un ami de Jean.

L'avant-veille il avait été pris par Michel Touran, amené au château, enfermé et délivré pendant la nuit par Laurence.

C'était clair et limpide comme de l'eau de roche.

Le Bouquin reconnaissant avait voulu rendre service à M^{lle} Laurence.

Et le Bouquin, pour cela, avait pris un auxiliaire, Jean Testu.

Il s'ensuivait que Jean et le Bouquin s'étaient ligués contre lui Simon, et avaient essayé de lui donner le change.

— J'aurai toujours le temps d'aller voir M. de Saint-Maurice, pensa le garde. Auparavant, allons donc faire un tour du côté du Vieux-Moulin.

Et il prit la route de la Chenneetière, qui con-

duisait tout droit, on le sait, à l'habitation de Gaston de Niris et de la mère Capelard.

Il y avait un bout de chemin, comme on dit ; et le soleil était levé depuis longtemps quand Simon se trouva à la lisière du bois.

Mais là, il s'arrêta brusquement.

A un demi-kilomètre devant lui, sur le chemin qui menait au Vieux-Moulin, et prêt à franchir le seuil de la basse-cour, il avait aperçu un jeune homme qui marchait d'un pas alerte.

Ce jeune homme avait sur l'épaule un petit sac de toile grise.

Et Simon reconnut le sac et celui qui le portait.

C'était le Bouquin qui portait des bécasses à la mère Capelard.

-- Ah ! ah ! se dit-il avec un frisson de jole, j'aurais pu douter encore tout à l'heure, mais à présent je ne doute plus.

Pour que le Bouquin s'en aille au Vieux-Moulin comme ça, en plein soleil, sans qu'il ait besoin de dire deux mots à M. Gaston de Niris...

Ah ! cette fois, c'est M. de Saint-Maurice qui va rire tout son content !

Et rebroussant chemin, Simon rentra tranquillement en forêt.

XLIII

C'était bien en effet le Bouquin qui s'en allait au Vieux-Moulin.

L'enfant avait son sac plein de bécasses.

Il en avait pris une demi-douzaine.

Il cheminait d'un pas alerte, sifflant un air de chasse, et ce fut d'un air conquérant qu'il entra dans la cour.

Moitié ferme, moitié château, le Vieux-Moulin n'était, à proprement parler, qu'une grande exploitation agricole.

Mme Capelard faisait valoir, et elle vous menait ses gens comme un régiment.

Cette grosse femme était pleine d'activité; et certes la fable de l'Œil du maître semblait avoir été faite exprès pour elle.

La dernière couchée, la première levée, elle ne laissait jamais un repos inutile à ses paysans et à ses ouvriers.

On travaillait dur et on mangeait peu au Vieux-Moulin.

Mme Capelard tenait tout sous clé, depuis le pain des domestiques jusqu'à l'avoine des chevaux; et certes, ces derniers mangeaient plus de luzerne que de foin.

A sept heures du matin, Mme Capelard était dans la vaste cuisine des communs.

C'était là que les journaliers prenaient leurs repas.

Elle surveillait, donnait des ordres, gourmandait celui-ci et celui-là et trouvait toujours que le repas était trop long.

M. Gaston de Niris avait bien essayé de lutter contre les tendances déplorables de sa belle-mère, il avait bien tenté d'enrayer cette avarice toujours croissante.

Mais il avait perdu ses peines, et avait fini par ne plus se mêler de rien.

Or donc, M^{me} Capelard donnait ses ordres et envoyait ses laboureurs, la bouche encore pleine, à leur charrue, quand le Bouquin parut sur le seuil de la cuisine.

— Qu'est-ce que veut ce petit mendiant? fit la mère Capelard avec aigreur. On finit par prendre ma maison pour un hospice et chacun vient y tendre la main.

— Excusez, madame, répondit le Bouquin sans colère ni frayeur, je vois bien que vous ne me reconnaissez pas...

— Il en vient tant! gronda la mère Capelard; s'il fallait les reconnaître!...

— Mais, madame, je ne demande pas l'aumône.

Cette exclamation calma entièrement la mère Capelard.

— Qu'est-ce que tu veux donc? fit-elle.

Le Bouquin fit passer son sac de son dos sur sa poitrine.

— C'est moi, dit-il, qui ai eu quelquefois l'avantage de vous vendre des bécasses.

La mère Capelard se dérida tout à fait.

— Ah! tu es le petit braconnier de l'année dernière? fit-elle.

— Oui, madame.

— Tu n'as donc pas peur des gendarmes?

— Je m'en salue le plus que je peux.

— Voyons donc tes bécasses, mon mignon.

Et la mère Capelard devint tout à fait aimable, afin de payer moins cher, bien entendu.

Il y a une certaine classe bourgeoise, — et M^{me} Capelard en était, — qui réunit tous

es vices du paysan aux travers de l'aristocratie.

Elle fait tout ce qu'elle peut pour se rapprocher de la noblesse, mais elle a des instincts féroceement égalitaires.

Le bourgeois, fils de paysan, ne veut pas qu'on chasse sur sa terre, mais il braconne volontiers sur les terres de l'Etat.

Quand on tuait un lièvre dans un champ de M^{me} Capelard, elle jetait les hauts cris et demandait la peine de mort pour les braconniers; mais elle souriait au Bouquin qui lui apportait des bécasses.

Pourquoi?

Tout simplement parce que les bécasses avaient été prises dans la forêt, et que la forêt n'était pas à elle.

Le Bouquin étala son sac de bécasses sur la table de la cuisine.

— Elles sont belles, dit-il.

— Peuh! fit la mère Capelard, je les trouve maigres.

— Il y en a qui pèsent près de deux livres, rétorqua le Bouquin.

— Et combien en veux-tu?

— Ça vaut bien trente sous pièce, madame.

— Jésus Dieu! exclama la mère Capelard.

— Au marché de Saint-Florentin vous les payeriez trois francs, dit le Bouquin.

— Mais tu les as prises en fraude, petit malheureux !

— Ça me regarde, ça ! dit le Bouquin.

— Et si les gardes le savaient ?...

— Oh ! ils le savent. Mais faudrait m'avoir pris en flagrant délit pour me faire un procès. Tout le monde a le droit de vendre des bécasses, la chasse est ouverte.

— Peste !... fit la mère Capelard, tu connais la loi comme un huissier, mon petit ! Veux-tu un verre de vin ?

— Ça n'est pas de refus, madame.

— Ça te rendra peut-être raisonnable.

— Oh ! je le suis !

— Trente sous pièce tes bécasses, tu nous prends donc pour des princes ?

— Prenez-les à vingt-cinq sous, une dans l'autre, fit le Bouquin.

— Non, vingt sous.

— Allons ! soupira le Bouquin, faut faire comme vous voulez.

Et il remit son sac vide sur son épaule.

Le marché conclu, la mère Capelard ne pensa plus au verre de vin qu'elle avait offert.

Elle tira six francs de sa poche et les tendit au Bouquin.

Celui-ci les prit, mais il ne bougea.

— Eh bien ! fit la mère Capelard, qu'est-ce que tu attends ?

Le Bouquin cligna de l'œil :

— Je voudrais dire un mot à M. Gaston, fit-il.

— A mon gendre ?

— Oui, madame.

— Et qu'est-ce que tu lui veux donc ? fit-elle en reprenant son ton aigre.

— Je veux lui indiquer un beau coup de fusil à faire.

— Où ça ?

— A un kilomètre d'ici, en forêt.

— Un coup de fusil sur quoi ?

— Sur un sanglier qui est dans sa bauge, je l'ai vu il n'y a pas une heure.

M^{me} Capelard se plaignait que son gendre, qui payait fort cher une action de la forêt, ne rapportât que fort rarement un chevreuil, et plus rarement encore un sanglier.

Peste ! c'est un joli gibier après tout. On sale les jambons, on donne la fressure et les bas morceaux aux ouvriers et aux paysans,

on mange les côtelettes toutes fraîches avec une sauce aux cornichons.

M^{me} Capelard redevint rayonnante.

— Et tu es sûr que le sanglier est encore dans sa bauge?

— Oui, madame.

— Hé! Jeanneton, dit la mère Capelard, montez donc chez mon gendre et dites-lui qu'il descende.

Mais comme elle disait cela, M. Gaston de Niris parut au seuil de la cuisine.

— Vous me demandez, madame ? fit-il avec un accent calme et dédaigneux.

XLIV

M^{me} Capelard et son gendre ne s'abordaient jamais sans qu'il y eût un choc électrique.

La froideur dédaigneuse de Gaston horripilait la grosse femme et lui arrachait des regards flamboyants.

— Je ne vous demande pas, fit-elle, c'est ce garçon-là qui veut vous parler.

M. Gaston de Niris regarda le Bouquin.

Il avait rencontré souvent le petit braconnier en forêt, et il le connaissait parfaitement.

— Que me veux-tu, petit ? lui dit-il.

— Monsieur, répondit le Bouquin, il y a un sanglier tout près d'ici, dans un fourré d'épines, et si vous voulez me suivre, vous le cernerez à balle.

M. Gaston de Niris n'avait jamais refusé une occasion quelconque de quitter la maison pour ne pas entendre la voix criarde et la méchante humeur de sa belle-mère.

— Et où est-il donc, le sanglier ? dit-il.

— Tout près de la mare aux Biches.

— Ah !

— Faut qu'il ait voyagé toute la nuit et qu'il soit bien las, poursuivit le Bouquin, car j'ai passé à six pas de lui et il ne s'est pas levé. Ah ! si j'avais eu un fusil... mais, dame ! acheva le Bouquin en riant, on ne prend pas un sanglier avec un criq de cheval, comme une bécasse.

— Attends-moi, dit Gaston, je vais aller prendre mon fusil.

La mère Capelard ne parlait plus du verre de vin qu'elle avait offert au Bouquin.

Mais cela était bien égal à l'enfant, son but était atteint.

Il allait pouvoir causer avec M. Gaston de Niris, et ce n'était que pour cela qu'il était venu.

M. de Niris passa dans le vestibule, où son fusil était accroché auprès d'un cor de chasse et d'une poire à poudre.

Il prit cette arme, remplaça les cartouches à plomb par deux cartouches à balle, et revint.

— Filons! dit-il au Bouquin.

Celui-ci se mit à marcher en avant.

M^{me} Capelard suivit son gendre des yeux, et grommela :

— Il est capable de le manquer, le sanglier!

— Y a pas de danger! fit un des laboureurs qui revenait de manger sa soupe; c'est un fameux fusil, M. Gaston.

— Un fusil qui ne tue jamais rien! grogna la mère Capelard, qui foudroya du regard le rustre assez osé pour faire l'éloge de son gendre.

Pendant ce temps, Gaston et le Bouquin cheminaient. Ils avaient pris un sentier qui menait tout droit à la forêt.

M. de Niris fit encore trois ou quatre questions au Bouquin.

Le Bouquin répondit que le sanglier pesait deux cents environ, que c'était un vieux ragoût prêt à passer solitaire et qu'il se laisserait certainement aller une balle dans l'oreille sans même changer de place.

Quand ils furent au bord de la forêt, le Bouquin sauta le fossé le premier.

Puis il s'adossa à un arbre, attendant que M. de Niris le rejoignît.

— La mare aux Biches est à gauche, n'est-ce pas ? dit le gentilhomme.

— Oui, monsieur, dit le Bouquin.

— Alors il faut prendre le faux chemin que voilà.

— Non, monsieur.

— Il me semble pourtant qu'il doit mener directement à la mare.

— En droite ligne, monsieur.

— Alors, pourquoi ne pas le prendre ?

— C'est inutile.

— Hein ? fit M. de Niris, qui regarda le jeune garçon, lequel s'était planté devant lui et ne paraissait pas vouloir bouger.

— Nous n'irons pas à la mare aux Biches, monsieur.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il n'y a pas de sanglier.

M. de Niris fronça le sourcil.

— Ah çà! drôle, fit-il, te moques-tu donc de moi?

— Ça en a l'air, monsieur, répliqua le Bouquin, mais j'en serais bien fâché, je vous promets.

— Pourquoi donc m'as-tu fait venir ici?

— Pour vous parler.

M. de Niris tressaillit, impressionné qu'il était par l'accent résolu et l'attitude mystérieuse du Bouquin.

Celui-ci jeta autour de lui un regard rapide, et dit :

— Nous sommes bien seuls.

— Mais enfin, que me veux-tu? dit M. de Niris.

— Monsieur, répondit le Bouquin en tirant un papier de sa poche, je suis chargé de vous remettre cela.

Et il tendit au gentilhomme le billet de Laurence Rolland.

M. de Niris pâlit.

Avant même de lire il avait reconnu l'écriture.

Puis, quand il eut lu, il regarda le Bouquin.

— Tu es donc un garçon discret? fit-il.

— Monsieur, répliqua l'enfant avec simpli-

cité, M^{lle} Laurence a donné du pain à ma mère, et je me ferai écharper pour elle quand ça lui plaira.

— Eh bien ! reprit M. de Niris, qu'as-tu à me dire ?

— Monsieur, répondit le Bouquin, nous n'avons pas le temps de flâner ; si on nous voyait ensemble causant comme nous causons, il pourrait arriver bien des choses.

— Parle donc vite.

— Votre belle-mère vous fait suivre...

— Ah ! fit dédaigneusement Gaston de Niris.

— Et il est une autre personne qui suit M^{lle} Laurence. Comprenez-vous ?

M. de Niris, de pâle qu'il était, devint livide.

— Et... cette personne... ? demanda-t-il.

— C'est un des gardes de la Renardière.

— Comment le nomme-t-on ?

— Simon.

— Et quel intérêt a-t-il à suivre M^{lle} Roland ?

— Je ne sais pas, dit le Bouquin. Enfin, je suis venu parce que ça pressait.

— Que veux-tu dire ?

— De quelques jours, monsieur, dit le Bouquin, faut renoncer à vos promenades en forêt, comme mademoiselle renoncera aux siennes.

— C'est bien, fit Gaston avec un soupir.

— Pendant ce temps, je travaillerai comme j'ai travaillé cette nuit.

— Qu'as-tu donc fait ?

Le Bouquin s'assit au pied de l'arbre, puis il raconta succinctement à M. de Niris les événements de la soirée et de la nuit.

M. de Niris voulut, quand il eut fini, lui mettre un louis dans la main, mais l'enfant refusa.

— Non, non, dit-il, je ne veux pas être payé.

— Et pourquoi donc ? demanda Gaston.

— Parce que je suis dévoué à la vie et à la mort à la demoiselle de la Renardière que vous aimez...

— Tais-toi !

— Oh ! fit encore le Bouquin, n'ayez crainte, monsieur Gaston, ce n'est pas moi qui parlerai ; et maintenant que vous êtes averti, tenez-vous tranquille quelques jours ; après, nous verrons....

Et le Bouquin salua Gaston et prit sa course à travers le bois.

XLV

Nous l'avons dit plusieurs fois déjà, la forêt d'Orléans est très-longue et très-étroite en même temps.

De l'ouest à l'est, elle s'étend sur un parcours de près de vingt-cinq lieues.

Du nord au sud, elle a quelquefois deux lieues à peine de profondeur.

Le *Vieux-Moulin*, la propriété de M. Gaston de Niris, était au nord aussi : la Renardière se trouvait au sud-est.

Au sud aussi, et comme formant le troisième angle d'un triangle irrégulier, se trouvait une autre propriété qu'on appelait le château des Ormes ; celle-là était un vrai château.

Les *Ormes* avaient été demeure seigneuriale.

La Révolution en rasa deux tours et laissa les deux autres debout.

Vendu comme bien national, racheté ensuite par un de ses anciens propriétaires au retour de l'émigration, le château des Ormes

allait être, à la mort du gentilhomme, morcelé par la bande noire, quand un Parisien, le marquis de Saint-Maurice, l'acheta.

Selon les uns, le marquis de Saint-Maurice était très-riche.

Selon d'autres, il était ruiné aux trois quarts.

C'était un homme de trente-six ans, un viveur, qui passait l'hiver à Paris, l'été aux eaux, et ne venait aux Ormes que pour la saison des chasses.

Il avait une belle meute, une armée de piqueurs et de valets, des chevaux de pur sang et un attelage à quatre qui faisait l'admiration des Orléanais.

M. de Saint-Maurice avait fait visite au colonel Henri Rolland.

Le baron lui avait rendu sa visite.

Entre chasseurs l'intimité vient assez vite.

Les deux châtelains chassèrent ensemble, et M. de Saint-Maurice vint dîner à la Renardière.

Un soir après dîner, un soir de Saint-Hubert, le colonel et son hôte se trouvèrent seuls.

M. de Saint-Maurice dit au baron :

— Colonel, les militaires aiment le droit chemin, n'est-ce pas?

— Je n'en connais pas d'autre, répondit le colonel.

— Aussi vais-je aller droit au but, reprit le marquis. J'ai trente-six ans, une belle fortune, un titre authentique, et j'aime votre fille. J'ai l'honneur de vous demander sa main.

Le baron Rolland, un peu ahuri, fit un soubresaut dans son fauteuil et répondit :

— Mon cher marquis, vous allez un peu vite en besogne.

— Pourquoi cela, colonel ?

— Vous ne connaissez pas ma fille. C'est moi qui suis le régiment et elle le colonel. Elle me mène comme je menais mes hussards, comprenez-vous ?

— Pas encore.

— Si vous lui plaisez, l'affaire sera conclue et bâclée en un rien de temps.

— Ah !

— Mais si vous ne lui plaisez pas, il faut en faire votre deuil. Ce n'est pas moi qui me risquerai à lui donner un mari qui ne sera pas de son choix.

— Vraiment ! fit le marquis avec un sourire contraint.

— Tenez, dit le colonel, l'an dernier, elle a refusé le fils Aubert, un garçon fort riche,

très-bien élevé, d'une très-honorable famille.

— Je conçois qu'elle n'ait pas voulu s'appeler M^{me} Aubert.

— Mais vous espérez que le titre de marquise ne lui déplaira pas?

— Dame! fit naïvement M. de Saint-Maurice.

— Eh bien, revenez demain, dit le baron, nous saurons à quoi nous en tenir.

Le lendemain, le baron dit à sa fille :

— On me demande ta main.

— Je le sais, répondit Laurence.

— Ah! tu le sais?

— C'est M. de Saint-Maurice.

— Précisément.

— Eh bien, que lui avez-vous répondu?

— Que je te consulterais.

— Fort bien.

— Et j'attends ta réponse à toi.

— Elle est fort simple, dit la jeune fille. Le marquis me déplaît.

— Diable! grommela le colonel.

— D'ailleurs, acheva froidement Laurence, je ne veux pas me marier, je me trouve heureuse ainsi.

Le baron ne souffla mot.

Seulement il écrivit deux mots à M. de

Saint-Maurice pour lui faire part du refus de sa fille.

M. de Saint-Maurice entra en fureur ; puis un mot le calma :

— Je me vengerai ! dit-il.

C'était un homme prodigieusement haineux et vindicatif.

Au lieu de rompre brusquement avec les châtelains de la Renardière, il parut au contraire accepter sa défaite en galant homme.

Il continua à chasser avec le baron, se montra parfaitement courtois avec Laurence et parut résigné à ses dédains.

Mais il avait deviné que la jeune fille avait un amour au cœur.

Cet amour, quel était-il ?

Certes, il fallait que l'homme que Laurence aimait fût séparé d'elle par quelque obstacle insurmontable, pour qu'elle ne l'épousât point, maîtresse de son nom et de sa fortune comme elle l'était.

M. de Saint-Maurice se jura de pénétrer ce mystère.

Il essaya de gagner les serviteurs de la Renardière.

Mais les gens du baron ne savaient rien.

Enfin, il rencontra un soir, en forêt, un

homme dont la mauvaise réputation était venue jusqu'à lui.

Cet homme était le garde Simon.

Quelques mots échangés avec ce drôle lui prouvèrent que c'était bien l'homme dont il avait besoin et qu'il cherchait.

Un pacte ténébreux fut conclu entre eux.

Le jour où Simon aurait pénétré le mystère, il toucherait une prime de quinze cents francs.

Si ce mystère était de nature à déshonorer la jeune fille, le jour où il serait divulgué, la fortune du misérable était faite.

Or, ce jour-là même où le Bouquin faisait à M. Gaston de Niris la recommandation de ne plus se montrer en forêt, le marquis de Saint-Maurice s'apprêtait à chasser un sanglier.

Les chevaux étaient sellés.

Couplés sous le fouet, les chiens hurlaient dans la cour.

Le marquis était botté, éperonné, la trompe au dos et le couteau de chasse au flanc.

Qu'attendait-il donc pour partir ?

Presque rien.

Par la fenêtre de sa chambre qui donnait sur l'avenue, M. de Saint-Maurice venait d'aper-

cevoir un homme qui, le fusil sur l'épaule, se dirigeait vers le château des Ormes.

Et M. de Saint-Maurice avait reconnu cet homme.

C'était le garde Simon.

XLVI

Simon marchait lentement.

Mais il marchait avec ce calme, cette assurance, cet aplomb d'un homme qui sait qu'il apporte une bonne nouvelle.

M. de Saint-Maurice le voyait venir.

Et à mesure que Simon approchait, le cœur du viveur battait, battait bien fort.

Le mal a, comme le bien, des enthousiasmes et des moments de précipitation.

M. de Saint-Maurice, en reconnaissant Simon, s'était dit :

— Il ne viendrait pas s'il n'avait pas quelque chose à m'apprendre.

Et le cœur de M. de Saint-Maurice battait.

Il battait d'un espoir féroce et murmurait :

— Cet homme qui vient, c'est peut-être la vengeance.

Aussi il ne songeait plus à chasser.

Simon arriva au bout de l'allée d'ormes, il entra dans la cour du château.

Et comme il allait demander où était M. de Saint-Maurice, il leva la tête.

Le marquis était à la fenêtre, insouciant et calme en apparence, le cœur palpitant en réalité.

Simon salua.

— Bonjour, Simon, dit le marquis.

— Bonjour, monsieur.

— Avez-vous quelque chose à me dire ?

— Oui, monsieur.

— De la part de M. le baron Rolland ?

— Précisément, dit Simon.

Mais le marquis ne s'y trompa point. Ce n'était pas le baron qui envoyait Simon aux Ormes.

Seulement, comme le refus de Laurence n'avait nullement brouillé son père avec M. de Saint-Maurice et que celui-ci continuait à chasser avec son voisin, personne ne pouvait s'étonner de la venue de Simon.

— Hé ! Simon, dit le marquis, montez donc ! j'achève de m'habiller.

Simon traversa une petite armée de chiens, de chevaux et de valets, gagna le vestibule et monta droit au cabinet de toilette de M. de Saint-Maurice.

Ce dernier lui ouvrit, referma ensuite la porte, puis regardant le garde :

— Eh bien ? fit-il.

— M'est avis, monsieur, qu'il y a du nouveau.

— Ah ! ah ! dit le marquis.

Et ses yeux brillèrent de férocité.

— Ah ! dame ! continua Simon d'un ton railleur, vous n'avez pas trop à vous plaindre, monsieur.

— Plait-il ?

— Et vous êtes remplacé par quelqu'un qui en vaut la peine !

— Vraiment ?

Le propre du paysan qui se croit nécessaire est la familiarité.

Simon n'attendit pas que M. de Saint-Maurice l'eût invité à s'asseoir.

Il prit sans façon une chaise.

— Voyons ? fit le marquis, de quoi s'agit-il ?

— La demoiselle a un amoureux.

— Ah !

— Et un amoureux huppé, encore !

— Son nom ?

Simon cligna de l'œil.

— C'est un voisin, dit-il.

— Son nom ? répéta le marquis.

— C'est le monsieur du Vieux-Moulin.

Le visage du marquis s'éclaira d'une joie cruelle.

— Ah ! si vous pouviez dire vrai, Simon ! fit-il.

— C'est la vérité pure, monsieur le marquis.

— Monsieur de Niris ! exclama le marquis, je m'en doutais !

— Lui-même, monsieur.

— Voyons, Simon, dit le marquis d'une voix fiévreuse, il ne s'agit pas de prononcer un nom, il faut me donner des preuves.

— J'en ai, monsieur.

— Ah !

— Vous allez voir...

Une sombre joie éclatait sur le visage du marquis de Saint-Maurice.

Alors Simon se mit à lui raconter de point en point et dans les moindres détails tout ce qu'il savait.

Quand il eut fini, il lui dit :

— Tout cela est probable, mais rien n'est prouvé.

— Comment? exclama Simon.

— Nous avons une conviction, c'est vrai.

— Je le crois bien!

— Mais nous n'avons pas une certitude.

— Mais, monsieur, j'ai suivi le cheval de mademoiselle jusqu'au faux chemin.

— Bien.

— Et Bigorne, le valet de M^{me} Capelard, en a fait autant de son côté.

— C'est parfaitement vrai. Seulement...

— Seulement quoi? fit Simon.

— Quelle heure était-il, à votre idée, quand M^{lle} Laurence a passé par le faux chemin?

— Entre neuf et dix heures du matin.

— Bon!

— Et, selon vous, elle a gagné la route de la Chennetière et, par cette route, la Renardière?

— Oui, monsieur.

— Et M. de Niris, il est venu pareillement dans la route de la Chennetière?

— Oui, monsieur.

— A quelle heure?

— Au coucher du soleil.

— Eh bien, dit le marquis, vous voyez que ça ne prouve rien.

— Mais, monsieur...

— Les avez-vous vus ensemble?

— Non, mais j'ai vu le Bouquin qui allait au Vieux-Moulin.

— Tout cela n'est pas une preuve...

— Oh! par exemple! fit Simon stupéfait.

— Voyons, reprit M. de Saint-Maurice, supposons autre chose.

— Laquelle?

— M^{lle} Laurence et M. de Niris se rencontrent de temps en temps, la nuit...

— C'est sûr.

— Mais jamais le jour.

— Solf, dit Simon.

— Cependant ils ont une raison pour venir chacun de son côté dans le même endroit.

— Ah!

— Ils s'écrivent...

— Je m'en doute bien.

— Où mettent-ils leurs lettres?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, dit M. de Saint-Maurice, voilà ce qu'il faut savoir. Tout le reste n'est qu'un enfantillage.

Simon se mordit les lèvres.

— Je le saurai, dit-il.

— Il faut autre chose encore, dit le marquis.

Simon le regarda.

— Quoi donc? demanda-t-il.

— Il faut m'avoir une de ses lettres, sinon plusieurs.

— Je les aurai.

— Ce jour-là, dit froidement M. de Saint-Maurice, votre fortune est faite, Simon.

Simon se leva et fit un pas de retraite.

Le marquis le retint.

— Et je suis si persuadé que vous arriverez au but que je vous indique, dit-il, que je vais vous donner un à-compte.

Sur ces mots, il ouvrit le tiroir d'un meuble, y prit un rouleau d'or et le tendit au garde tout frémissant de joie.

XLVII

Une demi-heure après, Simon cheminait lentement et le front penché, en suivant un sentier qui conduisait chez lui.

— Il est bien certain que le marquis a raison, se disait-il. Tout ça n'est pas une preuve, quoiqu'on soit sûr de la chose. Ah! si on

pouvait découvrir la boîte aux lettres... car il y en a une, c'est sûr...

Et Simon, tout en cheminant, faisait tinter des pièces d'or à même sa poche, car il avait défait le rouleau.

— Bien malin, le Bouquin ! se disait-il. Mais on en viendra à bout...

Et comme il songeait au Bouquin, le souvenir de Jean Testu lui vint.

— Ah ! se dit-il encore, je croyais que celui-là était des nôtres et qu'il haïssait cordialement le baron et sa fille.

Je le croyais même si bien, que j'ai persuadé aux gendarmes qu'il avait passé la Loire et gagné les buissons de Sologne.

Les gendarmes vont s'en aller, et il aurait eu la paix.

Mais, puisqu'il se mêle de ce qui ne le regarde pas et travaille contre moi, je l'abandonne, et même...

Un sourire acheva la pensée du misérable.

Le sentier que suivait Simon l'eût incontestablement mené tout droit chez lui ; mais il traversait en même temps la route de la Cheunetière, et le garde ne put résister à ce désir de revoir le travail nocturne du Bouquin et de Jean Testu le braconnier.

Puis il repassa dans le faux chemin.

Et là, le nez en l'air, il se mit à examiner chaque arbre, chaque touffe de genévrier, chaque buisson.

Il était même si préoccupé de ses recherches, qu'il marchait sans regarder à ses pieds.

Et, tout à coup, il fit un faux pas, puis il fut brusquement enlevé de terre.

Simon avait marché sur un collet à chevreuil, et le collet, le prenant par le milieu du corps, l'avait enlevé à quatre mètres du sol.

La même aventure, on s'en souvient, était advenue à l'infortuné Michel Touran.

Simon lâcha un juron formidable.

Le juron fut accompagné d'une pluie métallique qui se répandit sur le sol.

La secousse qu'il avait éprouvée avait répandu sur le sol une partie des pièces d'or que lui avait données le marquis de Saint-Maurice.

— Tonnerre de D..... ! exclama-t-il.

Heureusement Simon savait comment se dégager. Il avait les mains libres, il tira son couteau et fit à la branche d'arbre une entaille.

La branche craqua sous le poids de son corps, et il retomba sur le sol.

Mais les pièces d'or étaient semées un peu partout.

Simon, pestant et jurant, se mit à les chercher l'une après l'autre.

La besogne n'était pas commode. Le sol était couvert d'une herbe épaisse, et les pièces d'or s'étaient éparpillées un peu partout.

Il était si bien occupé à les chercher et à les remettre dans sa poche au fur et à mesure, qu'il n'entendit pas un bruit de pas auprès de lui.

Tout à coup une main se posa sur son épaule.

Simon se retourna comme s'il eût été mordu par un aspic.

— Une drôle de vendange que vous faites là, maître Simon, dit une voix moqueuse.

Simon était pâle.

Il avait devant lui le Bouquin, qui riait.

— De quoi te mêles-tu ? fit-il brusquement.

— Voulez-vous que je vous donne un coup de main ! fit le Bouquin, riant toujours.

Et il ramassa un des louis qui brillait dans l'herbe et le tendit au garde frémissant de colère.

— Les jolis champignons ! dit-il encore.

Sombre et farouche, le garde ne répondit pas.

— Alors, comme ça, poursuivit le Bouquin,

ça pousse maintenant en pleine terre, les jaunets?

— Qu'est-ce que ça te fait ?

— A moi ? oh ! rien...

Et le Bouquin riait de plus belle.

— Voilà ce que c'est, grommela Simon, d'avoir de l'indulgence pour tous ces bandits de braconniers !

— Ils trouvent des pièces de vingt francs ?

— Non, mais ils posent des collets partout.

— Eh bien ?

— Et je me suis pris dans un collet à chevreuil.

— Tiens, c'est vrai ! fit naïvement le Bouquin.

— J'avais de l'argent dans ma poche, continua Simon, et la secousse... tu comprends ?...

— Ah ! il était dans votre poche, cet argent ?

— Tu ne penses pas, reprit le garde avec algreur, qu'il est venu tout seul dans la bruyère !

— Qui sait ? dit le Bouquin de son ton narquois, on a vu des choses plus extraordinaires.

— Ah ! tu crois, malin que tu es ? fit Simon en regardant l'enfant de travers.

— Pardine ! Tenez, l'an passé, je me suis laissé dire que le père Thomassin, le fer-

mier de la Poulardière, avait semé des carottes et qu'il avait récolté quatre mois après des betteraves.

Simon haussa les épaules.

— Je ne suis pas d'humeur à plaisanter, dit-il, et j'ai même envie de te mettre la main sur le collet.

— Vous n'êtes pas si bête que ça, camarade.

— Tu crois ?

— J'en sais trop long, moi.

— Qu'est-ce que tu sais donc ?

— Suffit ! ça me regarde.

Simon baissa un moment les yeux sous le regard clair et froid de l'enfant.

Celui-ci poursuivit :

— C'est un bon métier que celui de garde.

— Vraiment ?

— On a de l'or à même la poche.

— Pardi ! répondit Simon, espérant donner le change à l'enfant, il faut travailler un an tout du long pour le gagner.

— Alors c'est vos appointements que vous aviez là ?

— Oui, c'est le baron qui m'a payé ce matin.

— Ah !

Simon n'apercevait plus la moindre pièce d'or à terre.

— Allons, dit-il, je crois que j'ai mon compte.
Bonsoir, le Bouquin. Veux-tu cent sous ?

— J'aimerais mieux un *jaunet*.

— Va pour un *jaunet*, dit Simon.

Et il mit un louis dans la main de l'enfant.

— Mais tu ne parleras pas de ce qui m'est arrivé ?

— Je ne dis jamais rien.

— Vrai ?

— Pardine !

Simon, un peu rassuré, ramassa son fusil et s'en alla.

Le Bouquin fit mine de tirer de son côté.

Puis il s'arrêta dans une éclaircie, et, de là, suivant de l'œil le garde qui s'éloignait :

— Tu ne me feras pas croire maintenant, mon bonhomme, que c'est par curiosité pure que tu veux savoir où va la demoiselle !

On te paye pour savoir, et je saurai qui te paye...

Sur cette réflexion, le Bouquin s'assit sur l'herbe et attendit.

Puis, quand il pensa que Simon était assez loin pour ne point revenir sur ses pas, il posa deux doigts sur sa bouche et fit entendre un

coup de sifflet modulé d'une façon particulière.

Quelques minutes après, un animal bondit vers la bruyère, et cet animal qui arrivait au coup de sifflet, c'était *Sardine-Blanche*, le chien de Jean Testu le braconnier.

XLVIII

Sardine-Blanche était le modèle des chiens de braconnier.

Depuis que son maître lui avait dit : Va-t'en ! l'intelligent animal avait compris que suivre Jean c'était le compromettre.

Il savait sans doute où était son maître, mais il ne fût pas allé le rejoindre pour la plus grasse pâtée du monde.

Depuis la veille, l'animal errait dans le bois.

Il n'avait pas mangé.

Au coup de sifflet du Bouquin, il accourut.

— Pauvre Sardine ! dit l'enfant en caressant le chien.

Il avait un morceau de pain dans sa poche, il le lui donna.

Le chien se mit à le dévorer.

Puis, quand il eut mangé, il reprit sa course.

— Il va boire, pensa le Bouquin.

En effet, le chien galopa jusqu'à un ruisseau, but à larges lampées, puis revint auprès du Bouquin.

Alors celui-ci se leva et lui fit un signe.

Le chien, docile, le suivit.

Le Bouquin revint à l'endroit où Simon avait eu la mésaventure de semer son or et de se balancer dans les airs.

Et, certes, l'enfant ne s'amusa point à chercher quelques louis oubliés dans l'herbe.

Il avait bien autre chose en tête!

— Viens là! dit-il, viens là! mon petit chien.

Le chien se mit à flairer, puis il grogna.

Il avait senti le pied du garde.

— Cherche! dit le Bouquin.

Naturellement le chien voulait s'élancer sur la trace de Simon.

Mais le Bouquin le retint.

— Pas là! dit-il, pas là!

Le chien comprit encore.

Il ne s'agissait pas de suivre le garde, mais bien de savoir d'où il était venu.

C'est là ce qu'en terme de chasse on appelle prendre le contre-pied.

Sardine-Blanche aspira l'air un moment, puis il prit sa course.

Le Bouquin le suivit.

Le chien, trotant dans l'herbe, arriva dans le faux chemin et fit autant de tours et de détours que le garde avait fait de pas.

— Bon! se dit le Bouquin, qui était toujours derrière le chien, il a fait une petite station ici. En saurait-il donc plus que je ne pense?

Le chien traversa le faux chemin, puis la route de la Chennetière; puis il entra dans le sentier que Simon avait suivi tout du long.

Le Bouquin le suivait toujours.

Le Bouquin connaissait sa forêt sur le bout du doigt; au bout d'un quart d'heure, il fut à peu près fixé.

Le sentier menait au château des Ormes.

C'était donc du château des Ormes que Simon venait.

Néanmoins le Bouquin alla jusqu'au bout.

Ce ne fut que lorsque les tourelles du château lui apparurent au travers des derniers arbres de la forêt qu'il siffla le chien.

Sardine-Blanche revint à lui.

— Allons-nous-en ! lui dit le Bouquin, je sais ce que je voulais savoir.

Et il regagna la route de la Chennetière.

Arrivé là, il regarda fixement le chien :

— Va-t'en ! dit-il.

Le chien ne se le fit pas répéter et disparut dans le fourré.

Maintenant le Bouquin pouvait aller où il voudrait, il était bien sûr que Sardine-Blanche ne le suivrait pas.

L'enfant s'assit au bord d'un fossé et se mit à réfléchir.

— Voyons ! se dit-il, je ne puis pas en douter, Simon est allé, non pas à la Renardière, mais au château des Ormes, et l'argent qu'il avait vient du marquis.

La demoiselle n'a pas voulu du marquis, on sait ça.

C'est donc pour son compte que travaillait Simon.

Mais pour que Simon ait reçu de l'argent, faut donc qu'il ait du nouveau et qu'il l'ait dit au marquis.

Tout cela était rigoureusement logique.

Alors le Bouquin se posa encore cette question :

— Que peut savoir Simon ?

Le petit travail nocturne accompli avec les chevaux de la Poulardière avait dû cependant dérouter Simon dans ses investigations.

Pour la seconde fois, l'enfant revint à la route de la Chennetière.

Alors commença pour lui un véritable travail de Peau-Rouge.

Les gens de forêt possèdent à un haut degré ce qu'on appelle la *science du pied*.

Telle ou telle empreinte est pour eux une révélation.

Ils savent, rien qu'à l'inspection du pied, l'âge et le poids d'un animal, et même son sexe.

La terre était gelée ; mais il y avait çà et là un peu d'eau dans les deux fossés qui bordaient la route, et la température n'était pas encore au niveau de la glace.

Simon avait passé par là, c'était sûr. Mais jusqu'où était-il allé ?

Le Bouquin suivit l'un des fossés.

Tout à coup il s'arrêta.

Dans le fossé, il y avait l'empreinte d'un talon.

Le Bouquin franchit le fossé et retrouva de l'autre côté, dans l'herbe, un léger sillon.

Ce sillon avait été tracé par un pas

d'homme qui avait courbé l'herbe roidie par le froid.

En même temps, le Bouquin retrouva les pieds des deux chevaux.

Pendant la nuit, Jean et lui, montés sur des chevaux de la ferme, avaient passé par là.

La lumière se fit alors dans l'esprit du Bouquin.

Simon avait retrouvé la trace des chevaux et il l'avait suivie.

Comme cette trace était antérieure à la gelée de la nuit, rien n'était plus facile au Bouquin que de la suivre à son tour.

Elle le conduisit ainsi jusqu'à la lisière de la forêt, en vue de la Poulardièrre.

Là il y avait un autre fossé.

Dans ce fossé, le Bouquin retrouva un pied humain.

Ce pied, c'était celui de Simon.

— Nous avons cru être malins, se dit l'enfant, mais Simon a été plus malin que nous. Il sera allé à la Poulardièrre et aura fait jaser le père Thomassin.

Voyons si je me trompe.

Et le Bouquin franchit le fossé et gagna la ferme à travers champs.

Le père Thomassin s'était remis à sa beso-

gne ; le Bouquin le trouva la bêche à la main dans son fossé.

— Hé ! père, lui dit-il en l'abordant, vous n'avez pas chaud aux mains, hein !

— Ni aux pieds, répondit le fermier.

— Bonjour, père.

— Bonjour, petit.

Le Bouquin avait un fier sourire sur les lèvres.

— Vous aimeriez mieux être dans votre lit, dit-il, il y fait plus chaud.

— Ça c'est vrai.

— Et puis vous dormez bien, n'est-ce pas ?

Le fermier le regarda.

— Vous avez même le sommeil fièrement dur, père, continua le Bouquin.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Dame ! on vient vous prendre vos chevaux la nuit et vous ne sonnez mot.

— Ah ! tu sais ça ?

— Pardine ! puisque c'est moi qui suis venu les chercher !

— Toi ! exclama le fermier stupéfait.

— Oui, fit le Bouquin en clignant de l'œil, et je vais vous conter la chose...

Et le Bouquin s'assit auprès du fermier, qui s'appuyait sur le manche de sa bêche.

XLIX

Le Bouquin prit alors un ton tout à fait confidentiel :

— Vous êtes un brave homme, père Thomassin, dit-il, et on peut se fier à vous.

— Comme tu dis ça ! dit le fermier un peu effrayé.

— Oh ! ne vous alarmez pas, père, continua le Bouquin, il ne s'agit pas d'un mauvais coup.

— A la bonne heure ! murmura le fermier, qui eut un soupir de soulagement.

Le Bouquin continua :

— Vous savez ce qui est arrivé hier matin ?

— Ouf, on a tué un garde à M. Rolland.

— Ce pauvre Michel...

— Tu as de la compassion de reste, dit le fermier ; il n'était pas aimé par ici et il faisait des procès à tort et à travers, pour une brassée de bois mort, pour une brebis égarée dans les bois.

— Ça c'est vrai qu'il n'était pas bon.

— Mais, poursuit le fermier, je sais ce qu'il en retourne de tout ça, moi.

— Ah ! fit le Bouquin.

— Ce n'est pas des gens de par ici qui l'ont tué.

— Vraiment ?

— C'est des braconniers de Paris. On dit qu'ils sont tous en société, et que lorsqu'un garde les chagrine...

— Suffit, dit le Bouquin, je vois que vous êtes au courant.

— Ah çà ! reprit le fermier, est-ce que tu serais venu prendre mes chevaux... ?

— Pour aider les gens de Paris ?

— Oui.

— N'ayez pas peur.

Le père Thomassin respira de nouveau.

— Ça n'est pas ça, poursuit le Bouquin, et je vais tout vous dire. Ainsi vous savez comme moi que ce n'est pas des gens de par ici qui ont fait le coup ?

— J'en suis sûr.

— Oui, mais il y a des gens, et beaucoup, qui ne pensent pas de même.

— Ah !

— Et il y a un pauvre diable qu'on accuse,

rapport qu'il aimait dans un temps la femme de Michel.

— Jean Testu ?

— Justement.

Le fermier haussa les épaules.

— C'est d'autant plus bête, dit-il, que voilà plus de dix mois que Jean Testu a quitté le pays.

— Malheureusement il est revenu.

— Quand ?

— Voici quatre ou cinq jours.

— Ah ! le malheureux ! dit le fermier.

— Et on croit que c'est lui qui a tué Michel, et si les gendarmes le prennent, ils commenceront par le fourrer en prison... et, quand il y sera, qui sait quand il en sortira, s'il en sort ?

— Ça, c'est vrai, dit le père Thomassin. Mais aussi il devrait bien se sauver.

— C'est ce qu'il a fait.

— Hein ?

— Et, tout en dormant, continua le Bouquin en clignant de l'œil, vous nous avez rendu un fier service.

— Comment... ! les chevaux...

— C'était pour nous.

— Vous êtes montés dessus, Jean et toi ?

— Oui.

— Et où êtes-vous allés ?

— Nous avons fait un bout de chemin, et Jean est loin d'ici maintenant.

— Alors c'est toi qui as ramené les chevaux ?

— Oui, père.

Le fermier poussa un soupir de soulagement.

Mais, peu après, il fronça le sourcil.

— Ah ! diable, dit-il, si c'est comme ça, je crois que j'ai fait une bêtise.

— Quoi donc, père ?

— Est-ce que Jean n'avait pas une gourde ?

— Mais je crois qu'il l'a toujours.

— Tu te trompes, il l'a perdue.

— Où donc ça ?

— Dans mon écurie. Je l'ai retrouvée sur la paille ce matin.

— Eh bien, gardez-la. Si jamais il revient, vous la lui rendrez.

— Mais c'est que je ne l'ai plus.

— Qu'en avez-vous donc fait ?

— Je l'ai donnée à un homme dont je ne me suis pas méfié tout d'abord. Mais j'aurais dû m'en méfier tout de même, car il ne vaut pas bien cher.

— Qui donc ?

— Simon, le garde.

Le Bouquin tressaillit, mais son visage demeura impassible.

Il savait maintenant ce qu'il voulait savoir.

— Simon est donc venu ici ? dit-il.

— Oui.

— Quand donc ?

— Ce matin, voici une couple d'heures.

— Et vous lui avez conté qu'on vous avait pris vos chevaux ?

— Dame ! je ne savais pas ce que ça voulait dire.

— Et vous lui avez donné la gourde ?

— Oui.

— Qu'a-t-il dit en la prenant ?

— Pas grand'chose.

— L'a-t-il regardée ?

— Il l'a tournée et retournée dans tous les sens, et puis il a ôté le bouchon.

Le Bouquin tressaillit de nouveau.

Il savait que la gourde était marquée sur le bouchon, mais il répondit avec calme :

— Après tout, il n'y a pas grand mal à ça.

— Tu crois ?

— Sans doute. Suivez bien mon raisonnement.

— Voyons ?

— Simon ne vaut pas cher, j'en conviens.

— Ah ! ça, c'est vrai.

— Mettons qu'il sache que la gourde appartient à Jean.

— Eh bien ?

— Qu'est-ce que ça prouve ? que Jean est venu dans votre écurie.

— Sans doute.

— Et puis ?

— Et puis rien, c'est vrai, ce n'est pas dans mon écurie qu'on a tué Michel Touran.

— Vous voyez bien qu'il n'y a pas grand mal dans tout ça.

— C'est tout de même vrai.

Puis, regardant le jeune homme :

Ah ça ! dit le fermier, est-ce que tu venais boire un coup ? Faut pas te gêner, mon enfant, la femme est à la maison. Vas-y.

— Merci, dit le Bouquin. Je n'ai pas soif. J'étais venu simplement pour vous conter la chose des chevaux.

— Puisqu'ils vous ont rendu service, j'en suis bien aise, dit le fermier. Ils n'ont pas grand mal pour le moment. Les semailles sont finies.

Le Bouquin tendit la main au fermier, qui

la lui serra cordialement. Puis il reprit sa course vers la forêt.

— Diable ! murmura-t-il, il n'y a plus à plaisanter maintenant.

Nous avons cru être malins, Jean et moi ; mais Simon l'a été plus que nous, et il a bien vu que nous avions cherché à le mettre dedans. A preuve qu'en partant d'ici il s'en est allé tout droit chez M. de Saint-Maurice.

Va falloir trouver un autre plan, Bouquin, mon ami, et tâcher de dire deux mots à M. Gaston avant ce soir...

Ça presse !

L'enfant, on le voit, avait compris toute l'étendue du danger.

Il s'agissait maintenant de sauver M^{lle} Laurence Rolland !...

L

Tandis que le Bouquin sifflait Sardine-Blanche et avait recours à l'instinct et au flair de l'intelligent animal pour savoir d'où venait le garde Simon, celui-ci continuait son chemin.

Le collet à chevreuil, la perte de deux ou trois pièces d'or qu'il n'avait pu retrouver dans l'herbe, tout cela, après tout, n'était qu'une misère.

Mais ce qui avait quelque peu bouleversé et décontenancé le garde, c'était la rencontre qu'il avait faite du Bouquin.

Le Bouquin l'avait surpris ramassant de l'or.
D'où venait cet or ?

L'enfant avait-il cru ce que Simon lui avait dit ?

C'était peu probable.

Que pensait-il donc alors ?

A cette question qu'il se faisait à lui-même, Simon avait la chair de poule.

Simon savait ce que valait le Bouquin.

— J'aimerais mieux avoir sur les bras tous les amis, pensait-il, que cette petite fouine qui voit courir l'air et en connaît la couleur.

Le Bouquin était dévoué à Laurence.

Ceci était certain :

Ce qui était certain encore, c'est qu'il avait entraîné Jean dans son camp, et que Jean, au lieu de se cacher, travaillait avec le Bouquin à le dérouter, lui, Simon.

— Si encore le Bouquin était tout seul ? se

disait le garde en cheminant, pensif, vers sa maison; mais ils sont deux!...

Et comme il songeait à cela, une inspiration lui vint et un mauvais sourire passa sur ses lèvres.

— Je ne sais pas où est Jean, murmura-t-il, mais si je voulais le savoir, moi dont on ne se méfie pas, je le saurais!

Une lutte s'éleva peut-être en ce moment dans l'esprit et le cœur du garde.

Il y avait dix ans que, secrètement, il servait les braconniers et en tirait un joli profit.

Trahir un braconnier était une pensée qui ne lui était jamais venue.

Aussi commença-t-il par la repousser.

Mais Jean ne le trahissait-il pas, lui, en se mettant de moitié dans le jeu du Bouquin et en cherchant à l'entraver dans ses ténébreux projets?

La lutte fut courte. L'instinct du mal, qui avait, on le sait, de fortes racines dans l'esprit de Simon, triompha de son premier mouvement qui avait été généreux.

— Ma foi! murmura-t-il, puisqu'il se met contre moi, tant pis pour lui.

Simon venait de condamner Jean.

Et comme, tout en marchant, il se posait cette question :

— Dans quelle partie de la forêt peut-il bien être caché ?

Un objet qui gisait sur l'herbe attira son attention.

Cet objet était un bout de ficelle.

Simon la ramassa.

« Puis il tourna son carnier et fouilla dedans.

Et il en retira la gourde de Jean, à laquelle adhéraient encore un autre bout de ficelle.

Simon rapprocha les deux morceaux et n'eut pas de peine à se convaincre que c'étaient deux fragments de la même corde.

Comment l'un était-il encore après la gourde, tandis que l'autre se trouvait dans l'herbe de la forêt ?

Il ne fallut pas à Simon de grands efforts d'imagination pour le deviner.

Jean portait sa gourde en bandouillère, et un des bouts de la ficelle à demi pourrie par la pluie et la vétusté était entortillé après un bouton de son gilet.

La ficelle s'était cassée et la gourde était tombée à terre sans que le braconnier s'en aperçût.

L'autre bout de ficelle était demeuré enroulé après le bouton.

Or, une fois dans le bois, Jean s'était aperçu de la perte de sa gourde, et il avait détaché et jeté comme désormais inutile l'autre bout de ficelle.

Simon le glissa dans son carnier, dans lequel il remit la gourde.

— Un bout de ficelle, murmura-t-il, suffit quelquefois à faire guillotiner un homme. On verra...

Puis il se dit encore :

— Jean a passé par ici depuis la perte de sa gourde, c'est-à-dire depuis qu'il a pris les chevaux du père Thomassin.

Il est probablement caché dans les environs.... et je finirai, en cherchant bien, par savoir où..... Comme il falsait cette dernière réflexion, il arriva au bord d'une enceinte que longeait la route départementale de Plithviers à Saint-Florentin.

Et tandis qu'il allait traverser cette route, il entendit derrière lui le trot sonore de deux chevaux.

Simon se retourna.

A deux cents mètres de lui, il aperçut les

gendarmes qui revenaient de la Renardière et s'en allaient à Saint-Florentin.

Pandore et son supérieur étaient sur les dents.

Ils avaient battu la forêt toute la journée précédente et une partie de la soirée, avec l'espoir de mettre la main sur Jean Testu, l'assassin présumé de Michel Touran.

Mais, comme disent les chasseurs, ils avaient fait buisson creux.

Simon, en les voyant, s'était arrêté, et il les attendait de pied ferme.

— Hé, camarade ! lui cria le brigadier en arrivant sur lui, vous aviez raison hier.

— Comment cela ? dit Simon.

— En vous disant que vous étiez convaincu que Jean Testu avait filé dès le matin avant le jour.

— Ah !

— Et qu'il avait dû traverser la Loire et aller en Sologne.

— C'est vrai, dit Simon, je vous ai dit cela.

— Et vous aviez raison.

— Non, dit le garde.

— Plait-il ?

— J'avais tort.

— Comment! exclama le brigadier, vous pensez qu'il n'est pas parti?

— J'en suis sûr!

— Qu'il est encore en forêt?

— Il y était encore cette nuit.

— Ah bah!

— Oui! car je viens de trouver sa gourde sur l'herbe.

Et Simon tira la gourde de son carnier et la montra aux gendarmes.

Puis, ôtant le bouchon :

— Tenez! ajouta-t-il, il est marqué.

Le brigadier se tourna vers son gendarme :

— Camarade, dit-il, je crois qu'au lieu d'aller manger la soupe à Saint-Florentin, nous retournerons déjeuner à la Renardière.

— Non, dit Simon, il faut vous en aller. Ce soir, vous aurez de mes nouvelles.

— Ah!

— Et probablement aussi des nouvelles de celui que vous cherchez...

— Comment cela?

Simon cligna de l'œil :

— J'ai mon idée, fit-il, et... elle est bonne!

Simon remit la gourde aux gendarmes, mais il se garda bien de leur donner le bout de ficelle...

LI

Le Bouquin rôdait à l'entrée du Vieux-Moulin.

Il n'osait pas trop s'approcher, afin de ne pas attirer l'attention des gens de la ferme.

Cependant il aurait bien voulu voir M. Gaston de Niris.

Mais il y avait des hommes dans les champs, et la terre était nue entre l'habitation et la forêt.

Depuis plus d'une heure, le Bouquin allait et venait sur la lisière du bois.

Son œil perçant scrutait les fenêtres de l'habitation, pénétrait dans la cour et suivait les moindres mouvements de la mère Capelard.

Tout à coup il eut un frisson de joie.

Il vit un domestique qui sortait de la remise, traînant le petit cabriolet à quatre roues de M. Gaston de Niris.

Quand le cabriolet fut dehors, le domestique alla chercher le cheval et l'attela.

— Bon! pensa le Bouquin, voilà M. Gaston qui va en route. Ça fait joliment mon affaire.

En effet, quelques minutes après, le jeune gentilhomme descendit dans la cour.

Il avait sous le bras un petit sac de nuit qu'il plaça dans la voiture.

Le Bouquin vit pareillement M^{me} de Niris qui embrassait son mari et lui disait adieu.

Où donc allait M. de Niris?

Le Bouquin se posa cette question, qui n'était pas insignifiante pour lui, comme on va le voir.

En effet, si M. de Niris allait à Orléans, le Bouquin n'aurait qu'à longer le bois pour se trouver au bord de la route à un moment donné.

Mais s'il prenait, au contraire, le chemin de Pithiviers, il s'éloignerait de la forêt, et le Bouquin serait alors obligé de traverser les champs en courant, sous les yeux mêmes de cette bonne M^{me} Capelard qui détestait si cordialement son gendre.

Heureusement M. Gaston de Niris, qui avait pris les rênes, tandis que son petit domestique s'installait sur le siège de derrière, M. Gaston de Niris, disons-nous, tourna à gauche en sortant de la cour et prit un chemin assez mal entretenu qui allait rejoindre la grand'route de Pithiviers à Orléans.

Alors le Bouquin se mit à courir en se baissant dans le fossé qui bordait la forêt et arriva ainsi jusqu'à la route quelques minutes avant M. de Niris.

En cet endroit, on n'apercevait plus le Vieux-Moulin, malgré qu'on était sur une pointe de la forêt.

Le Bouquin se planta tout debout au milieu de la route et attendit.

M. de Niris avait rendu la main à son cheval, qui trottait bon train.

Il aperçut le Bouquin, tressaillit et s'arrêta instantanément.

Le Bouquin lui fit un signe d'intelligence.

Puis, ôtant sa casquette, à cause du domestique, il lui dit :

— Excusez-moi, monsieur, mais si c'était un effet de votre bonté de me laisser monter sur le marchepied... ça me rendrait un fier service. Je ne suis pas lourd, et votre cheval ne s'en apercevrait même pas.

— Où vas-tu donc ? demanda M. de Niris.

— Je vais à Fay, monsieur.

— Monte donc.

Le Bouquin sauta sur le marchepied.

— Assieds-toi auprès de moi, fit M. de Niris.

Le Bouquin fit mine de s'excuser comme lui-

digne d'un semblable honneur, mais il obéit néanmoins.

Et il eut un nouveau clignement d'yeux.

La capote du cabriolet était rabattue et le domestique pouvait entendre tout ce que disaient son maître et le Bouquin.

Heureusement un vent du nord assez fort soufflait, et M. de Niris prit cela pour prétexte et donna l'ordre à son domestique de relever la capote.

Dès lors, celui-ci se trouva séparé de M. de Niris et du Bouquin, et, par conséquent, dans l'impossibilité d'entendre ce qu'ils disaient.

— Tu as donc à me parler ? fit le gentilhomme.

— Oui, monsieur.

— Il y a du nouveau, depuis ce matin ?

— Oui.

— Voyons ?

— Le garde Simon ne travaille pas pour son compte, monsieur Gaston.

— Ah ! pour qui donc travaille-t-il ?

— Pour le monsieur des Ormes.

— Le marquis de Saint-Maurice ?

— Oui, monsieur.

M. de Niris tressaillit.

— Qu'en sais-tu ? fit-il.

Le Bouquin lui raconta alors qu'il avait surpris Simon ramassant des pièces d'or dans la forêt, et qu'après avoir quitté le garde, il avait eu l'idée de recourir à l'instinct de Sardine-Blanche pour savoir d'où le garde venait.

M. de Niris écoutait le Bouquin en fronçant le sourcil.

Quand l'enfant eut fini, il lui dit :

— C'est bien, je te remercie.

— Vous ne me commandez rien, monsieur?

— Que veux-tu que je te commande ?

— Dame ! je ne sais pas... mais.. il me semble... On ne peut pas laisser ces deux canailles comploter comme ça contre vous et la demoiselle...

— Comment les en empêcher ?

— Je ne sais pas...

— Alors le mieux est de nous tenir sur nos gardes, je ne vois pas autre chose à faire.

M. de Niris disait cela avec un calme apparent, mais il était en proie à une émotion violente et qui pouvait se traduire, d'un moment à l'autre, par une explosion de colère.

— C'est aujourd'hui vendredi, n'est-ce pas ? fit-il enfin.

— Oui, monsieur.

— Je vais à Orléans.

— Ah !

— Pour une affaire chez le notaire. Comme il est tard, j'y coucherai.

— Bon ! fit le Bouquin.

— Demain samedi, c'est jour de marché.

— Oui, monsieur.

— Est-ce que M. de Saint-Maurice ne va pas à Orléans le samedi ?

— Presque toujours.

— Eh bien, dit froidement Gaston, nous nous y rencontrerons peut-être.

L'enfant tressaillit à son tour.

Mais, sans rien perdre de son calme apparent, M. de Niris poursuivit :

— Ne t'occupe donc pas du marquis, mais simplement de Simon.

— Je le veillerai de près, soyez tranquille.

— Et demain soir, entre huit et neuf heures, trouve-toi sur la route à l'endroit où je t'ai pris, nous verrons ce qu'il y a à faire.

— Oui, monsieur.

Les premières maisons de Fay-aux-Loges apparaissaient en ce moment au bord de la route.

— Merci bien de votre bonté, monsieur, dit le Bouquin en sautant lestement à terre.

— A ton service, mon garçon, répondit M. de Niris.

Et il continua son chemin.

— Ah ! murmura-t-il tandis que le Bouquin s'éloignait, vous voulez donc, monsieur le marquis de Saint-Maurice, me faire souvenir de mon ancien métier ? Tant pis pour vous !...

M. de Niris était subitement redevenu le capitaine de hussards qui passait pour la plus fine lame de son régiment.

LII

L'hôtel du Loiret, à Orléans, est situé dans la rue Bannier, à droite, en entrant par la place du Martroi.

C'est là que descendent les grands propriétaires et les hobereaux d'alentour.

Le samedi surtout, la table d'hôte est au complet.

Il y a un joli remue-ménage dans la cour, qui forme un carré long,

Voitures à deux et quatre roues, chevaux, domestiques l'encombrent.

Le samedi est le seul jour, du reste, où Orléans ait un peu d'animation.

Pendant toute la semaine, les rues sont désertes ou à peu près.

Il y a au *Loiret*, comme on dit par abréviation, outre les hôtes du samedi, quelques pensionnaires et parfois un ou deux voyageurs de commerce ; car le rendez-vous ordinaire de ces derniers est à l'hôtel d'Orléans, qui se trouve un peu plus loin dans la même rue.

Ce jour-là donc, — c'est-à-dire le lendemain de l'entrevue que le Bouquin et M. Gaston de Nirlis avaient eue sur la route, — la table d'hôte du *Loiret*, entre onze heures et midi, réunissait une trentaine de personnes.

Quelques-unes se connaissaient et causaient.

D'autres déjeunaient silencieusement.

De ce nombre était un gros homme rubicond, auquel on ne faisait guère attention, du reste.

Ce personnage, très-confortablement vêtu du reste, mangeait de bon appétit, buvait sec, semblait ne s'occuper de personne, et prêtait néanmoins une oreille attentive à tout ce qui se disait autour de lui.

Le maître de l'hôtel l'avait traité avec une considération affectueuse qui donnait une haute idée de sa position sociale.

Cet homme, qui pouvait avoir quarante-cinq

ans, portait des bagues à tous les doigts, des brillants à sa chemise, et attachait sa cravate avec une grosse épingle d'or à tête de nègre, n'était rien moins, s'il vous plaît, que le sieur Bricot, propriétaire-gérant du café Florentin, à Paris (1).

Tout le monde connaît, à Paris, le café Florentin, sur le boulevard, à deux pas de la rue Vivienne. C'est, par excellence, le restaurant à la mode. Il est ouvert toute la nuit, et les petites dames y font de jolies additions que payent MM. les petits crevés. Vous y mangerez du gibier en tout temps, et le sieur Bricot est un des commanditaires les plus sérieux de l'association des braconniers, autrement dite la *Suzanne*.

C'est lui et plusieurs de ses collègues du fourneau qui ont fourni les premiers fonds de cette singulière commandite (2).

La *Suzanne* a son comité dirigeant et son comité d'administration.

(1) Le lecteur est prié de chercher un autre nom, qu'il trouvera sans peine, du reste, la loi Guillaumet ne nous permettant pas de l'écrire.

(2) Ceci n'est pas du roman, c'est de l'histoire vraie de tout point.

Ce dernier comité se compose en grande partie de restaurateurs.

Ce sont eux qui payent les dépenses extraordinaires de la société.

Mais ils ne payent jamais sans s'être rendu un compte exact des besoins qu'on leur soumet.

A chaque demande d'argent, les restaurateurs font une enquête.

Souvent même l'un d'eux se déplace et vient sur les lieux mêmes étudier la question qui lui est soumise.

On devine donc le motif de la présence du sieur Bicot à Orléans.

Cet illustre cordon-bleu s'était donc mis à table, ne parlait à personne et écoutait.

La conversation était palpitante, du reste ; il était question de l'assassinat de l'un des garde-chasse du colonel baron Rolland, le propriétaire du château de la Renardière.

Chacun commentait l'événement à sa manière.

Mais, en somme, toutes les opinions convergeaient sur un même point, à savoir que le crime était l'œuvre d'un braconnier du pays.

Un petit propriétaire de Saint-Florentin,

beau parleur s'il en fut et qui avait raconté l'événement tragique dans ses plus grands détails, sans omettre, on le pense bien, la petite légende amoureuse de Jean Testu et de Jeanne, la veuve du pauvre garde, termina par cette conclusion :

— On parle, messieurs, d'une association de braconniers qui s'étendrait non-seulement à notre département, mais encore à une grande partie de la France; ceci, messieurs, est du roman pur.

L'association dont on parle n'existe pas. Ce n'est pas avec une police organisée comme la nôtre, avec des gendarmes, des gardes, des agents de l'autorité de toute nature, qu'elle peut exister.

Tout le monde fut de l'avis du petit bourgeois de Saint-Florentin, et une vive satisfaction se peignit sur le visage du sieur Bricot, qui continua à ne point se mêler à la conversation.

Cependant un monsieur qui n'avait rien dit jusque-là ne put se défendre d'un léger mouvement d'épaules que le petit bourgeois de Saint-Florentin remarqua.

Ce monsieur était Gaston de Niris, qui dé-

jeunait au bout de la table et n'avait pas cru devoir se mêler à la conversation.

— Est-ce que vous n'êtes pas de mon avis, monsieur ? fit le beau parleur d'un ton piqué.

— Pas tout à fait, monsieur, répondit Gaston de Niris avec une extrême courtoisie.

— Croiriez-vous, par hasard, à cette association ?

— Peut-être...

— Ah ! elle est bien bonne ! dit le bourgeois. M. de Niris ne se fâcha point.

— Dans tous les cas, monsieur, dit-il, je ne crois pas à la culpabilité du pauvre diable qu'on accuse...

— Cependant...

— Cependant, monsieur, dit froidement Gaston de Niris, je n'ai qu'un mot à vous dire pour couper court à toute discussion. L'homme qu'on accuse a passé la nuit du crime chez moi.

Et M. de Niris, qui avait fini de déjeuner, se leva sur ces mots, prit son chapeau, salua et sortit.

M. Bricot, le propriétaire-gérant du café Florentin, avait froncé le sourcil en entendant M. de Niris formuler aussi nettement son opinion.

Quand ce dernier fut parti, il se tourna vers son voisin, qui était justement le petit bourgeois de Saint-Florentin :

— Qu'est-ce que ce monsieur ? dit-il.

— C'est M. de Niris.

— Ah !

— Un propriétaire des environs.

— Un voisin du baron Rolland, probablement ?

— Oui, monsieur.

M. Bricot se leva à son tour et sortit en murmurant :

— Voilà un monsieur qui ferait bien de ne se point mêler de nos affaires.

Puis il prit le Martroi et se dirigea, un cigare aux lèvres, vers le café Choinet, qui est à l'autre extrémité de la place.

Un homme était assis devant la porte, prenant un gloria et fumant sa pipe.

M. Bricot s'assit auprès de lui.

Puis tous deux échangèrent un signe de mystérieuse intelligence.

LIII

Le café Choinet a installé devant sa porte ce que les Parisiens appellent une terrasse, c'est-à-dire une demi-douzaine de tables protégées par une balustrade et recouvertes par une toile en coutil.

Ce fut donc à la porte et tout à côté de la table occupée par l'individu avec lequel il avait échangé un signe de mystérieuse intelligence, que le sieur Bricot, restaurateur à Paris, se fit servir un gloria.

Le personnage qui fumait sa pipe était un homme d'environ quarante ans.

Petit, trapu, le visage osseux, les yeux abrités par d'épais sourcils, cet homme était vêtu comme un *demimonsieur*, suivant la pittoresque expression des paysans.

C'est-à-dire qu'il portait sous sa blouse une espèce de redingote dont les pans dépassaient ce premier vêtement d'un travers de main, était coiffé d'un chapeau noir haut de forme et portait de gros souliers cirés à l'œuf. A tra-

vers la blouse entr'ouverte, on voyait un gilet de drap noir, et sur ce gilet, une grosse chaîne de montre en argent.

La pipe qu'il fumait lentement était en racine de fraisier et à couvercle de cuivre.

Le samedi, nous l'avons dit, est jour de marché à Orléans.

Tous les marchands de grains et de farine, tous les gros fermiers, s'assemblent au café Choinet, et cet établissement était plein; mais comme on était en hiver et qu'il faisait froid, les consommateurs avaient déserté la terrasse, et l'homme à la pipe et le sieur Bricot s'y trouvaient seuls.

Aussitôt que le garçon eut apporté le gloria demandé, ils engagèrent la conversation à voix basse.

Ce fut l'homme à la pipe qui commença :

— Nous vous attendions, dit-il, et nous avions peur que vous ne vinssiez pas.

— Je suis arrivé ce matin, répondit le sieur Bricot.

— La poire est mûre, reprit le premier.

— Vous croyez?

— Dans trois jours, ce sera le bon moment.

— Mais l'événement de l'autre nuit a mis le pays en émoi, observa Bricot.

— C'est bien sûr.

— Et les gardes, les gendarmes, tout doit être sur pied en ce moment.

— Oui, mais dans quarante-huit heures la tranquillité sera rétablie.

— Comment cela ?

L'homme à la pipe eut un sourire :

— La justice tiendra le coupable.

Bricot tressaillit.

— Vous voulez parler de Jean ?

— Oui, dit l'homme à la pipe d'un signe de tête.

— Je croyais pourtant qu'il faisait partie de l'association ?

— C'est vrai.

— Alors vous ne pouvez pas le livrer.

— Au contraire.

Et l'homme à la pipe prononça ces mots avec un accent de colère.

— Excusez-moi, dit le restaurateur, mais je ne comprends pas.

— Jean était un ami, mais il nous a trahis.

— Ah !

— Ou du moins il a voulu nous trahir.

— Comment cela ?

— Jean, qui, tout le monde le sait, haïssait le garde Michel Touran, rapport à sa femme ;

Jean est allé deux heures avant le meurtre prévenir Jeannie et l'engager à ne pas laisser sortir son mari, et si l'autre l'avait écoutée, nous faisons buisson creux.

— Diable ! murmura le sieur Bricot.

— Nous ne savons cela que d'hier matin.

— Vraiment ?

— Aussi nous avons tenu conseil et pris une délibération.

— Laquelle ?

— Nous laisserons prendre Jean ; nous aiderons même à le prendre.

— Bon !

— Et nous aurons assez de faux témoins pour qu'on lui fasse son affaire en cour d'assises. Cela lui apprendra à vouloir trahir les amis.

— Et vous croyez que Jean, se voyant accusé, n'a pas quitté le pays ?

— Il n'y a pas de danger.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est plus que jamais amoureux de Jeannie, la veuve du garde.

— Et vous pensez qu'on l'arrêtera ?

— Il l'est peut-être déjà.

— Fort bien.

— Alors, continua l'homme à la pipe, les

gendarmes, les gardes, tout ça va dormir tranquille pendant un bout de temps, et dans la nuit de mardi à mercredi, nous faisons une rafle complète.

— Ah! ah!

— Le baron Rolland pourra chasser le lendemain. S'il trouve un seul chevreuil dans tous ses bois, nous l'irons dire à Rome. Seulement il nous faut de l'argent, beaucoup d'argent.

— Combien? demanda le sieur Pricot.

— D'abord le poseur de collets à chevreuil veut trois cents francs.

Le sieur Bricot tira de sa poche un crayon et se mit à écrire sur le marbre de la table le chiffre 300.

— Après? fit-il.

— Nous aurons vingt hommes à dix francs pièce.

Bricot écrivit :

— Deux cents francs.

L'homme à la pipe poursuivit :

— Huit femmes à trois francs, une douzaine de garçons à quarante sous.

— Quarante-huit francs, compta le restaurateur.

— Cinq cents francs pour la caisse de l'association.

— Diable !

— C'est à prendre ou à laisser, dit froidement l'homme à la pipe.

— Nous ne laissons jamais rien, répliqua le sieur Bricot, seulement nous aimons à nous rendre compte.

— Rien n'est plus juste.

— Combien estimez-vous qu'on prendra de chevreuils ?

— Cinquante ou soixante. Comptez-les à trente francs l'un dans l'autre, c'est un billet de cinq cents francs que vous nous redevrez.

Le sieur Bricot ouvrit son portefeuille, en tira un billet de mille francs et le tendit à l'homme à la pipe, par-dessous la table.

Celui-ci le fit disparaître dans sa poche.

Bricot ajouta :

— Alors nous pouvons nous tenir prêts ?

— Oui ; car faire entrer le gibier à Paris est votre affaire et non la nôtre.

Le restaurateur se mit à rire.

— Nous savons notre métier, dit-il.

L'homme à la pipe se leva.

— J'ai encore un bout de chemin à faire, excusez-moi si je vous quitte.

— Vous retournez en forêt ?

— Dame ! à présent que j'ai l'argent, je vais réunir mes amis. Du reste, ils m'attendent...

L'homme à la pipe salua et laissa le sieur Bricot dégustant un petit verre de fine champagne et murmurant :

— La confiance est une belle chose dans le commerce. Voilà un billet de mille à l'air ; pourvu que les chevreuils rentrent !...

FIN DU TOME PREMIER

17936





